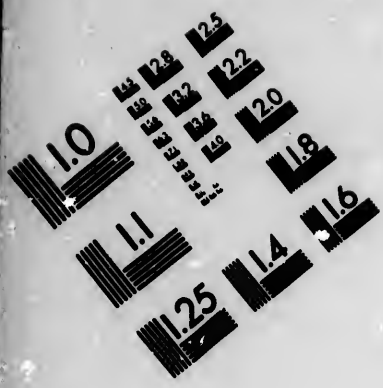


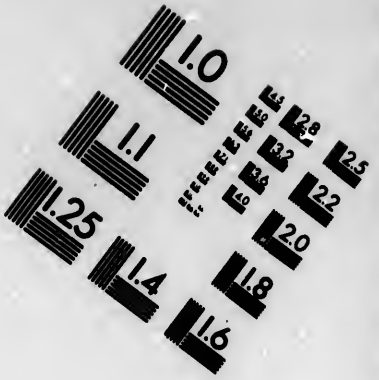
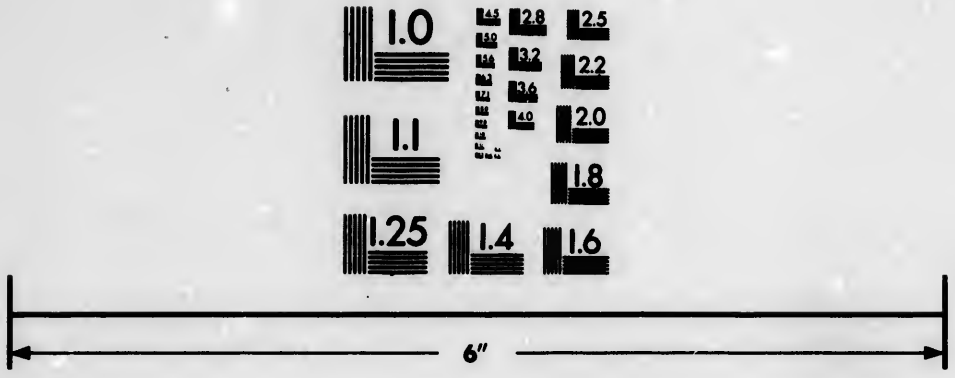
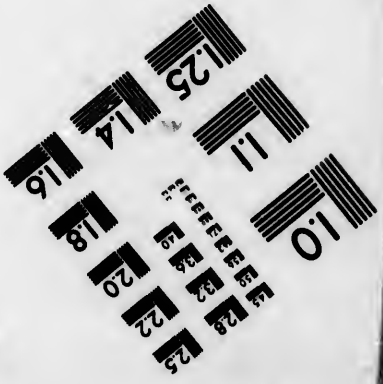


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☑ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☑ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distortion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
		✓									

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Morisset Library
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

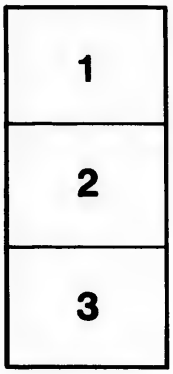
Bibliothèque Morisset
Université d'Ottawa

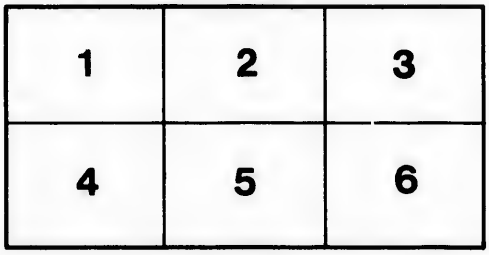
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





ÉDI

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CE

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME NEUVIÈME.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,

RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

LETTRES

ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,

ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES DU LEVANT.

SEMIN. PHILOS. NAN
AD USUM ALU

Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5,

PRÈS SAINT-SULPICE;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1830.

BV
2290
.A2
1829
V.9-10

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

Du P. Sicard, de la compagnie de Jésus, missionnaire au grand Caire, au P. Fleuriau, de la même compagnie, sur le passage des Israélites à travers la mer Rouge.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LORSQUE j'entrepris d'aller visiter les monastères de Saint-Antoine et de Saint-Paul ermite, j'eus l'honneur de vous mander que le principal motif de mon voyage étoit d'exami-

ner de près et à loisir la route que les Israélites avoient prise par l'ordre du Seigneur, pour sortir de l'Égypte, et dont on sait qu'ils sortirent en traversant la mer Rouge.

Je crois l'avoir découverte, cette route, et je suis convaincu que les auteurs, tant anciens que modernes, tant juifs que chrétiens, qui ont fait prendre aux Israélites un autre chemin que celui dont je vais vous parler, pour arriver aux bords de la mer, ne se sont trompés que parce qu'ils n'avoient pas une carte exacte, ou, pour mieux dire, une connoissance parfaite de la basse Égypte, de la situation et de la disposition des lieux. L'Écriture sainte néanmoins suffisoit pour les redresser et pour leur faire voir que leur système ne s'accordoit nullement avec le texte sacré.

Voici donc quel est mon sentiment : je vous laisserai à juger si je pense juste ou non, en jetant les yeux sur la carte que j'ai dessinée et que je vous envoie, et en confrontant ma dissertation avec ce que Moïse a rapporté de la fuite des Israélites, et du fameux passage de la mer Rouge.

Je prétends que le roi Pharaon, qui régnoit lorsque les Israélites sortirent de l'Égypte sous la conduite de Moïse, demeuroit à Memphis.

Le texte sacré dit que Moïse, encore au berceau (1), fut exposé au courant du Nil, porté au lieu même (2) où se promenoit la fille de Pharaon, et qu'il fut élevé par ses soins; preuve que le lieu de la naissance de Moïse n'étoit pas fort éloigné de la ville capitale de l'Égypte, et que cette ville étoit le long des bords du Nil: deux choses qui ne peuvent convenir qu'à Memphis, et non pas à Tanis et aux autres villes, qui, en différents siècles, ont été villes royales et la résidence des rois d'Égypte. Je suppose qu'Héliopolis, qu'on appelle aujourd'hui Matarié, et qui est très proche du Caire et de Girgé, a été la ville où naquit Moïse (3); du moins Appion, au rapport de Josèphe, soutenoit que de temps immémorial les Égyptiens avoient été de ce sentiment-là. D'un autre côté, que Memphis ait été le long du Nil, rien de plus clair et de plus sûr. Hérodote, Antonin, Strabon, Pline, Diodore, et généralement tous les auteurs placent Memphis à l'occident du Nil, et vis-à-vis de Babylone, qui est à l'orient. Ce n'est pas tout (4), Strabon met les pyramides à quarante stades de Memphis. (5) Pline les met tout au plus éloignées de la même ville (*) de

(*) ΣΧΟΙΝΟΣ, mesure particulière aux Égyptiens, de soixante stades selon Hérodote; par conséquent

six mille pas (6). Diodore dit que Memphis est un peu au-dessus du Delta; Strabon en marque la même distance (7); savoir, *trium schœnorum*, et à l'occident du Nil (8). Il ajoute que Memphis étoit vis-à-vis de Babylone. Etienne de Byzance (9), parlant de Latopolis, dit que c'étoit un faubourg de Memphis, et que ce faubourg étoit près des pyramides. De toutes ces autorités il s'ensuit nécessairement que Memphis étoit où est Girgé, et Babylone où est le vieux Caire; l'une et l'autre ville le long du Nil : Memphis à l'occident, et Babylone à l'orient.

Autre preuve que Pharaon demeuroit à Memphis, et non pas à Tanis. Entre les prodiges que Dieu opéra en faveur des Israélites, un des plus marqués dans l'Exode (10) est cette nuée de sauterelles qui fondit tout-à-coup sur l'Égypte. Ces insectes ravagèrent et désolèrent toutes les campagnes, surtout les champs et les jardins du roi. Pharaon eut recours à Moïse; à la prière de Moïse, un vent impétueux de l'ouest s'éleva, qui dissipa les sauterelles, les

trois font sept lieues et demie. Quelques auteurs veulent que chaque mesure fût seulement de trente stades; d'autres veulent qu'elle fût de vingt-six stades. (*Note de l'ancienne édition.*)

enleva et les emporta dans la mer Rouge. Comment accorder ce détail avec la situation de Tanis, qui est au nord de la mer Rouge, laquelle en est à trente lieues? Naturellement de Tanis, les sauterelles auroient dû être emportées dans la Méditerranée, qui n'est éloignée de cette ville que de six ou sept lieues. De plus, les Israélites sortirent en trois jours de l'Égypte, traversèrent la mer Rouge et allèrent au mont Sinaï : trois choses marquées distinctement dans l'Écriture sainte. Or pour aller de Tanis dans la Palestine ou au mont Sinaï, il ne faut point traverser la mer Rouge ; le chemin est droit, uni et toujours par des plaines.

Ces trois choses sont encore plus inexplicables en faisant partir les Israélites d'Éléphantine, de Tinis, de Bubaste, de Mendès, de Saïs, de Xoïs, de Sébennytus ou de quelqu'une des autres villes impériales; car il n'est pas une de ces villes qui ne soit éloignée de six, de huit et de dix journées de la mer Rouge, voisine de Sinaï : au lieu que rien n'arrête dans le récit que fait le texte sacré de la marche des Israélites, si on la fait commencer à Memphis. En effet, je suis pas à pas le texte sacré. Je vois que Moïse déclare à Pharaon que la volonté du Seigneur est que les Hébreux lui

sacrifient dans un désert éloigné de trois journées de toute habitation (11). Je vois que Moïse et Aaron sortent au milieu de la nuit du palais de Pharaon pour aller signifier aux Israélites de partir sur-le-champ et à la hâte : ce qu'ils exécutèrent au point du jour. Tout le peuple d'Israël étoit donc déjà assemblé dans quelque vaste plaine peu distante du palais de Pharaon (12). Je vois que Pharaon, en permettant aux Israélites de s'éloigner de trois journées, craint qu'ils ne s'enfuient et qu'ils n'aient dessein de ne plus revenir (13). Plein de cette pensée, il songe à leur défendre de mener avec eux leurs enfants et leurs troupeaux (14). Je vois qu'une multitude innombrable de peuple décampe de Ramessès, et qu'en trois jours elle arrive sur les bords de la mer Rouge. L'Écriture marque les trois campements, savoir : *Socoth*, *Étham* *Phihahirot* (15). La nécessité de se dérober au plutôt de l'Égypte ne leur permettoit tout au plus que de camper pour se reposer pendant la nuit. Je vois enfin que les Israélites, le troisième jour de leur marche, ayant la mer en face, et à droite et à gauche des montagnes affreuses et inaccessibles (16), dit Josèphe, tombent dans le désespoir, en viennent aux murmures (17), et reprochent à Moïse de les

avoir conduits dans le désert pour les livrer à Pharaon, qui, instruit de la carte de son empire, jugeroit aisément de l'embarras où ses esclaves fugitifs devoient se trouver en ce lieu là, et n'auroit qu'à les poursuivre pour leur ôter toute ressource humaine et tout moyen d'échapper à sa fureur (18).

Mais avant que d'en venir à l'application que j'ai à faire de ces circonstances à mon système, et d'en montrer la conformité, je dois établir solidement en quel endroit étoit Ramessès, ce lieu si fameux par la donation qu'en fit Pharaon à Jacob et à ses enfants (19) : ce lieu que les Israélites eurent ordre de bâtir (20), qu'ils accrurent si fort dans la suite : ce lieu, d'où l'Écriture fait décamper le peuple de Dieu pour se rendre à Socoth. Tout dépend de ce point fixe, et c'est comme le fondement de tout le reste.

Sans contredit, Ramessès est ce qui s'appelle aujourd'hui Bessatin, petit village à trois lieues du vieux Caire, à l'orient du Nil, au milieu d'une plaine sablonneuse qui s'étend deux lieues depuis le vieux Caire jusqu'au mont Troyen ou Tora, et une lieue depuis le Nil jusqu'au mont Diouchi. Je dis encore une fois que Ramessès est ce qui s'appelle aujourd'hui

Bessatin. Pour peu qu'on ait parcouru l'Égypte, et qu'on ait demeuré au Caire, l'on sait que de temps immémorial les Juifs du Caire se sont fait et se font enterrer près de Bessatin. Une pareille tradition est une démonstration à quiconque connoît la nation juive, attachée à ses traditions jusqu'à la superstition, et qui n'auroit jamais choisi ce lieu-là que dans la pensée de mêler les cendres de ceux qui sont morts dans les siècles postérieurs avec les cendres de leurs ancêtres.

Cette tradition paroît même autorisée par l'étymologie des noms que les Arabes ont donnés aux lieux circonvoisins du cimetière des Juifs. Le rocher, par exemple, qui est sur le mont Diouchi, par conséquent, qui est en face de Bessatin et à la vue de Girgé, se nomme *Mejarat-Moussa*, c'est-à-dire, lieu où Moïse communiquoit avec Dieu, et où, apparemment, ce législateur, au sortir de chez Pharaon, se rendoit pour y adresser publiquement sa prière au Seigneur et pour en obtenir la liberté de son peuple.

Un autre exemple, qui est du moins aussi plausible que le premier, c'est que les ruines du monastère de Saint-Arsène sur le mont Tora ou Troyen, n'ont point d'autre nom parmi

les Arabes que celui de *Mera-vad-Mousse*, ce qui signifie *habitation de Moïse.* Or personne n'ignore que, selon le texte sacré, Moïse, dans le campement des Israélites, s'étoit choisi un poste qui dominoit sur tout le camp. Non seulement Bessatin et la plaine dont je viens de parler sont le lieu d'où les Israélites partirent pour sortir de l'Égypte; mais ils sont encore le lieu où ils s'assemblèrent de toute l'Égypte, et où ils passèrent quelques jours sous des tentes (21), pendant que Moïse demandoit à Pharaon leur délivrance, et opéroit coup sur coup cette foule de prodiges, qui consternèrent les Égyptiens, et qui leur firent souhaiter avec empressement l'éloignement des Hébreux.

Au reste, quelque grand que fût le nombre des Israélites (car, outre les six cent mille combattants dont l'Écriture fait mention, il y avoit peut-être trois fois autant de femmes, d'enfants et de vieillards, ce qui feroit deux millions quatre cent mille ames, et c'est faire monter le nombre des Israélites aussi loin qu'il peut aller); cette armée néanmoins pouvoit camper facilement dans la plaine de Bessatin, je veux dire de Ramessès; j'en ai fait le calcul, et souffrez que je vous fasse en peu de mots le détail de cette supputation. La plaine a une lieue

de largeur, savoir, depuis le mont Diouchi jusqu'au Nil; et deux lieues de longueur depuis le Caire jusqu'au mont Troyen; deux lieues font six mille pas géométriques, autrement douze mille pas communs. Que deux mille hommes soient rangés de front dans cette longueur, ils auront chacun six pas communs de distance de l'un à l'autre par les côtés. Dans la largeur, qui est de trois mille pas géométriques, qu'on mette douze cents files ou rangs de deux mille hommes chacun, laissant cinq pas communs d'une file à l'autre, il est évident que deux millions quatre cent mille hommes sont placés et campés commodément, et que chaque file ayant de distance jusqu'à son voisin, cinq pas d'un côté et six pas de l'autre, il restoit assez de terrain vide pour les chameaux et autres bêtes de somme, pour les tentes, les lits, les ustensiles de cuisine, et les autres choses nécessaires à un campement.

Cette plaine a cela encore de particulier, qu'elle est le long du Nil; par conséquent, les Israélites étoient à portée d'avoir de l'eau en abondance, et des provisions par le moyen des barques qui montoient et qui descendoient le Nil. Elle est sablonneuse, par conséquent propre à camper et à y dresser des tentes. Elle

est inculte et stérile; par conséquent, cette multitude infinie de peuple ne pouvoit ni incommoder personne, ni faire aucun tort aux biens de la terre, puisqu'elle n'est ni habitée ni cultivée. Elle n'est séparée de Memphis que par le lit du Nil, par conséquent, Moïse pouvoit aisément, en peu de temps, aller à la cour de Pharaon, et en revenir au camp, recevoir les ordres de ce prince, et les apporter aux Israélites. On auroit beau chercher dans le reste de l'Égypte une autre plaine, je doute fort qu'on en pût trouver une seule à qui toutes ces choses ensemble pussent convenir, comme elles conviennent à la plaine de Ramessès. Quand je dis dans le reste de l'Égypte, j'entends cette partie de l'Égypte qui est à l'orient du Nil, et entre ce fleuve et la mer Rouge. Le bon sens veut que le rendez-vous marqué par Moïse aux Israélites ait été de ce côté-là. Comment deux millions quatre cent mille hommes avec un bagage infini auroient-ils pu passer le Nil le jour de leur départ, s'ils avoient été campés dans une plaine au couchant de ce fleuve? cette marche auroit sans doute du merveilleux, et seroit inexpliquable. Au lieu que le texte sacré parle bien d'un départ précipité et fait à la hâte, mais fait avec ordre, sans confusion,

dans un chemin uni, où le peuple de Dieu ne trouva nul obstacle.

Je viens à présent au chemin que les Israélites ont dû prendre, et ont pris effectivement pour aller en trois jours de la plaine de Bessatin à la mer Rouge. Je ne perds point de vue, ou plutôt je suis toujours exactement ce que le texte sacré nous dit du décampement et de la route que le peuple de Dieu prit pour sortir de l'Égypte. La première cérémonie de la manducation de l'agneau pascal et des pains azymes se fit à Ramessès (22). Les linteaux et les jambages des portes, c'est-à-dire des cabanes ou des tentes que les Israélites avoient dressées pour camper, furent teints du sang de l'agneau. L'ange exterminateur passe et met à mort les premiers-nés des Égyptiens et ceux mêmes des animaux, et ne fait aucun mal dans tous les lieux qui sont marqués du sang de l'agneau. La consternation se répand de tous côtés, et jusque dans le palais de Pharaon. Ce prince, alarmé et troublé par les cris de ses sujets, qui craignent pour eux le même sort qu'ont eu les premiers-nés, appelle Moïse et lui ordonne de faire partir promptement cette multitude de peuple campée à Ramessès. L'ordre est donné à Moïse et porté au camp en moins d'une

heure (23). Ce temps-là suffit pour aller et pour revenir de Bessatin à Girgé et de Girgé à Bessatin. Les Hébreux pressés par leur propre intérêt par les instances des Égyptiens, et par les ordres de Pharaon, vont à la faveur de la lune, qui étoit pleine, et à Memphis et à Lété, faubourg riche et considérable de Memphis, emprunter des vases d'or, d'argent et de riches habits (24).

Quelques jours auparavant, ils avoient commencé à faire de pareils emprunts (25). Loin de trouver des gens qui les rebutassent lorsqu'ils demandoient quelque chose, c'étoit à qui les préviendroit, et chacun se dépouilloit avec joie de ce qu'il avoit de plus précieux, pour sauver sa vie, et pour éloigner un peuple dont la présence lui étoit fatale (26). En un mot, ils firent tant de diligence, et les circonstances leur furent si favorables, qu'au point du jour ils furent prêts à marcher, et à prendre la route que Moïse leur marqueroit. Ils n'avoient pas eu le temps de faire cuire le pain nécessaire pour le voyage, et ils se contentèrent d'envelopper dans leurs manteaux la pâte qui n'étoit point encore fermentée (27). Ce qui me fait croire que leurs manteaux étoient à peu près semblables à ceux dont se servent aujourd'hui

les arabes. Le manteau d'un arabe est une pièce d'étoffe longue, peu large, sans couture, garnie aux deux bouts de cordons tressés, qui servent à lier le manteau entier, ou un coin seulement, dans lequel l'on met ce que l'on veut porter, comme dans un sac.

Les Israélites attendent donc le signal pour marcher et pour prendre la route qui leur sera marquée par Moïse : car ils avoient devant eux deux routes, et ce sont les seules qui mènent de Memphis et de Ramessès à la mer Rouge : savoir, la vallée qui est entre le mont Tora et le mont Diouchi ; et l'autre est la plaine qui mène de Babylone, ou du vieux Caire à Arsinoé, aujourd'hui Suez. Le chemin par cette plaine étoit le plus court et le plus facile ; mais il falloit que Moïse parlât, et lui seul pouvoit déterminer quelle route l'on devoit choisir.

Quand Moïse n'auroit agi que selon les vues humaines, il n'avoit garde de conduire les Israélites par la plaine qui aboutissoit à Arsinoé. Il connoissoit le caractère de Pharaon, prince défiant, qui n'auroit jamais souffert que ses esclaves prissent une route si propre à s'évader, puisqu'en trois jours ils auroient été hors des bornes de ses états, et hors de son pouvoir. Il

avoit signifié à Pharaon, qu'il alloit dans un désert, où les Israélites, loin de la vue des Égyptiens et sans crainte, pussent répandre le sang des animaux, que l'Égypte révéroit comme ses dieux (28). Et cette plaine étoit une des plaines les plus fréquentées de l'Égypte. Aussi n'ai-je jamais pu concevoir comment de savants hommes, après avoir détaillé la marche des Israélites par la plaine jusqu'à Arsinoé, autrement Suez, les font rebrousser chemin, rentrer dans l'Égypte, et prendre une vallée étroite et longue de sept lieues. Il étoit naturel de les faire marcher droit vers la Palestine, par les vastes déserts qui mènent à Sinaï, à Gaza et à Hébron, surtout puisqu'ils étoient poursuivis par les troupes de Pharaon. Le chemin est uni, nulle montagne, nul défilé, nul obstacle pour une marche; au lieu que la vallée qui va de Suez à Beelsephon, le long de la mer, est si étroite, qu'elle a tout au plus un quart de lieue de largeur. La marche d'un peuple infini par cette vallée est donc une chose, je ne dis pas nullement vraisemblable, mais même impossible et chimérique. Je dis donc que Moïse, outre ces raisons, instruit comme il l'étoit par le Seigneur même, ordonna aux Israélites de marcher, de prendre

l'autre route, et d'entrer dans la vallée qui est au-dessous du mont Tora, du côté du désert de la Thébaïde, sans s'écarter ni sans s'avancer vers la haute Égypte, ou vers le midi. En effet, pour peu qu'ils se fussent détournés du chemin qui les conduisoit directement à la mer Rouge, il leur auroit été impossible d'y arriver en trois jours. L'énumération que je vais faire de toutes les circonstances de cette route, sera la preuve de ce que j'avance.

Je puis en parler avec certitude. En 1720, je fis le même voyage que les Israélites, en compagnie de M. Fronton, drogman de France au Caire. Nous partîmes au mois de mars, et à la pleine lune : nous campâmes à Ramessès, à Socoth, à Étham, à Phihahiroth. Nous ne mîmes que trois petites journées à aller de Bessatin, que j'ai dit être Ramessès, à Phihahiroth, connu aujourd'hui sous le nom de Thouaireq, et nous n'en mîmes pas davantage à revenir au grand Caire. Par notre marche, nous jugeâmes qu'il y avoit de l'un à l'autre vingt-six ou vingt-sept lieues françoises; et nous conclûmes qu'il avoit été facile aux Israélites de faire chaque jour huit à neuf lieues. La traite n'est point excessive pour des gens accoutumés au travail le plus dur, à la faim, à

la soif, et aux rigueurs d'une longue servitude, et qui de plus espèrent, par cette route, pouvoir recouvrer bientôt leur liberté, surtout trouvant un chemin uni et commode, et dans un temps favorable, qui étoit celui de l'équinoxe, où l'air est doux et la chaleur supportable, et d'ailleurs tempérée par la colonne de nuée qui les ombrageoit.

Quoiqu'ils fussent plus de deux millions d'ames, et qu'ils menassent avec eux leurs troupeaux et quantité de bêtes de charge, ils pouvoient marcher plusieurs mille personnes de front dans l'endroit le plus étroit de cette vallée, par où ils commencèrent à défiler, et qui est entre le mont Diouchi et le mont Tora. La vallée a au moins une lieue de largeur; plus on avance, plus elle est large; et j'ai souvent remarqué que la largeur alloit à deux ou trois lieues. Pour ce qui est des vivres, ils ne devoient point en manquer. La terre y est couverte de prêle, de genêt, de tamaris, d'aber qui est une plante semblable au romarin, dont les chameaux sont passionnés, et de toutes autres sortes d'herbes. Ce ne sont qu'arbustes, dont plusieurs sont secs, et dont les Israélites pouvoient faire du feu, pour cuire la pâte qu'ils portoient. Enfin, sous ces arbustes, et sous ces

différentes herbes, il y a au printemps une quantité si prodigieuse de gros limaçons, que l'on peut dire qu'on ne fait pas un pas sans marcher dessus. Ils sont excellents, ces limaçons, et un peuple qui n'a rien autre chose, peut en faire sa nourriture. L'eau seule auroit manqué aux Israélites; mais avant de partir, ils en avoient puisé dans le Nil, et ils en avoient chargé leurs chameaux et les autres bêtes de somme qu'ils menoient.

Selon toutes les apparences, Moïse avoit eu ordre de Pharaon, lorsqu'ils auroient passé la gorge des monts Diouchi et Tora, de s'enfoncer vers le sud, ou vers le sud-est, dans les déserts qu'on nomme aujourd'hui les déserts de *Saint-Antoine* ou de la *Thébaïde*, et de vaquer en ce lieu-là, avec son armée, à ses sacrifices et aux autres actes de sa religion. L'unique but du défiant Pharaon étoit d'éloigner ses esclaves du voisinage de Suez, par où ils pouvoient se sauver dans l'Arabie. Moïse qui avoit d'autres vues, et qui vouloit faciliter aux Israélites une prompte évasion, les conduisit à l'est par le vallon de Dégelé. Les Arabes, dans leur langue, ont donné à ce vallon un nom qui signifie *tromperie*: peut-être pour faire allusion à la ruse dont se servit

Moïse dans cette occasion. Je ne m'étonne plus présentement de ce que l'on vint dire sur le champ à Pharaon, que les Israélites fuyoient. Ce sont les termes du texte sacré (29). Si Moïse avoit fait tenir la route qui lui avoit été marquée, l'expression de fuir paroîtroit souffrir quelque difficulté. On ne fuit point, lorsque l'on va où l'on a permission d'aller : mais du moment que les Israélites changeoient de route, et marchoient droit à l'est, au lieu de défiler vers le sud, on avoit raison de soupçonner qu'ils songeoient à fuir, et non pas à sacrifier. Je n'allègue cette explication du mot *fuir* que comme une conjecture, quoiqu'elle soit très naturelle, et qu'elle donne au passage de l'Écriture une clarté qu'il n'a pas autrement.

Pharaon, sans rien examiner, sans attendre que les trois jours qu'il avoit accordés à Moïse fussent expirés; sans réfléchir sur le massacre des enfants premiers nés, dont le sang fumoit encore, sur le seul et premier rapport qu'on lui fit, court à la vengeance, ordonne à ses troupes de se rassembler; et dès le lendemain, part à leur tête de Memphis, pour poursuivre les Israélites. Il marche avec tant de précipitation, qu'il fait en deux jours le chemin que les Israélites n'avoient pu faire qu'en trois. Si nous

en croyons Josèphe l'historien, l'armée de Pharaon étoit composée de deux cent cinquante mille combattants. Je n'ai nulle peine à le comprendre. Hérodote dit formellement que les rois d'Égypte avoient quatre cent dix mille hommes de troupes réglées pour la garde du royaume; savoir, deux cent cinquante mille calasires, et cent soixante mille hermotibyes; et que ces troupes étoient dispersées dans les quinze provinces qui sont dans le Delta, peu éloigné de Memphis, et dans les deux provinces de la Thébaïde, Thèbes et Chemmis. Sans témérité, ne puis-je pas même avancer qu'une partie de ces troupes étoit au levant du Caire, campée dans la plaine qui s'étend entre Héliopolis, Babylone, et le mont Diouchi, à deux lieues du camp des Hébreux? Pharaon étoit trop politique et trop soupçonneux pour n'avoir pas pris cette précaution, en cas que les Israélites qu'il voyoit s'assembler en si grand nombre à Ramessès, un peu malgré lui, vinssent à se révolter. Supposé qu'il eût pris une pareille précaution, est-il surprenant qu'il se soit mis à la tête de deux cent cinquante mille hommes?

Je reviens aux Israélites. Leur première station fut la plaine de Gendeli, où il y a une

petite source d'eau potable. Je dis que Gendeli est le Socoth de l'Écriture : ces deux noms ont trop de rapport l'un à l'autre pour en douter. Gendeli, en arabe, signifie un *lieu militaire ;* et Socoth, en hébreu, veut dire les *pavillons* sous lesquels campe une armée. Ils y firent cuire sous la cendre leurs gâteaux azymes (30). Cette plaine est à neuf lieues de Bessatin, et à moitié chemin de Ramlié, où il falloit nécessairement qu'ils fissent halte le lendemain.

La seconde station fut la plaine de Ramlié ; autrement l'ancien Etham, distante, comme je l'ai dit, de Gendeli, de neuf lieues, et à peu près de huit de la mer Rouge. Elle forme comme un amphithéâtre de cinq à six milles de diamètre, étant bordée de toutes parts de coteaux. Le gros de l'armée occupa la plaine, et les chefs dressèrent leurs tentes sur les hauteurs (31). Le texte sacré dit qu'Étham étoit à l'extrémité du désert, ce qui convient à Ramlié. En effet, au sortir de Ramlié, c'est tout un autre pays, c'est un défilé très étroit qui dure deux lieues, et qui aboutit à la plaine de Bedé qui se termine à la mer, et que l'on doit plutôt appeler les environs de la mer Rouge, que le désert.

(32). Le texte sacré, en rapportant la mar-

che du troisième jour, dit que les Israélites revinrent sur leurs pas. C'est sur ce texte que se fondent ceux qui font passer Moïse par Suez, et ensuite le long de la mer jusqu'à Phihahiroth, et à qui je fais voir, si je ne me trompe, que cette marche n'a jamais pu se faire en un jour par une armée de deux millions d'hommes poursuivis par un ennemi. Comment les Israélites retournèrent-ils donc sur leurs pas étant à Ramlié, c'est-à-dire, à Étham? le voici. Un peu avant que d'arriver à Étham, on cotoie une montagne qui insensiblement ne laisse plus au sortir d'Étham qu'un défilé, où à peine vingt hommes passeroient de front. Ce défilé est à l'est, et le droit chemin pour aller à la mer Rouge. Il n'étoit pas de la prudence de s'y engager, et un jour entier n'auroit pas suffi pour le passer. Que fait Moïse par l'ordre de Dieu? Il commande à son armée de tourner le dos au défilé, d'avancer un peu à l'ouest; ensuite de prendre à gauche, de couler le long de la montagne, d'entrer dans un vallon spacieux, qui, après avoir tiré au nord, se tourne à l'est, et se termine à la plaine de Bedé. Ce circuit qu'il falloit faire, que j'ai examiné sur les lieux, et que j'ai désigné exactement dans ma carte que l'on peut consulter, allon-

geoit le chemin de près d'une lieue; mais, malgré cela, la journée n'étoit tout au plus que de neuf lieues, et n'étoit pas plus forte et plus pénible que les deux précédentes. Que si quelques troupes plus dégagées que les autres passèrent dans le défilé, elles rejoignirent le gros de l'armée au débouché du défilé, dans la plaine de Bedé.

La plaine de Bedé, qui, en arabe signifie *prodige nouveau* (on voit à quel prodige les Arabes ont voulu faire allusion), a six lieues en longueur jusqu'à la mer. Ce fut à l'extrémité de cette plaine que les Israélites vinrent camper sur le bord de la mer, près les sources de Thouaireq. Or ces sources de Thouaireq sont ce que le texte sacré appelle *Phihahiroth*, et qu'il marque avoir été la troisième station des Israélites. Outre la ressemblance parfaite qu'il y a entre cet endroit de la plaine de Bedé, et Phihahiroth et ses environs, tels que le texte sacré nous les décrit, j'en trouve la preuve dans la langue arabe. Cette langue a conservé, pour ainsi dire, la tradition de tous les faits de ce fameux passage. Phihahiroth, en hébreu, signifie *bouche des trous*; Thouaireq, en arabe, signifie plusieurs *petits trous*, *fosses* ou *conduits*: ce qui convient à Thouaireq, qui n'est

autre chose que trois ou quatre sources d'eau salée renfermée dans de petits réservoirs d'un roc dur caché sous le sable, lesquels n'ont que trois ou quatre pas de long, fort peu de profondeur, et dont l'ouverture est très étroite.

Beelsephon, en hébreu, signifie *idole du septentrion*. Eutaqua est au septentrion, par rapport au campement du peuple juif sur le bord de la mer, et sur cette montagne, selon le thalmud, s'élevoit une fameuse idole adorée par les Égyptiens. Que si les Arabes ont donné à Beelsephon le nom d'Eutaqua, qui signifie *délivrance*, la tradition n'en est que plus certaine et que mieux établie; puisque ce fut au pied de cette montagne que les Hébreux trouvèrent leur délivrance et la fin de tous leurs maux, en passant la mer. Magdalum où Migdol, en hébreu, signifie *tour*, *lieu élevé*. Kouaibé, en arabe, signifie *cap*, *éminence*; et cette montagne est au sud, au pied de laquelle, proche le rivage de la mer, j'ai remarqué qu'il sortoit un torrent d'eau chaude, salée, minérale, et qui se précipite d'abord dans la mer. Strabon en parle (33) presque dans les mêmes termes: et il me paroît que Diodore (34) a voulu marquer cette source d'eau salée, quoiqu'il dise en général que ceux qui vont

d'Arsinoé le long de la mer à la plaine de Bedé, trouvent à droite plusieurs sources abondantes d'eau salée qui se précipitent aussitôt dans la mer.

Ce seroit ici, mon révérend père, où votre révérence auroit besoin de deux plans; l'un, qui représentât le camp des Israélites, l'autre le camp de Pharaon. Je vais suppléer à ce défaut le mieux qu'il me sera possible. La plaine de Bedé, comme j'ai déjà dit, a six lieues de long, cinq à six de large vers le centre, et n'en a que trois sur le bord de la mer. Les Israélites étendirent le plus qu'ils purent le front de leur armée le long du rivage, devant Magdalum. Les Égyptiens au contraire se campèrent vis-à-vis de Beelsephon (35), soit parce qu'ils virent que les Israélites, qui étoient arrivés les premiers, s'étoient placés le long de la mer, comme le dit le texte sacré (36), soit parce qu'ils espéroient par là être plus à portée d'observer la marche des Israélites, s'ils tentoient de s'enfuir du côté de Suez. Un coup d'œil à présent sur la carte, vous mettra en partie au fait: du moins vous verrez, par l'espace qu'occupoient les deux armées, que les Israélites étoient environnés et entourés de telle sorte, qu'ils étoient véritablement renfer-

més (37). Les deux montagnes Beelsephon et Magdalum, la mer en face, et derrière eux les troupes de Pharaon, formoient une espèce de circonvallation humainement insurmontable. Car ce défilé qui mène à Arsinoé ou Suez, je le répète encore, est si étroit, que vingt personnes auroient peine à y passer de front; ainsi il est peu propre à servir de passage à une armée immense comme celle des Israélites, qui, outre cela, auroit été bientôt coupée par les troupes de Pharaon.

A la vue de cette triste situation, dit le texte sacré (38), les Israélites furent consternés, se crurent perdus sans ressource, se désespérèrent, et reprochèrent à Moïse de ne les avoir conduits dans cette solitude que pour les faire périr; comme s'il n'y avoit point de tombeaux en Égypte, et si dans l'Égypte ils n'auroient pas pu être également enterrés. Alors Dieu fit voir qu'il étoit le maître absolu de la nature et des éléments. Il veut même ne se servir que de la foible main d'un mortel pour ouvrir aux Israélites un chemin au milieu du sein de la mer. Il commande à Moïse de prendre sa baguette et d'en donner un coup à la mer, afin, dit le Seigneur, que les Égyptiens connoissent que je suis le vrai Dieu, le Dieu tout-puissant (39).

Moïse frappe, et les flots de la mer obéissent; ils se séparent, ils s'élèvent; ils demeurent suspendus, et le fond de la mer se trouve à sec. Il commande à l'armée de marcher entre les eaux par ce chemin nouveau et merveilleux. Tous marchent avec confiance et sans différer un moment. L'ordre du Seigneur, la joie inopinée de se voir un passage libre, la nouveauté du chemin, la grandeur du prodige, la crainte même de tomber entre les mains des Égyptiens : tout contribuoit à les soutenir et à les encourager.

Mais en quel endroit de la mer passèrent les Israélites, et à quelle heure commencèrent-ils à défiler ? Fondé sur le témoignage du texte sacré (40), je dis que la traversée dut se faire près de Thouaireq, qui n'est qu'à un demi-mille du rivage, et vers la pointe voisine du mont Eutaqua, en tirant droit à l'est. La raison que j'en ai, est que la mer, en cet endroit, n'a que quinze à dix-huit milles de largeur, au lieu qu'en la passant vers Kouaibé, ou en s'éloignant tant soit peu au sud, on auroit eu plus de trente milles à faire, la mer ayant là au moins cette largeur.

J'avoue que je ne devrois point m'arrêter à rapporter et à examiner les sentiments des

rabbins; on en connoît le faux, et peu de gens y ajoutent foi. Mais la digression ne sera pas longue, et par ce seul fait, l'on jugera quel fonds il y a à faire sur le thalmud. Pour expliquer comment les Israélites se trouvèrent renfermés près de Phihahiroth, et comment ils purent aller de Phihahiroth à la mer, le thalmud fait du mont de Magdalum et du mont de Beelsephon, un seul mont continu et non interrompu. Il ajoute que cette montagne avoit deux bouches, qui étoient fermées; qu'elles étoient adorées par les Égyptiens, et qu'elles rendoient des oracles; que ces deux bouches étoient Phihahiroth, et que la montagne s'ouvrit tout-à-coup pour donner passage à leurs pères. Le texte sacré n'en dit pas un mot, et il ne faut que des yeux quand on est sur les lieux, pour voir que cette narration est une pure invention des rabbins.

Je dis, en second lieu, que les Israélites partirent d'auprès de Thouaireq entre six et sept heures du soir, quelque temps après le soleil couché, puisqu'on étoit alors à l'équinoxe de mars. Avant que d'entrer dans le sein de la mer, ils formèrent un front de deux ou trois lieues de largeur; ils marchèrent soit par

douze colonnes, chaque tribu formant sa colonne, mais l'une derrière l'autre, soit par douze rangs de front, chaque rang assigné à une tribu. A mesure qu'ils avançoient, un vent sec et brûlant séchoit la mer devant eux; ou, pour parler le langage sacré, le vent enlevoit la mer et la faisoit disparoître (41), et ils arrivèrent à la troisième veille, dit l'Écriture (42), c'est-à-dire, à trois heures du matin, à l'autre bord de la mer dans le désert de Sur, qu'on nomme aujourd'hui *Sédur*.

Origène a cru que les eaux de la mer se divisèrent non en deux, mais en douze ouvertures différentes, de sorte que chaque tribu passoit entre deux barrières d'eau, sans voir et sans avoir aucune communication avec les tribus voisines. Cette opinion est très singulière, et n'a été suivie que de saint Épiphane, de Tostat, de Génébrard et de quelques rabbins. Aussi le savant Théodoret la traite-t-il de rabbinisme, et avec raison, vu que le texte sacré (43), à le prendre à la lettre, ne peut et ne doit être entendu que d'un seul passage, que d'un seul chemin ouvert aux enfants d'Israël. Les eaux, dit l'Écriture, étoient suspendues, de sorte qu'elles étoient comme un mur à droite et à gauche,

ce que Sédulius a mis bien élégamment en trois vers (44).

Pervia divisi patuerunt cærula ponti,
In geminum revoluta latus : nudataque tellus
Cognatis spoliatur aquis. . . . .

Origène a pu penser comme il a fait, parce qu'il a trouvé au psaume cxxxv (45), que la mer *fut séparée en divisions;* ce qui fait à la vérité une équivoque, mais qui ne décide rien, et qui ne marque pas plus la mer partagée en douze, que la mer partagée en deux. Cette division même de la mer en douze endroits différents a je ne sais quoi qui révolte.

J'ai dit que les Israélites partirent environ vers sept heures du soir. J'ai cru que l'heure de leur arrivée à l'autre bord de la mer étoit comme une époque sûre de l'heure de leur départ. Il arrivèrent à trois heures du matin; le texte sacré y est formel (46). Ils avoient cinq ou six lieues à faire d'un bord de la mer à l'autre. Ils avoient grand nombre de bestiaux et beaucoup de bagage. Il leur falloit donc sept à huit heures pour faire le trajet, par conséquent, partir entre six et sept heures du soir. Mais aussi cet espace de temps leur suffisoit. L'ar-

mée étoit divisée par rangs, par tribus, par familles; elle marchoit en ordre; elle formoit un front de deux à trois lieues de largeur; elle avoit un grand jour par le moyen de la lune, qui étoit dans son dix-septième, et par une colonne de feu, qui suivoit le camp, et qui remplissoit de lumière tout l'horizon. Elle n'avoit pas un seul malade (47): elle avoit un chemin uni, ferme, doux, parsemé de plantes vertes ou de plantes pétrifiées. Une armée, dis-je, quelque nombreuse qu'elle soit, avec toutes ces circonstances, fait aisément cinq à six lieues en sept à huit heures. Ne soyez point surpris, mon révérend père, de ce que j'ai mis que le fond de la mer Rouge est parsemé de plantes vertes et de plantes pétrifiées. J'ai cherché à dire la vérité, et je n'ai point prétendu orner et embellir ma narration par le récit de choses inouies, et qui toutes fabuleuses qu'elles sont plaisent et divertissent. D'autres ont dit la même chose avant moi. Salomon (48) le dit, mais en termes généraux. Strabon (49) et Pline vont plus loin, et font une mention particulière de ces arbustes et de ces pétrifications. Voulez-vous pour le croire des témoins oculaires, je vous en servirai; car j'ai vu à Thouaireq, au sud du golfe, à Tour et au-delà, plusieurs de

ces plantes, qu'un suc pétrifique endurcit dans la mer Rouge.

Il est temps que je finisse par la dernière circonstance du passage miraculeux des Israélites par la mer Rouge. Pharaon, campé au nord derrière Thouaireq et le mont Eutaqua, ne pouvoit voir, surtout le jour finissant, que la mer s'étoit ouverte; et que les premières troupes des Israélites défiloient. Ce prince ne songeoit qu'à passer la nuit sous ses tentes pour délasser ses troupes de la fatigue qu'elles avoient eue dans une marche forcée. La nuit survint, et les Israélites étoient déjà avancés, lorsqu'enfin le bruit de tant d'hommes et de tant d'animaux, qui étoient en mouvement, redoubla et se fit entendre aux Égyptiens. La première pensée de Pharaon fut, que ses esclaves saisis de crainte cherchoient, malgré l'heure indue qu'il étoit, à s'éloigner de lui, à fuir et à gagner la croupe du mont Beelsephon, ou le défilé qui est entre le pied de ce mont et la mer, et qui aboutit à Suez. C'en fut assez pour déterminer Pharaon à prendre les armes, à se disposer à marcher contre les Israélites, et à les poursuivre partout où ils iroient. Il donne ses ordres, on les exécute, on se prépare à partir, mais quelque diligence que pussent faire les

Égyptiens, un temps considérable dut s'écouler avant qu'ils fussent prêts. Il falloit atteler six cents chariots, l'Écriture sainte (50) spécifie ce nombre. Il falloit que cinquante mille hommes de cavalerie allassent chercher leurs chevaux qui étoient à paître dans la plaine. Il falloit que deux cent mille hommes d'infanterie, qui la plupart étoient endormis ou à se reposer, se rangeassent sous leurs étendards (51) : cela se conçoit-il fait en un moment, ou plutôt ne penche-t-on pas à croire qu'il a fallu y employer un temps considérable?

Quoi qu'il en soit, Pharaon part avec ce prodigieux attirail; mais ce prodigieux attirail est ce qui retarda sa marche. Il approche du rivage de la mer. Mais l'ange du Seigneur qui jusque-là avoit porté à la tête du camp d'Israël la colonne de feu qui l'éclairoit, la transporte à la queue du camp, la met entre les Israélites et les Égyptiens; et par un nouveau prodige, la colonne répand la lumière du côté des Israélites qui étoient entrés dans le sein de la mer, et d'épaisses ténèbres du côté de Pharaon et de son armée. Ce prince ne voit plus ni ciel ni terre, il ne distingue plus le chemin qu'il va prendre, mais il entend la voix des Israélites; il se croit en sûreté, allant directement à l'en-

droit d'où venoit le son de ces voix; et sans s'en apercevoir, il se met entre les flots suspendus de la mer.

Quelques interprètes de l'Écriture sainte ont fait sur cela de grands raisonnements. Étoit-il nécessaire que les Égyptiens visent leur chemin? Est-ce qu'en marchant ils ne sentoient pas que ce terrain n'étoit plus la terre ferme, et qu'ils enfonçoient dans la vase? Est-ce qu'ils ne sentoient pas l'odeur de la mer? Ainsi ils conclurent que toutes les démarches téméraires et insensées que faisoit Pharaon étoient autant de miracles que Dieu opéroit pour aveugler de plus en plus les Égyptiens. Je veux croire comme eux qu'effectivement tout cela n'étoit que la suite de l'aveuglement dont Dieu avoit frappé ce prince (52); mais cela ne m'empêchera pas de dire que la chose néanmoins pouvoit arriver naturellement, puisque le lit de la mer Rouge est un sable semblable à celui de la plaine de Bedé, sans vase, sans limon, et qui est rempli d'herbes et de plantes. J'ai examiné le fait attentivement et à loisir, au levant, au couchant, à l'endroit même où les Israélites traversèrent la mer, au sud de cette traverse, près de Gorondel, et au nord dans l'anse de Suez. Partout j'ai vu un terrain sablonneux parsemé

d'herbes, et ne différant en rien du terrain des déserts d'alentour. La vérité est que les Égyptiens continuèrent à marcher jusqu'à la quatrième veille, dit le texte sacré (53), c'est-à-dire, jusqu'à trois heures passées du matin. En ce temps-là les Hébreux partageoient la nuit en quatre veilles, comme ont fait les Romains, et la nuit étoit de douze heures aux équinoxes. Les Israélites étoient sur le rivage de la mer, avant que la troisième veille fut finie, selon l'Exode (54). Le Ciel qui jusqu'alors ne s'étoit déclaré contre Pharaon que par d'épaisses ténèbres, dissipe ces ténèbres, ouvre les trésors de sa colère (55); du sein de la colonne miraculeuse sortent des feux, des éclairs, des tonnerres, des vents impétueux, qui renversent les chariots des Égyptiens, et les brisent. Dieu porte dans toute l'armée de Pharaon et l'effroi et la mort.

Le jour commence à paroître. Pharaon consterné voit les flots de la mer suspendus, et qui, à droite et à gauche, environnent son armée. Il ne trouve plus de salut pour lui que dans une prompte retraite; tous s'écrient : *Fuyons, fuyons Israël* (56); *le Seigneur combat pour lui* et *il est contre nous* : mais il n'étoit plus temps; les iniquités de l'Égypte étoient

montées à leur comble. Le Seigneur souverainement irrité ne met plus de bornes à sa justice. Il condamne le persécuteur de son peuple choisi et innocent à périr. Il commande à Moïse d'étendre la main sur les flots : Moïse l'étend; les flots s'abaissent, se réunissent et reprennent leur situation naturelle (57); Pharaon est enseveli dans les eaux, et toutes ses troupes périssent avec lui. Les Israélites virent du rivage ce spectacle étonnant. La mer étoit couverte des débris des chariots; les corps d'hommes et de chevaux flottoient au gré des vagues, et étoient portés jusqu'aux pieds des Israélites. A cette vue ils furent pénétrés des sentiments les plus vifs d'une parfaite reconnoissance; ils ne songèrent plus qu'à bénir le Dieu d'Israël, et qu'à lui rendre mille actions de grâces d'avoir mis fin par ses bontés et par ses miséricordes au dur esclavage dans lequel ils gémissoient depuis tant d'années. Alors hommes et femmes entonnèrent ce beau cantique, ce cantique digne de (58) l'immortalité : « Chantons des hymnes au Seigneur, parce » qu'il a fait éclater sa gloire; il a précipité » dans la mer le cheval et le cavalier ».

Comme j'ai fait le voyage depuis le lieu où abordèrent les Israélites après avoir passé la

mer, jusqu'au mont Sinaï, je veux dire, depuis le désert Sur, ou Étham si vous voulez : car en hébreu *Étham* est un nom générique, qu'on donne à tout désert rude, âpre, pierreux, et c'est pour cela que Ramlié s'appeloit aussi Étham. Sur (aujourd'hui Sédur), et Ramlié, l'Étham dont il est tant parlé dans l'Écriture sainte, sont donc deux déserts distingués, l'un en-deçà de la mer Rouge du côté de l'Égypte, et l'autre au-delà du côté du mont Sinaï. Comme j'ai fait, dis-je, le voyage depuis Sur jusqu'aux sources de Gorondel, j'espère avant qu'il soit peu en donner une relation exacte et fidèle. Vous y verrez que malgré le changement des noms, on reconnoît que Gorondel est le Mara de la route des Israélites; que les sources et les palmiers de Tour sont Élim; que le vallon Selé est Sin; que le vallon des quarante Martyrs est Raphidim. Peut-être même que cette seconde dissertation pourra être de quelque utilité au public.

Il n'est point de système qui n'ait ses difficultés, et contre lequel on ne puisse faire quelques objections. Je ne serai donc point surpris, si mon système du passage des Hébreux dans la mer a le même sort que les autres, tout fondé qu'il est sur le texte sacré et

sur la situation des lieux, qui sont sans contredit les deux seuls fondements sur lesquels il faut bâtir un système tel qu'est celui-ci. Je préviens de moi-même trois de ces objections, qui outre qu'elles me paroissent renfermer quelque difficulté apparente, me donneront occasion de développer certaines choses que je n'ai pû insérer dans ma dissertation.

Je commence par les paroles du ps. LXXVII qui semble dire le contraire de ce que j'ai avancé. David étoit assurément bien instruit de ce qui s'étoit passé en Égypte, et de quelle manière le Seigneur avoit retiré son peuple des mains de Pharaon. Cependant David dit jusqu'à deux fois dans le psaume LXXVII, que la plaine de Tanis (59) fut le théâtre des merveilles opérées en Égypte par la main de Moïse. Il ne parle que de Tanis; il ne dit pas un mot de Memphis : donc c'est de la plaine de Tanis que les Israélites sont partis pour se rendre à la mer Rouge.

Je réponds que pour peu qu'on ait lu les psaumes, on a dû y remarquer que toutes les fois que le Prophète-Roi fait le détail des faveurs dont Dieu avoit comblé les enfants d'Israël, par exemple, au ps. CIV et au ps. CV (60), il dit la même chose, et dans les mêmes termes,

de la terre de Cham qu'il a dite de Tanis. Dans le langage de David, Tanis, Cham et Égypte étoient comme autant de termes synonymes qu'il employoit indifféremment. Que s'il fait une mention plus particulière de Tanis, c'est parce que cette ville étoit plus connue des Hébreux que toutes les autres villes considérables de la Basse-Égypte, n'étant pas fort éloignée de la Palestine : c'est parce que ces vastes plaines, qui s'étendoient depuis Tanis jusqu'à Héliopolis dans la terre de Gessen, aujourd'hui la province de Charquié, se nommoit la campagne de Tanis. Or les Israélites, quoique répandus en différentes provinces de l'Égypte, avoient surtout et de tout temps occupé la terre de Gessen. Faut-il donc s'étonner, si Dieu par une protection spéciale voulant conserver son peuple, lors même qu'il désoloit l'Égypte par tant de fléaux différents, en préserva la campagne de Gessen, et ces vastes plaines de Tanis; et si David ayant à mettre devant les yeux des Israélites ces miracles opérés en leur faveur, leur parle de la campagne de Tanis?

Peut-être me saura-t-on gré de marquer à cette occasion où étoit cette fameuse ville de Tanis. Elle étoit à une journée sud-ouest de

Péluse. On en voit encore les ruines au bord du lac Manzalé. Les Hébreux du temps du roi Sédécias, contre les ordres de Dieu, revinrent à Tanis chercher un asile contre les maux dont ils se croyoient menacés par le roi de Babylone. Le prophète Jérémie y fut lapidé et enterré. J'ajoute que du temps de David les rois d'Égypte tenoient leur siége à Tanis; ce qui faisoit que Tanis étoit si renommé en ces siècles là, et si connu des peuples voisins de l'Égypte, et surtout des Hébreux.

La seconde objection est qu'en faisant traverser aux Israélites la mer Rouge d'un bord à l'autre, on leur fait faire un long chemin sans nécessité, et qu'on s'engage par là dans plusieurs difficultés, lesquelles on évite en disant que les Israélites ne firent point entièrement la traversée, mais seulement un assez long circuit dans le sein de la mer entre les flots séparés et suspendus de part et d'autre, pour contenir les troupes de Pharaon et les submerger, pendant que les Israélites avoient regagné le rivage du même côté dont ils étoient partis. Tostat, Génébrard, Grotius, le chevalier Marsham et quelques rabbins ont embrassé cette opinion, fondés sur ce que la mer est trop large en cet endroit pour la traverser en aussi peu

de temps qu'eurent les Israélites; et sur ce que le texte sacré ajoute (61), qu'après leur marche dans la mer ils se trouvèrent dans le désert d'Étham.

Je réponds à ces trois raisons l'une après l'autre, et j'espère faire voir que c'est faute de connoître la situation du pays dont il s'agit, qu'on les a apportées, ces raisons. En effet tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière ne connoissent la plaine de Bedé, la mer Rouge, les déserts d'Étham, et le reste que par les cartes, par les relations, et par le témoignage de quelques Arabes. De pareils guides ne sont point à suivre : et Tostat, ce savant homme, auroit pu se défier de ceux qui assuroient que les ornières des chariots de Pharaon paroissoient encore sur le sable, et regarder cela comme une fable, ou plutôt comme un petit conte fait à plaisir.

Souvent un voyageur n'a ni le temps, ni l'habileté nécessaire pour examiner les choses par soi-même, et pour les décrire exactement. Je veux qu'il ne remplisse point son voyage de mensonges et de faits inventés à plaisir, qu'il se soit borné à dire ce qu'il a vu : il est toujours vrai qu'un voyageur, qui n'a point d'autre but que celui de voyager, parcourt

tout superficiellement, et qu'il se trompe presque à chaque pas, quand il en vient à de certains détails qui demandent de la capacité et de l'exactitude. Les géographes cependant n'ont point d'autres lumières que celles qu'ils ont puisées dans de pareilles relations. Non que je prétende blâmer et critiquer en général tous les voyages qu'on a donnés au public. Il y en a qui ont été d'une grande utilité, qui sont parfaitement bien écrits, qui sont remplis de découvertes heureuses, de remarques savantes, sûres, et sur lesquelles on peut compter; mais je n'en ai point vu de ce caractère par rapport à cette partie de la Basse-Égypte qui fait le sujet de cette dissertation

Je réponds donc 1° que la mer, dans l'endroit où les Israélites la passèrent, n'a point cette largeur que les auteurs que j'ai cités lui supposent, et que l'on voit représentée dans presque toutes les cartes de géographie. Sa largeur n'est là que de cinq à six lieues tout au plus. Les yeux seuls suffiroient pour en décider. Mais je ne me suis point contenté de cette preuve; je n'ai rien négligé pour me mettre au fait, et pour ne rien avancer à la légère. 2° J'avoue que la nuit auroit été trop courte pour traverser ces cinq à six lieues de la mer, si

effectivement les Israélites avoient laissé passer les deux premières veilles de la nuit à attendre l'effet de ce vent chaud qui devoit sécher le fond boueux de la mer, et si les deux armées n'avoient commencé à défiler qu'à la troisième veille. Mais si les Israélites sont partis dès la première veille, vers les sept heures du soir, la nuit aura suffi, comme je l'ai fait voir ci-dessus fort au long. Ainsi l'objection ne roulera plus que sur une pure supposition, qui est ou fausse ou faite sans fondement, savoir, sur un fond boueux qu'il falloit laisser sécher. Or j'ai déjà dit que le fond de la mer Rouge n'a point de vase, qu'il est sablonneux, et à peu près comme le terrain de la plaine de Bedé : et de plus Dieu qui avoit ouvert un chemin à son peuple au milieu des flots, qu'il tenoit suspendus à droite et à gauche, ne pouvoit-il pas sécher en un moment, et non pas en six heures, le limon, et le faire disparoître par le secours d'un vent violent et brûlant, qui dura toute la nuit? L'objection est d'ailleurs sans fondement. Le texte sacré a-t-il marqué quelque part, que les Israélites, à la vue de ce chemin tracé dans le sein de la mer, attendirent six heures entières, jusqu'à ce que le fond de la mer fût séché? A-t-il fixé leur départ à la troisième veille?

Non; au contraire, il dit que la mer s'ouvrit, et que les enfants d'Israël marchèrent (62), puisque rien ne les arrêtoit que cette boue prétendue et imaginaire. J'ai donc eu raison de les faire partir à la première veille de la nuit, et de dire qu'ils avoient eu plus de temps qu'il ne leur en falloit pour faire pendant la nuit un trajet de cinq à six lieues. 3° En vérité, je ne vois pas comment d'habiles gens ont pu conclure que les Israélites n'avoient fait qu'un circuit dans la mer, parce que l'Écriture (63) dit qu'au sortir de la mer, ils marchèrent dans le désert d'*Étham*, Étham étant un mot générique, qui signifie tout désert rude et sablonneux. La seule conclusion qu'on peut tirer des paroles du texte sacré, est que le peuple de Dieu, sortant de la mer, entra dans un désert sablonneux : mais ce désert étoit-il du côté de l'Arabie, ou étoit-il du côté de l'Égypte? C'est ce que le texte sacré ne dit point; par conséquent leur preuve est nulle, et ne roule que sur l'équivoque du mot d'Étham.

A mon tour, j'aurai une objection bien plus forte à faire contre un pareil système. Car, je demande : où cette route circulaire dans la mer a-t-elle abouti, supposé que les Israélites soient rentrés dans l'Égypte? Est-ce au pied du mont

Eutaqua? Est-ce proche Suez? L'un et l'autre me paroît impossible, et hors de vraisemblance, et le paroîtra à quiconque saura la carte du pays. Ce ne peut être au pied du mont Eutaqua. Cette montagne est fort élevée et fort escarpée; l'espace qui est entre le pied de cette montagne et la mer est si étroit, qu'on auroit peine à y placer deux régiments, et l'armée d'Israël étoit de plus de deux millions d'hommes. Ce ne peut être aussi à la plaine de Suez; car il faudroit que ce cercle fait dans la mer eût été de huit à neuf lieues de long. C'est un fait incontestable que, par ce détour, il y auroit eu cette distance du mont Eutaqua à Suez. Mais outre que ce système allonge sans nécessité la route des Israélites dans la mer de près de quatre lieues, en les faisant aboutir à Suez, il les éloigne du mont Sinaï, il les expose à retomber entre les mains des Égyptiens. Au lieu que mon système leur faisant traverser le golfe d'un bord à l'autre, ils n'ont que cinq à six lieues à faire; ils entrent dans l'Arabie-Pétrée; ils s'approchent du mont Sinaï, et ils n'ont plus rien à craindre de la part des Égyptiens leurs ennemis.

La troisième objection est que, sans recourir à un miracle de la toute-puissance de Dieu,

on peut dire que le passage des Hébreux dans la mer Rouge est arrivé naturellement; que Moïse a fait passer son armée lorsque la mer s'étoit retirée, et que l'armée de Pharaon fut surprise et submergée par la mer qui remontoit. Comme cette objection a été faite non seulement par des hérétiques, ou par des personnes qui font gloire d'avoir peu de religion, mais encore par des catholiques qui ont de l'érudition et un fonds de christianisme, je répondrai séparément aux uns et aux autres.

Un hérétique et un libertin conviennent en cela, que tout ce qui combat la religion, leur plaît; et quelque foible que soit une chose avancée au hasard par les rabbins, ou par un ou deux auteurs profanes, elle est toujours forte à leur égard, pourvu qu'elle soit impie, et contraire à la parole de Dieu : mais ils se piquent d'avoir du bon sens, et ils se glorifient d'être les premiers à se rendre, quand on veut bien les payer de raison. Je leur réponds donc par un raisonnement bien simple, et qui est à la portée de tout le monde. Un effet sensible qui est vu par des millions d'hommes pendant le cours de leur vie, tous les jours, à de certaines heures réglées, ne peut être inconnu. Le flux et le reflux de la mer Rouge, à l'extrémité

du golfe proche Suez, étoit tel; donc il n'a pu être inconnu, et pour le jour et pour l'heure, à tous les Égyptiens qui demeuroient le long des bords de la mer. Sur les côtes de France, d'Angleterre, de Hollande, il n'y a pas un enfant qui ne sache, par cette raison, à quelle heure la mer monte, et à quelle heure elle refoule. Cela supposé, pour soutenir que dans le passage des Israélites il n'y a rien de surnaturel, et pour rapporter le tout au seul flux et reflux que connoissoit Moïse, et que Pharaon et toute son armée ignoroient, il faut dire, ou que les deux cent cinquante mille soldats de l'armée de Pharaon n'ont pas trouvé une seule personne à qui ils pussent s'adresser et qu'ils pussent interroger, ou que, comme des insensés, ils ont négligé de prendre cette précaution, et qu'ils se sont engagés à passer une grève dont ils ne connoissoient ni la longueur ni la largeur, ou, qui plus est, qu'aucun Égyptien de la côte n'ait de soi-même averti le roi et son armée du danger où ils alloient s'exposer, et de ce qu'ils avoient à craindre. Ce sont là de ces absurdités qu'on ne peut débiter qu'à des enfants, ou à un peuple qui n'a jamais rien vu ni rien lu.

Je vais plus loin : on a l'expérience que

quelque plate que soit une grève, que quelque prompte que soit la mer à monter, les gens même de pied gagnent la terre, surtout lorsqu'ils ne sont pas éloignés du rivage. Comment toutes les troupes de Pharaon ont-elles donc pu être submergées par la marée, sans qu'il se soit sauvé un seul homme, ni de la cavalerie, ni de l'infanterie ? Le fait, en général, est impossible et incroyable. A plus forte raison, dans le cas dont il s'agit. Pourquoi? parce que la mer, à l'extrémité du golfe, n'ayant que deux lieues d'un bord à l'autre, et la mer ne se retirant tout au plus qu'à une lieue du bord, il s'ensuit que la grève à sec n'a qu'une lieue de long, et deux lieues de large. Qu'on fasse à présent marcher comme l'on voudra dans cet espace, deux cent cinquante mille hommes, je défie qu'on ne conçoive pas qu'une grande partie de l'armée n'étoit pas éloignée d'un des trois bords de la mer, par conséquent à portée de se sauver à terre, malgré le peu de temps qu'on suppose très faussement que la mer met à monter en cet endroit.

Quoique les catholiques qui ont embrassé cette opinion du passage des Israélites par le moyen du flux et reflux de la mer, aient un motif bien différent de celui des libertins et des

hérétiques, ils ont cependant les mêmes principes, et je ne crois pas même qu'ils puissent en avoir d'autres; par conséquent je serois en droit de leur dire que je n'ai point d'autre réponse à leur faire, que celle que j'ai faite aux hérétiques. Mais sûr que je suis de leur foi et de leur respect pour la parole de Dieu, j'ai une réponse à leur faire à eux en particulier, à laquelle ils n'ont rien à répliquer; savoir, que l'Écriture sainte dit le contraire clairement, formellement, non seulement une fois, mais autant de fois qu'elle fait mention de ce passage miraculeux. Car vouloir éluder la force des expressions du texte sacré, par des sens détournés et imaginaires, c'est aimer à se tromper soi-même; c'est vouloir agir contre ses propres lumières; c'est se plaire à dire des choses que l'on rejette au fond du cœur. Ont-ils jamais cru sincèrement, par exemple, que la mer qui servoit aux Israélites comme d'un mur à droite et (64) à gauche, n'étoit autre chose que la mer qui se retiroit? Non, sans doute, ils ne l'ont point cru sincèrement; et quand ils parleront de bonne foi, ils avoueront qu'ils ont bien senti qu'ils avoient l'Écriture sainte contre leur système. Au reste, c'est à la honte de notre siècle que je me suis cru obligé

de m'étendre si au long sur cette matière, et d'établir par tant de preuves la vérité du passage miraculeux des Israélites par la mer Rouge : miracle si éclatant, si authentique, si public et si répandu dans l'univers, que Diodore dit que les nations les plus barbares et les plus éloignées en avoient entendu parler et le croyoient (les Ichtyophages, 65.)

Si une fois on en venoit à révoquer en doute ce miracle, et à faire voir, même par des raisons apparentes, qu'il a pu être fait naturellement et par des causes physiques, ne pourroit-on pas nier hardiment qu'il y ait eu aucun miracle depuis le commencement du monde? Auroit-on tort de s'élever contre certains auteurs qui, en donnant au public les vies des Saints, ont supprimé les miracles que les Saints ont faits, ou qui n'en ont rapporté que de peu autorisés, pour les combattre, et pour les réduire à des effets purement naturels, mais extraordinaires?

Je souhaiterois que votre révérence voulût bien me faire l'honneur de me mander les difficultés qu'on lui proposera contre mon système. Je suis homme à écouter tout le monde avec docilité, surtout ceux qui n'appuyeront leurs raisonnements que sur l'autorité de l'É-

criture sainte, ou sur une connoissance parfaite de la basse Égypte. Parmi ce grand nombre de doctes qui sont à Paris, il n'est pas possible qu'il ne s'y en trouve quelqu'un qui ait une connoissance parfaite de la situation des lieux dont j'ai parlé; soit parce qu'il aura voyagé en ce pays-ci, ou parce qu'il aura consulté des gens qui auront fait ce voyage. Pour les autres, qui n'auront ni l'un ni l'autre de ces deux secours, ils ont beau avoir une profonde érudition et beaucoup de lecture, ils peuvent dire qu'ils parlent d'un pays qui leur est inconnu, et leurs objections porteront toujours à faux.

TEXTUS

SACRÆ SCRIPTURÆ

A patre Sicard allegati, quibus veritatem sui systematis transitûs maris Rubri, et itineris quo ad illud pervenerint Israelitæ, clarè solidèque demonstrat.

(1) Cùmque jam celare non posset, sumpsit fiscellam scirpeam, et linivit eam bitumine ac pice, posuitque intùs infantulum, et exposuit eum in carecto ripæ fluminis. *Exod. cap.* 2.

(2) Ecce autem descendebat filia Pharaonis ut lavaretur in flumine, et puellæ ejus gradiebantur per crepidinem alvei. *Exod.* 2.

(3) Moses, ut accepi à grandioribus natu Ægyptiis, Heliopolitanus erat. *Joseph. lib.* 2. *cap. contra Apion.*

(4) Quadraginta stadiis ab urbe est montanum quoddam supercilium, in quo sunt multæ pyramides, regum sepulturæ. *Strabo. lib.* 17, *p.* 555.

TEXTES

DE L'ÉCRITURE SAINTE

Cités par le P. Sicard dans sa Dissertation, par lesquels il prouve clairement et solidement, la vérité de son système du passage de la mer Rouge, et du chemin qu'ont tenu les Israélites pour y arriver.

Mais comme elle vit qu'elle ne pouvoit empêcher que ce secret ne se découvrît, elle prit une corbeille de jonc, et l'ayant enduite de bitume et de poix, elle mit dedans le petit enfant, et l'exposa parmi des roseaux sur le bord du fleuve.

En même temps la fille de Pharaon vint au fleuve pour se baigner, suivie de ses filles, qui alloient le long du bord de l'eau.

Moïse, comme je l'ai appris des plus anciens d'entre les Égyptiens, étoit né à Héliopolis.

A quarante stades de Memphis, il y a une petite élévation où l'on voit plusieurs pyramides, qui étoient la sépulture des rois d'Égypte.

(5) Reliquæ tres (nempe pyramides) sitæ sunt inter Memphim oppidum, et quod appellari diximus DELTA, à Nilo minùs quatuor millia passuum, à Memphi sex. *Plin. lib.* 36, *cap.* 12.

(6) Ex omni enim terrâ locum elegit commodissimum, ubi Nilus in plures discedens alveos, DELTA à figurâ nuncupatum efficit. *Diod. pag.* 32.

(7) Propinqua est etiam Memphis Ægyptiorum regia, tribus schœnis à Delta dissita. *Strabo. lib.* 17, *pag.* 555.

(8) Hinc pyramides, quæ apud Memphim sunt, in ulteriore regione manifestè apparent, quæ quidem propinquæ sunt. *Strabo. lib.* 17, *pag.* 555.

(9) Latopolis, urbs Ægypti, est verò pars Memphidis, juxta quam pyramides. *Steph. Bysant.*

(10) Dominus induxit ventum urentem totâ die illâ et nocte : et manè facto, ventus urens levavit locustas. *Exod.* 10., *v.* 13; — *et v.* 19, Qui flare fecit ventum ab occidente vehementissimum, et arreptam locustam projecit in mare Rubrum.

(11) Deus Hebræorum vocavit nos, ut eamus

Les trois autres pyramides sont entre Memphis et le Delta; elles sont tout au plus à quatre mille pas du Nil, et à six mille de Memphis.

Pour bâtir Memphis, il choisit l'endroit de toute l'Égypte le plus commode, savoir, celui où le Nil se partageant en plusieurs bras, forme ce qui s'appelle le *Delta*.

La ville de Memphis, qui est la demeure des rois d'Égypte, n'en est pas éloignée, aussi bien que du Delta, dont elle n'est qu'à trois schènes.

De là (*de Babylone*) l'on voit distinctement les pyramides, qui sont du côté de Memphis, et qui n'en sont pas éloignées.

Latopolis, ville d'Égypte, peu distante des pyramides, n'est, à parler juste, que comme le faubourg de Memphis.

Le Seigneur fit souffler un vent brûlant tout le jour et toute la nuit; le lendemain au matin ce vent brûlant enleva les sauterelles.... et le Seigneur ayant fait souffler un vent violent du côté de l'occident, enleva les sauterelles et les jeta dans la mer Rouge.

Le Dieu des Hébreux nous a ordonné d'al-

viam trium dierum in solitudinem, et sacrificemus Domino Deo nostro. *Exod.* 5, *v.* 3.

(12) Vocatisque Pharao Moyse et Aaron nocte, ait: Surgite et egredimini à populo meo, vos et filii Israel: ite, immolate Domino sicut dicitis. *Exod.* 12, *v.* 31.

(13) Ego dimittam vos ut sacrificetis Domino Deo vestro in deserto; verumtamen longiùs ne abeatis. *Exod.* 8, *v.* 28.

(14) Respondit Pharao: Sic Dominus sit vobiscum, quomodò ego dimittam vos, et parvulos vestros. Cui dubium est quòd pessimè cogitetis? non fiet ità, sed ite tantùm viri, et sacrificate Domino. *Exod.* 10, *v.* 10 et 11.

(15) Profectique sunt filii Israel de Ramesse in Socoth, sexcenta ferè millia peditum virorum, absque parvulis. Sed et vulgus promiscuum innumerabile ascendit cum eis, oves et armenta et animantia diversi generis multa nimis. *Exod.* 12, *v.* 37.

Castra metati sunt in Socoth, et de Socoth venerunt in Etham, quæ est in extremis finibus solitudinis; indè egressi venerunt contra Phihahiroth, quæ respicit Beelsephon, et castra metati sunt ante Magdalum. *Num.* 33, *v.* 5, 6 *et* 7.

ler trois journées de chemin dans le désert, pour sacrifier au Seigneur notre Dieu.

Pharaon, cette même nuit, ayant fait venir Moïse et Aaron, leur dit : Retirez-vous promptement d'avec mon peuple, vous et les enfants d'Israël ; allez sacrifier à votre Dieu comme vous le dites.

Je vous laisserai aller dans le désert pour sacrifier à votre Dieu ; mais n'allez donc pas plus loin.

Pharaon lui répondit : Que le Seigneur soit avec vous en la même manière que je vous laisserai aller avec vos petits enfants. Qui doute que nous n'ayez en cela un très mauvais dessein ? Il n'en sera pas ainsi ; mais que les hommes seulement aillent, et sacrifiez au Seigneur.

Les enfants d'Israël partirent de Ramessès et vinrent à Socoth, étant près de six cent mille hommes de pied, sans les enfants. Ils furent suivis d'une multitude innombrable de peuple, avec une infinité de brebis, de troupeaux et de bêtes de toutes sortes.

Ils allèrent camper à Socoth ; de Socoth ils vinrent à Étham, qui est à l'extrémité du désert. Étant sortis de là, ils vinrent vis-à-vis de Phihahiroth, qui regarde Béelsephon, et ils campèrent devant Magdalum.

(16) Hi vias omnes obsederunt, quibus effugium Hebræis patere poterat inter rupes et mare conclusis, quo loco mons præ aspretis invius ad littus usque procurrit. *Joseph. lib.* 2, *Antiq. Jud. cap.* 6.

(17) Et dixerunt ad Moysen : Forsitan non erant sepulcra in Ægypto, ideò tulisti nos ut moreremur in solitudine. *Exod,* 14. *v.* 11.

(18) Dicturusque est Pharao super filiis Israel : coarctati sunt in terrâ, conclusit eos desertum. *Exod.* 14, *v.* 3.

(19) Joseph verò patri et fratribus suis dedit possessionem in Ægypto in optimo terræ loco, Ramesses, ut præceperat Pharao. *Genes.* 47, *v.* 11.

(20) Ædificaveruntque urbes tabernaculorum Pharaoni, Phithom et Ramesses. *Exod.* 1, *v.* 11.

(21) Urbes tabernaculorum, Phithom et Ramesses. *Exod.* 1, *v.* 11.

(22) Ite tollentes animal per familias vestras, et immolate Phase, fasciculumque hyssopi tingite in sanguine qui est in limine, et aspergite ex eo superliminare, et utrumque postem. Nullus vestrûm egrediatur ostium domûs suæ usque manè. Transibit enim Dominus percu-

Les Égyptiens s'étoient emparés de tous les passages par où les Israélites auroient pu s'échapper, étant renfermés entre la mer et des montagnes inaccessibles qui s'étendoient presque jusqu'au bord de la mer.

Ils dirent à Moïse : C'est peut-être qu'il n'y avoit point de sépulcres en Égypte, et qu'ainsi vous nous avez amenés ici pour mourir dans la solitude.

Car Pharaon va dire des enfants d'Israël : Ils sont embarrassés en des lieux étroits et renfermés dans le désert.

Joseph, selon le commandement de Pharaon, mit son père et ses frères en possession de Ramessès dans le pays le plus fertile de l'Égypte.

Les Israélites bâtirent alors à Pharaon les villes des tentes, Phithom et Ramessès.

Les villes des tentes, Phithom et Ramessès.

Allez prendre un agneau dans chaque famille, et immolez la Pâque. Trempez un petit faisceau d'hyssope dans le sang que vous aurez mis sur le seuil de votre porte, et vous en aspergerez le haut de la porte et les deux poteaux : que nul de vous ne sorte hors de la

tiens Ægyptios : cùmque viderit sanguinem in superliminari, et in utroque poste, transcendet ostium domûs, et non sinet percussorem ingredi domos vestras et lædere. *Exod.* 12, *v.* 21, *etc.*

(23) Vocatisque Pharao, Moyse et Aaron nocte, ait : Surgite et egredimini à populo meo. *Exod.* 12. *v.* 31.

(24) Et petierunt ab Ægyptiis vasa argentea et aurea, vestemque plurimam. *Exod.* 21, *vers.* 35.

(25) Dices ergo omni plebi, ut postulet vir ab amico suo, et mulier à vicinâ suâ, vasa argentea et aurea. *Exod.* 11, *v.* 2.

(26) Lætata est Ægyptus in profectione eorum, quia incubuit timor eorum super eos. *Psal.* 104.

Dominus autem dedit gratiam populo coram Ægyptiis; ut commodarent eis. *Exod.* 12, *vers.* 36.

(27) Coxeruntque farinam, quam dudùm de Ægypto conspersam tulerant : et fecerunt subcinericios panes azymos : neque enim poterant fermentari, cogentibus exire Ægyptiis, et nullam facere sinentibus moram. *Exod.* 12. *v.* 39.

porte de sa maison jusqu'au matin ; car le Seigneur passera, frappant les Égyptiens, et lorsqu'il verra ce sang sur le haut de vos portes et sur les deux poteaux, il passera le seuil de votre porte, et il ne permettra pas à l'ange exterminateur d'entrer dans vos maisons et de vous frapper.

Pharaon, cette même nuit, ayant fait venir Moïse et Aaron, leur dit : Retirez-vous promptement d'avec mon peuple.

Ils demandèrent aux Égyptiens des vases d'argent et d'or, et divers habits.

Vous direz à tout le peuple que chacun demande à son ami, et chaque femme à sa voisine, des vases d'argent et d'or.

L'Égypte, à qui ce peuple étoit devenu redoutable par les fléaux qu'il lui avoit attirés, se réjouit de son départ.

Et le Seigneur fit que son peuple trouva grâce parmi les Égyptiens, qui leur prêtèrent ce qu'ils demandoient.

Ils firent cuire la farine qu'ils avoient emportée de l'Égypte toute pétrie, et ils en firent des pains sans levain cuits sous la cendre, parce qu'on n'avoit pas pu y mettre le levain, les Égyptiens les contraignant de partir, et ne leur

(28) Abominationes enim Ægyptiorum immolabimus Domino Deo nostro; quòd si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii coram eis, lapidibus nos obruent. *Exod.* 8, *v.* 26.

(29) Et nuntiatum est regi Ægyptiorum, quòd fugisset populus. *Exod.* 14, *v.* 5.

(30) Et fecerunt subcinericios panes azymos. *Exod.* 12, *v.* 39.

(31) Profectique de Socoth castra metati sunt in Etham in extremis finibus solitudinis. *Exod.* 13, *v.* 20.

Castra metati sunt in Socoth, et de Socoth venerunt in Etham, quæ est in extremis finibus solitudinis. *Num.* 33, *v.* 5 *et* 6.

(32) Loquere filiis Israel: reversi castrametentur è regione Phihahiroth. *Exod.* 14, *v.* 2.

(33) Calidarum aquarum exitus, quæ amaræ ac salsæ ab excelsâ quâdam petrâ in mare emittunt. *Strabo*, *lib.* 16.

(34) Ab urbe igitur Arsinoe dexteræ continentis littora legentibus crebri plurimis in locis amnes in mare præcipitantes amaro salsuginis sapore occurrunt. *Diod. lib. n.* 39.

(35) Cùmque persequerentur Ægyptii vestigia præcedentium, repererunt eos in castris

permettant pas d'y apporter le moindre retardement.

Car nous sacrifierons au Seigneur des animaux dont la mort paroîtroit une abomination aux Égyptiens. Que si nous tuons devant leurs yeux ce qu'ils adorent, ils nous lapideront.

Et l'on vint dire au roi des Égyptiens que les Hébreux s'étoient enfuis.

Et ils firent des pains sans levain cuits sous la cendre.

Étant sortis de Socoth, ils campèrent en Étham, à l'extrémité du désert.

Ils campèrent à Socoth; de Socoth ils vinrent camper en Étham, qui est tout à l'extrémité du désert.

Dites aux enfants d'Israël qu'ils retournent et qu'ils se campent devant Phihahiroth.

Du haut d'un rocher sortent plusieurs sources d'une eau chaude, amère et salée, qui vont aussitôt se jeter dans la mer.

Quand on vient d'Arsinoé, et qu'on va le long de la mer, on voit à main droite plusieurs sources d'une eau salée qui coulent et qui se jettent aussitôt dans la mer.

Les Égyptiens poursuivant les Israélites qui étoient devant, et marchant sur leurs traces,

super mare : omnis equitatus et currus Pharaonis, et universus exercitus erant in Phihahiroth contra Beelsephon. *Exod.* 14, *v.* 9.

(36) Indè egressi venerunt contra Phihahiroth, quæ respicit Beelsephon, et castra metati sunt ante Magdalum. *Num.* 33, *v.* 7.

(37) Castra metentur è regione Phihahiroth, quæ est inter Magdalum et mare còntra Beelsephon : in conspectu ejus castra ponetis super mare. *Exod.* 14, *v.* 2.

(38) Cùmque appropinquasset Pharao, levantes filii Israel oculos, viderunt Ægyptios post se : et timuerunt valdè, clamaveruntque ad Dominum. *Exod.* 14, *v.* 10.

(39) Et scient Ægyptii, quia ego sum Dominus, cùm glorificatus fuero in Pharaone, et in curribus atque in equitibus ejus. *Exod.* 14, *v.* 18.

(40) Profectique de Phihahiroth, transierunt per medium mare in solitudinem. *Num.* 33, *vers.* 8.

(41) Cùmque extendisset Moyses manum super mare, abstulit illud Dominus, flante vento vehementi et urente totâ nocte, et vertit in siccum, divisaque est aqua. *Exod.* 14, *v.* 21.

(42) Jamque advenerat vigilia matutina. *Exod.* 14, *v.* 24.

les trouvèrent dans leur camp sur le bord de la mer. Toute la cavalerie et les chariots de Pharaon avec toute son armée étoient à Phihahiroth, vis-à-vis de Béelsephon.

Étant sortis de là ils vinrent vis-à-vis de Phihahiroth, qui regarde Béelsephon, et ils campèrent devant Magdalum.

Qu'ils se campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdalum et la mer, vis-à-vis de Béelsephon. Vous camperez vis-à-vis ce lieu sur le bord de la mer.

Lorsque Pharaon étoit déjà proche, les enfants d'Israël levant les yeux, et ayant aperçu les Égyptiens qui les suivoient furent saisis d'une grande crainte; ils crièrent au Seigneur.

Et les Égyptiens sauront que je suis le Seigneur, lorsque je serai ainsi glorifié dans Pharaon, dans ses chariots et dans sa cavalerie.

De Phihahiroth ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert.

Moïse étendit ensuite sa main sur la mer, et le Seigneur l'entr'ouvrit en faisant souffler un vent violent et brûlant pendant toute la nuit : la mer se sécha. L'eau se divisa (*en deux*).

La quatrième veille de la nuit, qui finit au matin, étoit venue....

(3) Divis a que est aqua. *Exod.* 14, *v.* 21.

(44) Et ingressi sunt filii Israel per medium sicci maris : erat enim aqua quasi murus à dextrâ eorum et lævâ. *Exod.* 14, *v.* 22.

(45) Qui divisit mare Rubrum in divisiones. *Psalm.* 135.

(46) Vigilia matutina. *Exod.* 14, *v.* [illegible].

(47) Et eduxit eos cum argento et auro, et non erat in tribubus eorum infirmus. *Psalm.* 104.

(48) In mari Rubro via sine impedimento, et campus germinans de profundo nimio. *Sapient.* 19, *v.* 7.

(49) In totâ Rubri maris orâ arbores in profundo nascuntur, lauro et oleæ adsimiles, quæ, cùm resorbetur mare, totæ deteguntur. *Strab. lib.* 16, *pag.* 127.

In mari verò Rubro silvas virere, laurum maximè, et olivam ferentem baccas. *Plin. lib.* 13, *cap.* 25.

(50) Tulitque sexcentos currus electos. *Exod.* 14, *v.* 7.

(51) Aderant enim septingenti currus cum equitum quinquaginta millibus et ducenta millia scutatorum peditum. *Joseph. lib.* 2. *Antiq. Jud. cap.* 6.

L'eau se divisa en deux.

Et les enfants d'Israël marchèrent à sec au milieu de la mer, ayant l'eau à droite et à gauche, qui leur servoit comme d'un mur.

Qui a divisé la mer Rouge en divisions.

La (*quatrième*) veille de la nuit (*qui finit au matin*).

Il tira (de l'Égypte) son peuple chargé d'argent et d'or, sans qu'il se trouvât dans toutes leurs tribus un seul malade.

Un passage libre s'ouvrit en un moment au milieu de la mer Rouge, et un champ couvert d'herbes au plus profond des abîmes des eaux.

Tout le long de la côte, l'on voit que dans le fond de la mer Rouge il croît des arbres assez semblables aux lauriers et aux oliviers. On les découvre entièrement lorsque la mer s'est retirée.

Il y a dans le fond de la mer Rouge une grande quantité d'arbres, surtout de lauriers et d'oliviers qui portent du fruit.

Il (*Pharaon*) emmena avec lui six cents chariots choisis.

Il y avoit dans l'armée de Pharaon sept cents chariots, cinquante mille hommes de cavalerie, et deux cent mille hommes d'infanterie.

(52) Induravitque Dominus cor Pharaonis, regis Ægypti, et persecutus est filios Israel. *Exod.* 14, *v.* 8.

(53) Jàmque advenerat vigilia matutina. *Exod.* 14, *v.* 24.

(54) Cùmque extendisset Moyses manum contra mare, reversum est primo diluculo ad priorem locum. *Exod.* 14, *v.* 27.

(55) Et ecce respiciens Dominus super castra Ægyptiorum per columnam ignis et nubis, interfecit exercitum eorum : et subvertit rotas curruum, ferebanturque in profundum. *Exod.* 14, *v.* 24 *et* 25.

(56) Dixerunt ergò Ægyptii : Fugiamus Israelem; Dominus enim pugnat pro eis contra nos. *Ibid.*

(57) Reversæque sunt aquæ, et operuerunt currus et equites cuncti exercitûs Pharaonis, qui sequentes ingressi fuerant mare; nec unus quidem superfuit ex eis. *Exod.* 14, *v.* 28.

(58) Tunc cecinit Moyses et filii Israel carmen hoc Domino, et dixerunt : Cantemus Domino; gloriosè enim magnificatus est, equum et ascensorem dejecit in mare. *Exod.* 15, *v.* 1.

(59) Coram patribus eorum fecit mirabilia

Le Seigneur endurcit le cœur de Pharaon, roi d'Égypte, et il se mit à poursuivre les enfants d'Israël.

La (*quatrième*) veille de la nuit qui finit au matin, étoit déjà commencée.

Moïse étendit la main sur la mer; et dès la pointe du jour elle retourna où elle étoit auparavant.

Le Seigneur ayant regardé le camp des Égyptiens au travers de la colonne de feu et de la nuée, mit toute leur armée en désordre. Il brisa les roues des chariots, et les renversa sur le sable.

Alors les Égyptiens s'entredirent : Fuyons les Israélites, parce que le Seigneur se déclare pour eux, et combat contre nous.

Les eaux retournant enveloppèrent tous les chariots et toute l'armée de Pharaon, qui étoit entrée dans la mer en poursuivant les Israélites, et il n'en échappa pas un seul.

Alors Moïse et les enfants d'Israël chantèrent ce cantique au Seigneur, et ils dirent : Chantons des hymnes au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire; et il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

Le Seigneur opéra à la vue de leurs pères

in terrâ Ægypti, in campo Taneos. *Psalm.* 77, *vers.* 12.

Sicut posuit in Ægypto signa sua, et prodigia sua in campo Taneos. *Ibid. v.* 43.

(60) Posuit in eis verba signorum suorum, et prodigiorum in terrâ Cham. *Psalm.* 104, *vers.* 27.

Obliti sunt Deum, qui salvavit eos, qui fecit magnalia in Ægypto, mirabilia in terrâ Cham, terribilia in mari Rubro. *Psalm.* 105, *vers.* 21.

(61) Profectique de Phihahiroth, transierunt per medium mare in solitudinem; et ambulantes tribus diebus per desertum Etham, castra metati sunt in Mara. *Num.* 33, *v.* 8.

(62) Loquere filiis Israel, ut proficiscantur. Tu autem eleva virgam tuam et extende manum tuam super mare, et divide illud, ut gradiantur filii Israel in medio mari per siccum. *Exod.* 14, *v.* 15 *et* 16.

(63) Transierunt per medium mare in solitudinem, et ambulantes tribus diebus per desertum Etham. *Num.* 33, *v.* 8.

(64) Et aquæ eis erant quasi pro muro à dextris et à sinistris. *Exod.* 14, *v.* 29.

(65) Apud Ichthyophagos, illorum brevium

de grands prodiges en Égypte, dans la plaine de Tanis.

Ils ne se souvinrent pas des prodiges opérés en Égypte dans la plaine de Tanis.

Il les envoya dans la terre de Cham, avec le pouvoir d'y opérer les prodiges les plus surprenants.

Ils ont oublié le Seigneur qui les avoit tirés de la servitude, qui avoit fait pour eux les plus grands prodiges dans l'Égypte et dans la terre de Cham, qui avoit, dans la mer Rouge, exercé sur leurs ennemis la plus terrible vengeance.

De Phihahiroth ils passèrent par le milieu de la mer dans le désert : et ayant marché trois jours par le désert d'Étham, ils campèrent à Mara.

Dites aux enfants d'Israël qu'ils marchent; et pour vous, élevez votre verge, et étendez votre main sur la mer, et la divisez, afin que les enfants d'Israël marchent à sec au milieu de la mer.

Ils passèrent à travers la mer dans le désert, et marchèrent trois jours par le désert d'Étham.

Ayant les eaux à droite et à gauche, qui leur tenoient lieu comme d'un mur.

Les Ichthyophages, peuples de ces contrées-là, ont de tout temps cette tradition; savoir,

accolas, vetustissima est traditio, totam sinûs regionem, quæ viridis videtur, ingenti quodam refluxu dessicatam fuisse, mari in opposita littora refuso, et terram detectam usque ad fundum maris; per gravem denuò æstum undam pristino alveo restitutam esse. *Diod. lib.* 3, *num.* 40.

que cette partie du golfe qui paroît verte par
a multitude de joncs qui y croissent, se trouva
sec, les eaux de la mer s'étant retirées de part
n part, de telle manière que le fond même de
a mer étoit entièrement découvert, et qu'en-
uite par un mouvement contraire, les flots
'étoient réunis et avoient repris leur cours
rdinaire.

LETTRE

Du P. Sicard, de la compagnie de Jésus, missionnaire en Égypte, à Monsieur *, sur les différentes pêches qui se font en Égypte.**

MONSIEUR,

QUELQUE envie que j'aie d'exécuter vos ordres, je ne sais s'il sera en mon pouvoir de faire entièrement ce que vous désirez de moi. L'Égypte, dites-vous, a la mer Méditerranée au nord, la mer Rouge à l'est, elle est coupée par le Nil; elle a une infinité de lacs d'une étendue prodigieuse. Vous avez lu dans plusieurs auteurs qu'il y a des peuples entiers dans la basse Égypte qui ne vivent que de poisson : ainsi vous ne doutez point que le poisson ne soit en Égypte en plus grande abondance qu'en tout autre pays de la terre. Sur quoi vous me faites deux questions; savoir : Quel est le commerce de poisson que font les Égyptiens, tant en Égypte que hors de l'Égypte, et quelles sont les denrées qu'ils tirent de

pays étrangers; outre cela, quelles sont les espèces de poissons que l'on pêche, soit dans le Nil, soit dans les lacs.

Le premier article m'est fort inconnu, et un pareil détail ne convient guère à un missionnaire, ni à un homme de ma profession. Tout ce que j'ai pu faire a été d'interroger sur cela les plus fameux et les plus habiles négociants du grand Caire et de quelques autres villes d'Égypte. Ce n'est donc que sur leur rapport que j'ai l'honneur de vous dire que ce sont uniquement les négociants de Damiette et de Rosette qui transportent sur les côtes de la Syrie la saline qui sort d'Égypte, et que ce sont les seuls riverains des lacs de Menzalé, de Bourlos, et de Baheiren, qui fournissent la saline qui est transportée hors du royaume : les riverains des autres lacs ne vendent que du poisson frais qu'ils débitent sur les lieux. Je conçois qu'une idée aussi générale que celle-là, du commerce que fait l'Égypte du poisson salé, ne vous donneroit pas beaucoup de lumières pour le dessein que vous avez, je vais donc m'étendre plus au long sur certaines particularités qui ont rapport à cela. Je les connois par moi-même, et elles vous mettront en partie au fait, ou du moins elles vous seront de quelque utilité pour

éclaircir cette matière. Je commence par les trois lacs dont se tire tout le poisson que l'on sale et que l'on fume : au reste, ce que je dirai de l'un, vous pouvez le dire des autres, à proportion de leur grandeur.

Le lac de Bourlos a quinze à dix-huit lieues de longueur, et quatre à cinq lieues de largeur. Il est situé entre Damiette et Rosette. Le lac de Baheiren n'a tout au plus que sept lieues de tour, et est situé entre Rosette et Alexandrie. Le lac de Menzalé commence à l'est, à demi-lieue de Damiette, autrefois Thamiatis, et finit au château de Thiné, anciennement Péluse. Il a vingt-deux lieues de long de l'est à l'ouest, et cinq à six lieues de large du nord au sud. Le fond en est boueux et plein d'herbes; il n'y a que quatre pieds d'eau ou environ en quelque endroit que ce soit, et il n'est séparé de la mer que par une langue de sable qui a tout au plus une lieue de large. Cela n'empêche pas que ce lac n'ait communication avec la mer. Il l'a au nord par trois embouchures; savoir, par celle de Thiné, qui est la plus orientale, nommée autrefois *Embouchure du Nil Pélusiaque;* par Ompharedje, autrefois nommé la *Tanitique;* et par Dibé ou Pesquière, autrefois *Mendès*. Outre cette com-

munication avec la mer, le Nil tombe dans ce lac par plusieurs canaux au sud : c'est ce qui fait que, pendant deux ou trois mois de l'année, c'est-à-dire, pendant l'automne, qui est le temps de l'accroissement du Nil, les eaux du lac Menzalé sont douces, au lieu que dans les autres neuf mois de l'année elles sont salées, et approchantes de celles de la mer. Ce qui n'est pas surprenant, car alors les canaux du Nil sont ou à sec, ou si peu remplis d'eau, qu'à peine en coule-t-il dans le lac.

Tout le monde n'a pas droit de pêcher : ce droit est affermé ; l'on compte deux mille pêcheurs. Chaque pêcheur paie par an cinq cents médins, c'est-à-dire, près de quarante francs. L'aga du lac retire cette somme, et en rend compte au bacha du Caire. Ce n'est pas tout : le tiers de la pêche, tant fraîche que salée, appartient au fisc ou trésor royal. L'on paie pour le reste certains droits de douane ; de sorte que le tout monte à quatre-vingts bourses par an ; par conséquent le seul lac Menzalé produit par an quarante mille écus au grand-seigneur. J'ai été surpris de voir la quantité de bateaux qui sont employés continuellement à la pêche sur le lac Menzalé ; l'on en compte jusqu'à mille. La vérité est que ces bateaux sont peu de

chose; ils ont tout au plus quarante brasses de long et une brasse de large. Ils sont plus plats par-dessous, et pointus par la poupe et par la proue.

La manière de pêcher est particulière et assez divertissante. Les pêcheurs entourent d'une seine ou long filet, des enceintes de joncs qu'ils ont plantés dans le lac pour engager et retenir le poisson. Ces enceintes se nomment *gabés*. Chaque pêcheur est propriétaire d'un ou plusieurs de ces gabés. Ce sont autant de divers domaines, dans lesquels tout autre que le propriétaire n'oseroit aller pêcher. Quelquefois ils se contentent de pêcher avec un filet rond. Alors, avant que de se servir du filet, ils jettent dans l'eau, à dix pas d'eux, une corde longue de deux brasses, qui a à un bout une grosse pierre propre à aller au fond, et à l'autre un morceau de bois qui surnage; ils le couvrent ensuite de leur filet. Le poisson qui s'est rassemblé vers la pierre, comme à une proie qu'il cherche à dévorer, se trouve pris dans le filet.

Vous remarquerez que le lac Menzalé est rempli de petites îles couvertes de roseaux, de joncs et de broussailles. Or c'est dans ces îles que les pêcheurs portent leurs pêches lors-

qu'ils veulent habiller, saler et boucaner le poisson. Pour le poisson qu'ils veulent vendre frais, ils le portent à Damiette, ou aux villes et villages qui sont aux environs du lac. Ces îles, dont je viens de vous parler, vous enchanteroient par la multitude d'oiseaux différents et d'une beauté surprenante, qui n'en sortent que pour voler d'une île à l'autre. Le pélican, la poule de riz, la macreuse, la poule d'eau, l'oie du Nil à plumes dorées, le canard commun, le canard à tête verte, la sarcelle, l'ibis noir, l'ibis blanc et noir, le cormoran gris-blanc et le cormoran blanc à bec rouge, le chevalier, le plongeon, la grue, entre autres oiseaux, y sont par milliers.

Il y a un article dans votre mémoire qui ne m'occupera pas beaucoup, et je n'ai point à craindre de ne me pas expliquer clairement; je veux dire les vêtements des pêcheurs. Ils sont tous, et en tout temps, en simple caleçon, et ont le reste du corps absolument nu, ce que j'attribue à la chaleur du climat qui est excessive.

Il n'y a pas dans les lacs de Menzalé, de Bourlos, de Baheiren une si grande quantité de poissons de différentes espèces, que vous pourriez vous l'imaginer. J'ai examiné la chose de

près, et j'ai fait sur cela toutes les perquisitions possibles. Après bien des recherches, j'ai trouvé que le tout se réduisoit à sept ou huit huit sortes de poissons; savoir, le *queiage*, le *sourd*, le *jamal*, le *géran*, le *noqt*, le *karous*, le *bouri*, autrement le *muge* et le *dauphin*.

Le queiage, qui est sans contredit le meilleur poisson du lac, est de la grosseur d'une alose, et est vert sous le museau. Le sourd et le jamal sont beaucoup plus gros que le queiage, et sont d'excellents poissons. Le géran, le karous, le noqt qui a cela de particulier qu'il est moucheté, peuvent passer pour de bons poissons, ayant ce goût exquis et fin que donnent naturellement les eaux du lac Menzalé à tout le poisson qu'on y pêche. Les dauphins sont des poissons si communs et si connus, que si je vous en parle, c'est parce qu'il y en a une si grande abondance, qu'on pourroit bien dire qu'ils y fourmillent, surtout vers les embouchures qui communiquent à la mer. Le bouri néanmoins est encore en plus grand nombre que le dauphin. C'est le poisson dominant du lac, et la quantité en est si prodigieuse qu'on a peine à le croire. On sale le bouri, tant mâle que femelle, et on le fait sécher ou au soleil ou à la fumée, avec cette dif-

férence, qu'on vend quelquefois du bouri mâle frais, mais jamais du bouri femelle, parce qu'aussitôt qu'on l'a pêché, on en lève la boutargue; ainsi il n'est plus temps de l'exposer en vente, et on est obligé de le saler. On sale aussi le queiage. Ce sont donc là les deux sortes de poissons dont les Égyptiens font proprement leur commerce de poisson salé, aussi bien que de la boutargue. Ils portent l'un et l'autre dans la Syrie, en Chypre, à Constantinople, et ils en fournissent toute l'Égypte en si grande abondance, que des marchands Européens qui voudroient apporter ici du thon, de l'esturgeon, ou autre poisson salé, pourroient s'assurer qu'ils n'en auroient pas le débit.

Je ne connois en Égypte de poisson salé apporté des pays étrangers que le caviar, qui vient de la mer Noire. On le vend aux négociants de Damiette et de Rosette argent comptant, et non pas en échange. Vous concevez par là qu'ils entendent fort peu le commerce, et qu'ils n'en tirent pas un grand profit. En effet, je ne sache pas qu'ils apportent d'autres marchandises de Cypre que du carouge, du laudanum et du vin; de Syrie, du coton et du tabac; de l'Archipel, des éponges. Mais par la mer Rouge, les autres négociants ont de l'en-

cens, du café et des étoffes des Indes. Il ne tiendroit qu'à eux de faire, par la même mer, un grand commerce de perles, et souvent on le leur a proposé. Cela n'est pas de leur goût, et s'ils en font venir, c'est en petite quantité, et ce n'est même que de la semence de perles. Quand les Européens apportent de l'ambre jaune et du corail, ils n'achètent ces marchandises que pour les porter au Caire et de là dans le Yémen et en Éthiopie. En un mot, il seroit très difficile de marquer de quelle sorte de marchandises nos négociants pourroient faire quelque commerce considérable avec les Égyptiens, surtout avec ceux de Damiette et de Rosette. Leur vie frugale et leur éloignement de tout luxe font qu'ils n'ont besoin de rien. Voilà ce qui regarde le poisson salé dont l'Égypte fait un commerce réglé.

Le poisson frais est très commun, et ceux qui demeurent aux environs des lacs en font leur nourriture ordinaire. La chaleur du climat est cause qu'on ne peut le transporter, comme on fait en France, aux villes un peu éloignées. Il seroit gâté et puant avant que d'arriver. Le Caire, par exemple, qui est une si belle ville, si marchande et si peuplée, ne tire aucun secours de tant de pêches que l'on fait dans les

lacs de Menzalé, de Bourlos, de Baheiren, de Maréotis, de la Corne, Mœris, Cheib, et dans les deux mers, la mer Rouge et la Méditerranée. Les habitants de cette grande ville, par la même raison, ne voient jamais de marée, et ils ne mangent de poisson frais que celui qu'on pêche dans le Nil, par conséquent, que d'un poisson qui en général n'est ni de bon goût ni d'une bonne qualité : car le Nil a dans son lit beaucoup de limon, les poissons s'en nourrissent et en conservent l'odeur; le bolti entre autres (espèce de carpe), le bouri, le bayard, le chalbé, le ray, le chilon, le lebis, l'alose, qui sont les principaux poissons du Nil, en sont si infectés, que tout autre que le peuple du Caire n'en mangeroit pas. Mais les riches du Caire ont de quoi se consoler : le Nil leur fournit quatre espèces de poissons d'un goût exquis, d'une bonté si grande, que les Égyptiens anciennement leur ont élevé des temples et ont bâti des villes de leur nom. Ces quatre espèces sont la variole, le quechoué, le bunni et la quarmoud.

La variole, que les Arabes nomment *quecher* ou *latés*, est d'une grosseur prodigieuse, et pèse jusqu'à cent et deux cents livres. Vous la connoîtrez mieux sous le nom de ΛΑΤΟΕ,

dont les auteurs font si souvent mention. Le quechoué est de la grandeur d'une alose, et a un museau fort pointu. C'est *l'oxirinchus* des anciens. Le bunni est assez gros, et j'en ai vu de vingt et trente livres pesant. On ne peut s'y méprendre, et l'on connoît à sa figure qu'il est le *lepidotus* si vanté par les anciens Égyptiens. Le quarmoud, connu dans les auteurs sous le nom de PHAYOB, est noir, et un des poissons les plus voraces qu'il y ait; on en trouve d'aussi gros et d'aussi pesants que le bunni.

Deux choses augmentent fort l'avantage que les habitants du Caire tirent de cette pêche. La première est que ce ne sont point là de ces poissons passagers que l'on n'a qu'en certains temps : pendant le cours de l'année, on en trouve en abondance dans le Nil. La seconde est que la pêche en est facile. Quelque gros que soient le *quechoué* et le *bunni*, on les prend avec un simple filet, et tendu de la même manière que l'on fait en France. Il ne tiendroit qu'aux Égyptiens de faire une autre sorte de profit, que nous ne négligerions assurément pas; savoir, de prendre des oiseaux de mer et de rivière, comme sont les macreuses, les plongeons et autres semblables animaux, dont le Nil est souvent couvert. Mais les pêcheurs,

tant du Nil que des lacs Menzalé et Bourlos, s'attachent uniquement à prendre des macreuses. Pour cela le pêcheur pendant la nuit se met dans l'eau jusqu'au cou, ayant la tête couverte d'un bonnet noir; il s'approche doucement et sans bruit des macreuses, et lorsqu'il en est proche il jette sur elles son filet.

Mon dessein étoit d'en demeurer là et de finir ma lettre, qui n'est déjà que trop longue, d'autant plus que je ne vous dirai rien davantage sur la pêche que l'on fait tant en Égypte, que dans le Nil en particulier. Mais j'ai fait réflexion que les oiseaux et les monstres qui sont comme propres au Nil, et dont les Européens n'ont point assez de connoissance, méritent bien que je vous en fasse un article séparé; vous m'en saurez gré, et je suis surpris que vous ne m'ayez pas vous-même interrogé sur ce point. Cependant, pour ne vous pas ennuyer par le récit de choses qui ne sont peut-être pas de votre goût, ou du moins que vous ne regardez que comme de simples curiosités, auxquelles vous ne prenez nul intérêt, je ne vous en ferai le détail qu'en général et en peu de mots.

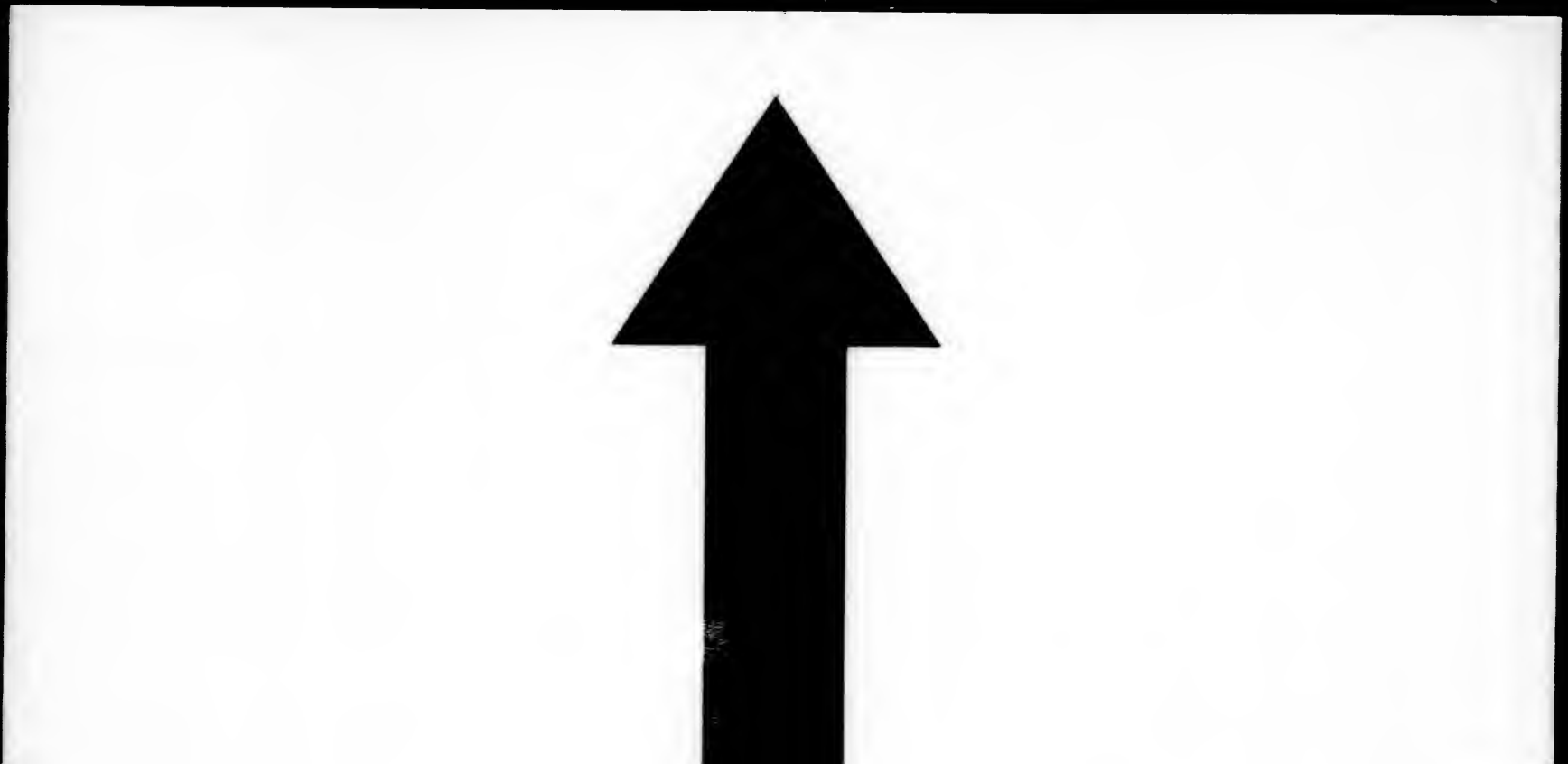
L'on voit sur le Nil plusieurs sortes d'oiseaux, et en si grand nombre que cela est sur-

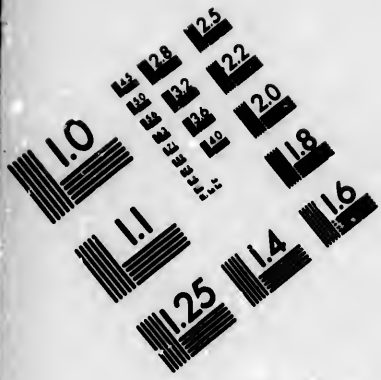
prenant. Les uns sont communs et connus en Europe; savoir, le flammant, le chevalier, le courlis, le courlis à bec recourbé en haut, le héron, le héron à bec sans spatule, le pélican, la grue, la bécassine, le pluvier, le béchor, la sarcelle, le canard à tête verte, la macreuse, le cormoran, le plongeon : plusieurs de ces oiseaux, comme vous voyez, sont bons à manger, et l'on devroit ici aller à la chasse et en tuer. Mais les Égyptiens ne chassent point, et au Caire les paysans n'apportent que des canards et des sarcelles, qu'ils prennent au lacet. Ils y sont fort adroits : aussi les marchés sont-ils pour l'ordinaire remplis de ces deux sortes de gibier. Ils prennent de la même manière le pélican. Les autres oiseaux ont beau multiplier à l'infini, ils n'en tuent ni n'en prennent point. Mais l'ibis, l'oie à plumage doré, la poule de riz, ou poule de Damiette, le saqsaq, connu autrefois sous le nom de *trochilus*, sont ce que j'appelle proprement les oiseaux du Nil. Car s'il y en a autre part, par exemple, sur le lac Menzalé, c'est parce qu'ils y sont venus du Nil, et que la communication qu'il y a de l'un à l'autre par le moyen des canaux, les y a attirés.

Je ne connois dans le Nil que les hippopo-

tames et les crocodiles, qui puissent être appelés monstres marins, et je ne sais où certains faiseurs de voyages ont trouvé ces différents monstres marins dont ils prétendent que le Nil est rempli. Apparemment que c'étoit pour embellir leurs relations, et pour attendrir leurs lecteurs par le récit fabuleux des dangers qu'ils ont courus. Les hippopotames, ou *chevaux marins*, se trouvent très communs dans la haute Égypte, surtout vers les cataractes. A peine en paroît-il, soit aux environs du Caire, soit dans toute la basse Égypte. Ces animaux ne vont jamais en troupe, et rarement on en voit deux ensemble. Ils sont si défiants, et ils s'échappent avec tant de vitesse de ceux qui les poursuivent, que personne ne songe à aller à cette chasse, et ne tente d'en prendre ou par adresse ou autrement. Ce n'est néanmoins pas une chose impossible, puisque les empereurs romains en ont fait paroître dans les jeux séculaires qu'ils donnoient au peuple romain.

Il n'en est pas de même des crocodiles. On les prend de deux manières : la première est toute simple. On prend la fressure d'une vache ou d'un bufle, ou de quelque autre animal : au milieu de cet appât on met un croc; on l'attache ensuite à une longue corde, dont un





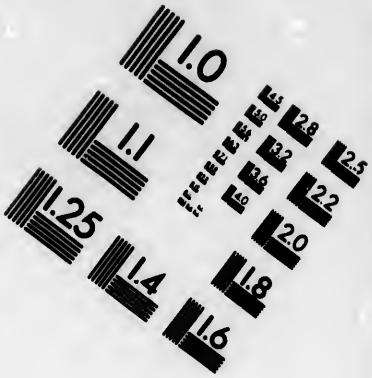
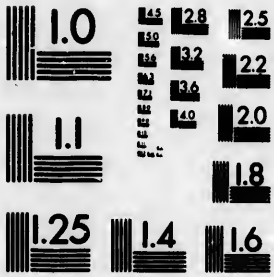
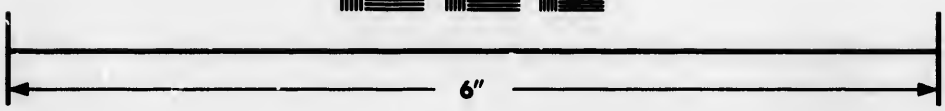
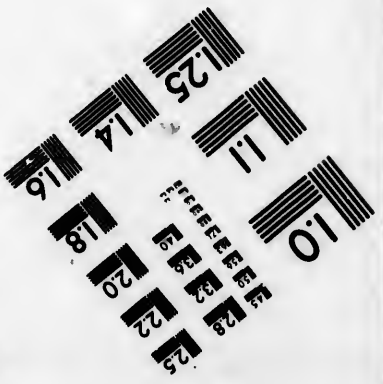


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

bout est amarré à terre; on jette dans le Nil l'autre bout, auquel est attachée la fressure; comme elle flotte sur l'eau, le crocodile se jette dessus et gobe l'hameçon; alors le pêcheur tire sa corde, et amène le crocodile jusqu'au bord, où les Arabes, qui sont stilés à cela, l'assomment. L'autre manière est plus dangereuse; on épie le crocodile lorsqu'il est à terre et qu'il dort étendu le long de quelque butte de sable; un homme se coule doucement derrière la butte, et dès qu'il est à portée de l'animal, il lui darde sous l'aisselle ou sous le ventre un épieu armé d'un crampon qui tient à une longue corde. Le crocodile blessé court se plonger dans le Nil et entraîne avec lui l'épieu. Le pêcheur le suit, se saisit de la corde, la tire et amène le monstre marin sur le rivage, où il le tue. La pêche du marsoin a quelque chose qui approche de cette manière de prendre le crocodile.

La chair du crocodile est blanche, grasse, et est un mets exquis quand l'animal est jeune. Les Arabes du Saïde en sont friands, et l'aiment avec passion. Les femelles ne font jamais leurs œufs que sur le sable. Une chose bien singulière, c'est que leurs petits ne sont pas sitôt éclos, qu'ils ont la force de courir à toutes

jambes vers le Nil. La mère n'a pas besoin de les défendre, et de prendre garde qu'on ne les lui enlève; les crocodiles croissent assez vîte, et ils parviennent ordinairement jusqu'à une longueur de vingt à vingt-cinq pieds. Je ne vous dirai pas combien de temps ils vivent; je sais que Plutarque ne leur donne que quarante ans de vie; mais d'un autre côté, j'entends dire à nos Arabes, qui sont croyables en cela par les connoissances journalières qu'ils en ont, qu'il y a des crocodiles qui vivent jusqu'à cent ans.

Je suis, etc.

LETTRE

Du P. Supérieur-Général des missions de la compagnie de Jésus en Syrie et en Égypte, au P. Fleuriau de la même compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Nous ne doutons pas que vous ne preniez autant de part à notre douleur, que nous en prenons à celle que vous aurez en ouvrant nos lettres, par lesquelles vous apprendrez la perte que nos missions viennent de faire du P. Claude Sicard. La peste, qui désole présentement cet empire, s'est d'abord vivement allumée au grand Caire. Notre missionnaire, le P. Sicard, continuellement occupé des œuvres de charité, a saintement fini ses jours dans l'exercice de cette excellente vertu, de la manière dont je vais vous l'exposer.

Le Seigneur, qui avoit destiné le P. Sicard à la vie évangélique, l'avoit appelé à nos missions en Syrie, après avoir enseigné les huma-

nités dans la province de Lyon, et y avoir achevé ses études de théologie. Pour remplir heureusement les desseins que Dieu avoit sur lui, la Providence divine lui avoit donné les qualités du corps et de l'ame nécessaires aux fonctions évangéliques. Sa santé, très robuste, avoit été jusqu'à présent à l'épreuve de tout ce qu'il avoit eu à souffrir de la faim, de la soif, des veilles, dans un climat brûlant, où ses missions l'obligeoient de marcher continuellement. Mais pour ne parler que des qualités de son ame, elles étoient un don précieux de Dieu. Son zèle pour procurer sa gloire et le salut des peuples, qui composent ici différentes nations et différentes sectes, étoit vif et ardent; mais il savoit le tempérer par une douce condescendance pour ceux qu'il espéroit gagner à Dieu avec sa grâce et avec patience. Son courage étoit au-dessus des contradictions les plus affligeantes et des persécutions les plus obstinées. Nous l'entendions souvent dire que lorsque l'on ne cherchoit que Dieu, ou l'on venoit à bout de tout, ou qu'en tout cas l'on étoit sûr de faire la volonté divine. Grande source de consolation pour un missionnaire! Sa charité pour instruire les enfants et les ignorants, et pour assister les pauvres malades, étoit sans bornes :

mais sa patience pour souffrir tout et ne se rebuter de rien, étoit héroïque.

Il quitta la France pour venir en Syrie, et il y arriva au mois de décembre 1706. Ceux qui firent avec lui le voyage par mer, conçurent dès-lors une haute idée de notre missionnaire; ils l'annoncèrent à toute la ville d'Alep, où il fit sa première demeure. Ils racontoient volontiers tous les fruits de ses instructions et de ses conversations avec l'équipage du vaisseau; les grands exemples qu'il leur avoit donnés de charité, de patience, d'humilité et de mortification. Notre nouveau missionnaire ne se fut pas plutôt remis des fatigues de son voyage, qu'il ne songea qu'à se mettre en état de commencer les œuvres de la mission.

Il comprit d'abord que l'étude de la langue arabe devoit faire sa première et sa plus importante occupation. Il s'y appliqua totalement. Comme il y trouva plus de facilité qu'il ne se l'étoit imaginé, il en sut en peu de temps fusfisamment pour entendre et pour parler cette langue. Mais pour s'en servir avec fruit, il étudia en même temps le caractère des peuples qu'il auroit à cultiver. Il sut que parmi les schismatiques et les hérétiques du pays, il y en avoit

qui passoient pour savants, et qui se donnoient pour tels, et que d'autres au contraire étoient des gens grossiers et ignorants, tels qu'il y en a dans toutes les nations. Pour se rendre utile aux premiers, il avoit composé deux petits livres en arabe, où il avoit ramassé toutes les erreurs des schismatiques et des hérétiques, et les mauvaises raisons avec lesquelles ils prétendoient se bien défendre contre les catholiques. Comme il avoit l'esprit mathématicien, il avoit arrangé par ordre didactique les autorités tirées des saintes Écritures et des saints pères de l'Église, et tous les arguments que la théologie enseigne pour conclure contre le dogme hérétique, et pour établir solidement les vérités catholiques.

Avec ces armes en main, il cherchoit les occasions de lier conversation avec ces prétendus docteurs de chaque secte. Lorsqu'il se trouvoit avec eux, il leur donnoit lieu d'avancer leurs mauvaises interprétations des saintes Écritures et des saints Pères, leur laissant dire tout ce qu'ils vouloient. Mais lorsqu'ils étoient au bout de toute leur science, alors il leur présentoit les deux petits livres arabes; il leur en donnoit l'explication. Cette explication étoit une réfutation si nette, si sensible de ce qu'ils venoient

d'avancer, que ceux qui étoient de bonne foi se rendoient à la vérité et se mettoient au nombre de ses disciples. Mais comme il n'arrive que trop souvent que les hommes, soit par orgueil, soit par entêtement, aiment mieux résister à la vérité, que d'avouer qu'ils ont été dans l'erreur; cette raison détermina le P. Sicard à aller plus souvent et plus volontiers chercher des familles obscures qui, faute d'instruction, vivoient dans l'ignorance des devoirs des chrétiens et de nos saints mystères.

A l'extrémité d'Alep, il y a un long faubourg, dans lequel on compte au moins dix mille chrétiens. Ces chrétiens ne savent, à proprement parler, ce qu'ils sont. Ils se font cependant l'honneur de se dire chrétiens; mais ils ignorent ce que c'est que d'être catholiques. Leurs curés schismatiques ont grand soin de les laisser dans leur ignorance; mais ils leur inspirent, pour leur intérêt personnel, beaucoup d'aversion et de mépris pour l'Église romaine, et surtout pour les missionnaires. Le P. Sicard entreprit d'instruire ce peuple grossier et ignorant; il partoit dès le matin après sa messe, et arrivé qu'il étoit dans ce faubourg, il assembloit les enfants pour leur faire le catéchisme : il se les attiroit par de petites récom-

penses; il alloit ensuite visiter les malades, et leur faisoit part des remèdes que le Roi a la bonté d'envoyer aux missionnaires; à la faveur de ces remèdes, il leur faisoit de salutaires instructions.

Ces bonnes œuvres ne se faisoient pas sans contradiction de la part des plus zélés schismatiques; il fut même souvent insulté et frappé. Mais notre missionnaire, sans s'en émouvoir, leur disoit que leurs mauvais traitements ne l'empêcheroient pas de revenir chaque jour, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de les retirer du chemin de perdition où ils marchoient, et de les faire entrer dans le chemin du salut. Il revenoit en effet dès le lendemain; il alloit dans les maisons où il étoit plus favorablement reçu; il y assembloit les familles les mieux disposées; il leur parloit avec tant d'onction, qu'elles étoient touchées de ses paroles. Son auditoire croissoit chaque jour. Ses occupations devinrent enfin si grandes et si continuelles, qu'il fut obligé de partager avec le P. de Maucolot, l'un de nos missionnaires d'Alep, l'ouvrage qu'un seul homme ne pouvoit plus soutenir. C'est à ces deux missionnaires, dont Dieu bénissoit si visiblement les paroles, que ce grand faubourg est redevable et de son accroissement dans la foi catholique, et de l'établissement de

la florissante mission que nous y conservons.

Le P. Sicard y travailloit assidûment, lorsque la mission du Caire venant de perdre son supérieur, on jugea à propos d'y envoyer le P. Sicard, pour la gouverner. Elle devoit son établissement à la piété et au zèle de Louis XIV pour la propagation de notre sainte foi. Ce grand et religieux prince avoit jugé cette mission digne de sa protection royale. L'ordre du supérieur ne fut pas plutôt intimé au P. Sicard, que sans écouter l'attachement qu'il devoit naturellement avoir pour la mission qu'il avoit établie avec tant de peine et de fruit dans le faubourg d'Alep, il sacrifia son inclination, et partit pour se rendre en cette capitale de l'Égypte. Il s'agissoit d'y travailler à la conversion des Coptes, qui sont Égyptiens jacobites [1]. Pour juger des difficultés que le P. Sicard devoit trouver à leur conversion, il suffit de rapporter ici ce qu'il nous en écrivit il y a quelques années, après avoir vécu et conversé quelque temps avec eux. Jusqu'à présent, nous mandoit-il, quelques moyens que j'aie employés pour gagner les Coptes, ces moyens m'ont tous été inutiles; et ne vous en étonnez pas, s'il vous plaît; car il faut commencer par les faire

[1] Le mémoire qui est à la fin de cette lettre expliquera l'origine et les erreurs des Coptes.

hommes, avant que d'entreprendre de les faire bons chrétiens. C'est en effet une nation qui semble faire profession d'ignorance et de grossièreté. Leurs prêtres n'en savent guère plus que le peuple; tous n'ont qu'une idée grossière de la religion chrétienne, dont ils font cependant profession. Quelques cérémonies, souvent superstitieuses, et quelques imaginations au sujet de nos saints mystères, leur tiennent lieu de religion; mais ils y sont si fortement attachés, que sitôt qu'ils s'aperçoivent qu'on veut les combattre, ils ne veulent plus vous écouter.

Le P. Sicard, après avoir employé quelque temps à étudier leur génie, leurs mœurs, et leur manière de penser sur la religion et ses observances, commença sa mission par la visite des Coptes qui habitent le long du Nil. Il ne chercha d'abord qu'à se concilier leur bienveillance par toute l'industrie que donne la charité et le zèle du salut des ames. Il s'accommodoit à leur manière de vivre, n'usant comme eux que de légumes. Il étoit toujours prêt à leur rendre service, même dans leurs maladies. Plusieurs années se passèrent sans aucune récolte du grain que le P. Sicard jetoit dans cette terre remplie de ronces et d'épines.

Bien au contraire, plusieurs rebuts et mauvais traitements furent souvent la moisson qu'il en retira. Mais pendant tout ce temps-là *le bon grain pourrissoit en terre*, et enfin au bout de huit ou neuf ans, il commença à germer dans la maison d'un mébacher, c'est-à-dire, d'un des receveurs des deniers publics. Cet homme éclairé de Dieu, ayant embrassé de bonne foi la religion catholique, voulut accompagner lui-même le P. Sicard dans les bourgs et villages de sa recette.

La considération que les Coptes avoient pour leur mébacher, et celle que ce receveur témoignoit avoir pour le P. Sicard, engagèrent les peuples à l'écouter tranquillement. Et voilà quel fut le commencement des conversions que ce père a faites en Égypte, continuant ses missions, soit le long du Nil, depuis son embouchure dans la Méditerranée jusqu'aux cataractes, soit dans la haute et basse Thébaïde, et dans des lieux encore plus reculés, où aucun missionnaire que l'on connoisse n'avoit jamais pénétré. Les lettres du P. Sicard, imprimées dans les Mémoires de nos missions du Levant, rendent compte des fruits de ses excursions évangéliques.

Nous devons ajouter ici, qu'à toutes ses ver-

tus, qui nous le rendoient le modèle parfait d'un missionnaire de notre compagnie, il joignoit une littérature et une érudition peu commune. Il l'avoit apportée de la province de Lyon, dans laquelle il avoit passé ses premières années dans la compagnie. Comme il avoit d'ailleurs un goût singulier pour les belles-lettres, et un juste discernement pour en faire un bon usage, il avoit pris soin de recueillir, depuis plusieurs années, ce qui lui avoit paru digne d'être remarqué dans ces monuments de l'antiquité que l'Égypte a conservés jusqu'à présent.

Vous avez reçu, mon révérend père, ses premières observations, et vous les avez jugées dignes d'être imprimées. Vous nous avez même fait l'honneur de nous mander, qu'elles avoient eu l'approbation des personnes les plus capables d'en bien juger, et que ces personnes en désiroient la continuation. En effet, vous envoyâtes au P. Sicard l'ordre du feu duc d'Orléans, alors régent du royaume, pour faire une recherche exacte des anciens monuments qu'il trouveroit en Égypte, et pour en faire dresser des plans par le dessinateur qu'on devoit lui envoyer. Ce fut pour obéir à des ordres si respectables, que le P. Sicard, sans interrompre

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

ses occupations de missionnaire, prit son temps pour mettre par ordre les découvertes qu'il avoit déjà faites; et pour en faire de nouvelles, il crut devoir encore examiner plus soigneusement celles qu'il avoit déjà observées. Pour cet effet, il dressa un itinéraire des missions qu'il avoit à faire. Il fit cet itinéraire de manière qu'il pût se transporter aisément dans les lieux qu'il vouloit observer de plus près. Tels furent ses voyages à Thèbes, au Delta, à la mer Rouge, au mont Sinaï, aux cataractes. C'est d'après ses observations sur ses découvertes, qu'il a composé son ouvrage de l'Égypte ancienne et moderne, avec des cartes géographiques et des figures de plusieurs monuments antiques qui y doivent être dessinées. Il a eu l'honneur de vous en envoyer le plan, divisé en autant de chapitres qu'il a eu de différents sujets à traiter. Au reste, le P. Sicard a l'avantage de ne rien avancer dans son ouvrage, qu'il n'ait vu, comme l'on dit, de ses propres yeux.

Il revenoit de la haute Égypte, où il étoit allé dans le dessein d'y examiner quelques antiquités dont on lui avoit parlé, lorsqu'il apprit que le feu de la peste s'allumoit de plus en plus au grand Caire. Il crut qu'il étoit de son pre-

mier devoir de courir au secours des catholiques ; il ne fut pas plus tôt arrivé en cette ville, qu'après avoir offert à Dieu le sacrifice de sa vie, il se livra au service des pestiférés. Plusieurs expirèrent entre ses bras. Il sut que le supérieur de Terre-Sainte, religieux de Saint-François, étoit attaqué de ce venin mortel. Il alla aussitôt le visiter pour lui offrir ses services; il en revint lui-même frappé. Il combattit contre ce mal pendant deux jours, continuant ses assiduités auprès des malades. Il fallut enfin se rendre à la violence du mal. Le pressentiment qu'il eut de sa mort, lui fit demander les derniers sacrements ; il les reçut avec les saintes dispositions qu'une vie consacrée et employée uniquement au service de Dieu et du prochain lui avoit obtenues de la miséricorde divine : après cinq jours de maladie, il nous fut enlevé le 12 avril dernier.

La part que les fidèles et infidèles nous ont témoigné prendre à notre perte, est une preuve peu commune de l'estime, de la considération et de l'affection qu'ils avoient pour le P. Sicard. Les anciens catholiques et les nouveaux, qui ont reçu ses instructions, le pleurent comme leur père, et l'appellent leur apôtre. Pour nous, qui avons eu la consolation de le posséder

dans nos missions l'espace de vingt ans, nous le regrettons, n'ayant plus devant les yeux ce cher missionnaire, qui nous a donné de rares exemples des plus excellentes vertus de notre état. Quoique nous ayons sujet d'espérer de la bonté divine, qu'il jouit déjà des récompenses promises aux hommes évangéliques qui ont tout quitté pour suivre le Sauveur, nous ne laissons pas de vous demander pour lui les suffrages ordinaires de la Compagnie.

Comme vous connoissez mieux que personne la perte que font nos missions, nous ne doutons pas que vous ne préveniez les instantes prières que nous avons à vous faire, de nous procurer incessamment de bons ouvriers pour travailler dans la vigne du Seigneur. Nous offrons chaque jour le saint sacrifice de la messe, dans l'intention d'obtenir du Ciel des sujets qui soient imitateurs de celui que nous venons de perdre. Je suis chargé par tous nos missionnaires de vous assurer de la part que vous avez dans leurs prières, et dans les œuvres qu'ils offrent à Dieu, et de vous dire qu'ils sont, aussi bien que moi, avec respect, etc.

MÉMOIRE

SUR LES COPTES.

Les Coptes sont les eutychiens d'Égypte. Eutychès, abbé d'un monastère de Constantinople, avoit servi utilement l'Église contre Nestorius. Heureux s'il eût eu autant d'humilité que de zèle ! Il voulut faire le théologien ; il ne l'étoit pas. Il convint avec les nestoriens du principe qu'il falloit combattre, « que la » nature étoit la même chose que la personne. » Les nestoriens en concluoient que, « puisqu'il » y a deux natures en Jésus-Christ, il y a né- » cessairement deux personnes. » Eutychès en conclut l'erreur opposée, « que, n'y ayant » qu'une personne en Jésus-Christ, il n'y a » nécessairement qu'une nature. »

Dioscore, patriarche d'Alexandrie, se déclara protecteur d'Eutychès, rejetant cependant la confusion des natures, et il entraîna presque toute l'Égypte dans sa nouvelle hérésie : elle demeura attachée à Dioscore même, après

que le concile de Chalcédoine l'eut condamné. La secte résista aux empereurs Marcien et Léon. Elle se répandit, et prit de nouvelles forces sous les empereurs Zénon et Anastase, favorables à l'erreur. Justin la réprima. Justinien lui fut tantôt contraire et tantôt favorable; mais elle fit de grands progrès sous son empire, protégée par l'infâme Théodora, qui, de comédienne devenue impératrice, gouvernoit absolument l'empereur. De pareils appuis conviennent à l'hérésie: Dieu ne s'en sert pas pour soutenir la vraie religion.

Justin II, Tibère et Maurice firent leur possible pour extirper l'eutychianisme. Ils l'auroient presque détruit sans un moine nommé Jacques, et surnommé Zanzale. Ce fanatique, vêtu des lambeaux d'une vieille couverture de chameau, parcourut la Syrie et l'Égypte; et par l'ostentation de sa pauvreté et de son abstinence, il prévint les esprits, affermit les hérétiques chancelants, réunit les différents partis qui les divisoient, et souffla partout le feu de la révolte. Jacques Zanzale ne manquoit ni d'esprit, ni d'une certaine science. Il possédoit les écrits subtils de l'artificieux Sévère, et toutes les équivoques que ce docteur de l'eutychianisme avoit employées si adroitement pour

masquer l'erreur et la rendre plausible. On avoit ordonné en secret ce moine archevêque : il ordonna plusieurs évêques. La mémoire du moine Jacques fut si chère aux eutychiens de Syrie et d'Égypte, qu'ils prirent le nom de *Jacobites*, et donnèrent aux catholiques le nom de *Melchites*, qui signifient *Royalistes*. Le nom de coptes n'est que le nom de jacobites, abrégé et corrompu par les Sarrasins. L'hérésie porte aisément à la révolte, quand l'autorité lui est contraire. Les jacobites, après avoir fatigué les empereurs catholiques par de fréquentes séditions, facilitèrent enfin aux Sarrasins la conquête de l'Égypte. Mahomet, habile politique, avoit recommandé à ses sectateurs d'entretenir une fidèle correspondance avec les jacobites égyptiens. Les mahométans obéirent à leur prophète, et recueillirent le fruit de leur obéissance : car après que le calife Omar eut fait la conquête de la Syrie, Amri, son lieutenant, attaqua l'Égypte, prit Alexandrie, et par la prise de cette ville, il se rendit maître de tout ce riche royaume, l'an de Jésus-Christ 640. Benjamin, faux patriarche d'Alexandrie, qu'Héraclius avoit exilé, revint profiter de la faveur des nouveaux maîtres. Elle ne fut pas durable, cette faveur achetée par la trahison. A peine

un demi-siècle étoit écoulé, que les Sarrasins appesantirent le joug des jacobites : plus maltraités de jour en jour, ils se soumirent à la circoncision, vers le milieu du IXe siècle, ou de force, pour obéir à leurs tyrans; ou de gré, par une criminelle politique, pour leur plaire. Quelques savants ont prétendu que le nom de Coptes leur vient de la circoncision. C'est le sentiment des melchites, leurs adversaires. *Coptes* peut en effet être dérivé du verbe grec KOPTÔ, *couper;* mais l'origine, qu'on a rapportée ci-dessus, est plus vraisemblable. Quelle apparence que les Sarrasins-Arabes aient donné un nom grec aux Égyptiens? Quelle apparence que les jacobites égyptiens aient mis en usage un nom que leurs adversaires leur donnoient par dérision? Ajoutons que le nom de Coptes leur est attribué dans des monuments plus anciens que l'établissement de la circoncision parmi eux.

L'erreur propre des eutychiens anciens et modernes, commune aux Arméniens, aux jacobites de Syrie, aux Coptes d'Égypte, aux Éthiopiens, consiste à nier qu'il y ait deux natures en Jésus-Christ; à soutenir que les deux natures, depuis leur union, n'en font qu'une; que multiplier les natures, c'est multiplier les

personnes, c'est être nestorien. Il est vrai que leurs docteurs se sont fort appliqués à déguiser l'erreur. Quelque fertiles en équivoques que soient toutes les sectes hérétiques, nulle n'en a fait un usage si fréquent ni si artificieux que la secte eutychienne; malgré cette ambiguité affectée, ils paroissent ce qu'ils sont par l'opiniâtreté à honorer Dioscore comme un saint; à condamner le pape saint Léon et le concile de Chalcédoine; à rejeter absolument l'expression catholique de deux natures en Jésus-Christ.

Sacchin, jésuite, dans l'Histoire de la Compagnie de Jésus; Vanslet, dominicain, et M. Simon, dans son Histoire critique de la créance des chrétiens du Levant, leur imputent beaucoup d'autres erreurs, dont les missionnaires mieux instruits les justifient. M. Simon, auteur hardi, pour ne rien dire de plus fort, débite avec confiance ses conjectures. Son autorité, qui diminue de jour en jour, n'est guère propre à constater un fait. Vanslet et ceux dont Sacchin a abrégé les relations ont mal entendu les livres des Coptes, et ont pris pour des usages constants des abus assez communs, mais condamnés par les lois ecclésiastiques de cette secte.

Les *jacobites* sont fort attachés aux dogmes et aux saintes pratiques que nous défendons contre les protestants : la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans l'eucharistie, et l'adoration de ce sacrement; la dévotion à la Mère de Dieu, qu'ils portent aussi loin qu'on puisse la porter; le culte des Saints; la vénération des images; la nécessité de la confession secrète et détaillée; le purgatoire. Ils mêlent à ce dernier dogme beaucoup de fables; mais ils en ont retenu le fond. Leurs jeûnes sont fréquents et rigoureux. Ils regardent les sept sacrements comme institués par Jésus-Christ. Ils en ont conservé l'essentiel. Il n'y a sur ce point de contestation avec les missionnaires, qu'à l'égard du vin qu'ils consacrent : ils prennent des raisins desséchés, mais moins secs et plus gros que ceux qu'on mange en Europe; ils les trempent dans l'eau et les laissent s'en imbiber exposés au soleil; ils les pressent ensuite, et le suc qu'ils en tirent, quand il est reposé, leur tient lieu de vin. Ils ont mêlé dans la pratique des sacrements d'autres abus : le plus considérable et le plus dangereux, c'est le délai du baptême. Ils ne baptisent les garçons qu'après quarante jours, et les filles qu'après quatre-vingts jours; souvent ils diffèrent plus

long-temps. Ils ne baptisent jamais hors l'église; et si l'enfant est en péril prochain de mourir, ils croient suppléer au baptême par certaines onctions.

« Ceux qui voudront un plus grand détail » sur les Coptes, le trouveront dans la lettre » du P. Sicard à monseigneur le comte de Tou- » louse, tom. VIIIe, pag. 1.

LETTRE

Du P. Marc-Antoine Treffond, supérieur général des missions de la compagnie de Jésus en Syrie et en Égypte, au P. Fleuriau de la même compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

APRÈS la perte que nous avons eu le malheur de faire du P. Claude Sicard, nous avons pris un soin particulier de ramasser ses mémoires. Nous avons même envoyé un de nos plus anciens missionnaires pour les mettre en ordre, et pour aller sur les lieux vérifier tout ce qu'il nous a laissé, soit manuscrit, soit dessiné de la main d'un jeune homme qui l'accompagnoit dans ses voyages, et qui a tiré sur les lieux le plan des monuments anciens, dont ce zélé et savant missionnaire faisoit la recherche par ordre du Roi. Il nous a souvent mandé que, nonobstant ses continuelles missions pour instruire un peuple plus ignorant que schismatique, il grossissoit chaque jour le recueil de

ses découvertes; mais les services qu'il se crut obligé d'aller rendre à de pauvres pestiférés lui ayant causé la mort, ses écrits nous sont demeurés sans avoir leur perfection. Ils sont présentement entre les mains d'un de nos missionnaires, qui les revoit, pour les mettre en état de vous être envoyés.

Pour satisfaire cependant votre juste impatience et celle des personnes qui attendent ce que le feu P. Sicard a promis dans son projet imprimé, et qui se voit dans le VIIIe tome des Mémoires du Levant, nous vous envoyons plusieurs petits écrits de sa main. Il nous les adressoit en forme de lettres. La première contient le récit qu'il nous fait de son voyage au mont Sinaï. La route qu'il va suivre pour parvenir à cette montagne, que nos saintes lettres ont rendue si célèbre, a achevé de le convaincre que Moïse n'a pu conduire le peuple de Dieu par un autre chemin que par celui que ce Père a tracé dans sa carte de la mer Rouge et de ses environs, et qui se trouve dans le VIIIe tome des Mémoires du Levant. Pour ce qui est du mont Sinaï en particulier, le P. Sicard n'en fait qu'une légère description, parce qu'il en promet une autre plus étendue : car on ne peut en parler ni en écrire exactement,

sans avoir été soi-même sur les lieux, et sans avoir visité soigneusement, comme a fait ce Père, le monastère qui y a été anciennement bâti.

C'est avec la même exactitude qu'il a observé deux monuments dont il est distinctement parlé dans le 17e et le 52e chapitre de l'Exode. Le premier de ces monuments, et son premier objet d'observation, fut le rocher dont sortit autrefois une eau miraculeuse et abondante, dans l'instant que Moïse le frappa de sa verge par ordre de Dieu. Le second objet de son observation fut le moule de la tête du veau d'or, que les Israélites, en l'absence de Moïse, élevèrent pour l'adorer. Le reste de la lettre contient plusieurs autres choses dignes de remarque.

La seconde lettre du même Père contient le récit de ses voyages jusqu'aux cataractes du Nil. Il rend compte des îles qu'il a découvertes entre l'Égypte et la Nubie. Il nous apprend les noms de plusieurs villes que les temps ont fait oublier, et dont les ruines cachent les restes d'anciens temples et de riches édifices que le P. Sicard a trouvé moyen de découvrir. Ce qu'il en a vu lui a fait connoître qu'ils avoient été construits de diverses pierres de granit, d'une grandeur et d'une grosseur surprenan-

tes. Dans sa même lettre, il nous renouvelle la promesse qu'il nous a déjà faite de nous donner une relation particulière de la ville de Thèbes, dont les voyageurs du temps passé nous ont laissé une si belle idée, et dont les poètes mêmes ont chanté la magnificence. Enfin, il finit cette lettre par un petit détail de la révolution qui venoit de se faire au Caire, et qui s'étoit passée sous ses yeux.

A ces deux lettres le P. Sicard en ajoute une troisième, dans laquelle il expose quelques nouvelles observations qu'il a eu le loisir de faire dans son voyage au Delta. Entre ces observations, il y en a qui regardent la géographie, et d'autres qui sont du fait de l'histoire et de la physique : toutes font l'éloge du bon discernement de leur auteur.

Vous savez, mon révérend père, que MM. de l'Académie des sciences ont envoyé à M. le consul du Caire un mémoire de plusieurs articles sur lesquels ils souhaitoient avoir des explications particulières. Le P Sicard fut chargé de l'exécution de cette commission. J'ai l'honneur de vous envoyer les réponses à ce mémoire. Il ne les a faites qu'après s'être fait bien instruire de tout ce qui concerne, soit la production du natrum et du sel ammoniac, soit les pierres et

marbres d'Égypte, et les fours à poulets : car ce sont là les seuls articles sur lesquels le mémoire demandoit une explication.

Après ces dernières lettres du feu P. Sicard, il ne nous reste plus entre les mains que le recueil général de toutes ses observations et de ses découvertes dans l'Égypte; et c'est ce recueil que nous préparons pour vous l'envoyer. Il en avoit fait un abrégé que nous avons trouvé parmi ses écrits. Quelque court qu'il soit, j'ose dire qu'il est encore plus étendu que ne le sont les relations qui ont paru sur l'Égypte, même celles qui sont le plus détaillées. Vous en jugerez par la lecture que vous en ferez. Au reste, je suis persuadé que la lecture de ces manuscrits renouvellera votre douleur de la perte d'un missionnaire que nous aurons toujours sujet de regretter. Je souhaite que ce vous soit une consolation d'apprendre l'heureuse arrivée du P. Séguran au Caire, où vous l'avez destiné pour y continuer la recherche des anciens monuments que le P. Sicard avoit entreprise, et que sa vie trop courte ne lui a pas permis de finir. Les bonnes qualités que nous remarquons dans le P. Séguran nous font espérer qu'il sera un digne successeur du feu P. Sicard.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

Du P. Sicard, missionnaire de la compagnie de Jésus en Egypte, au P. Fleuriau de la même compagnie.

Mon révérend père,

Je ne suis de retour du mont Sinaï que depuis huit jours. J'ai fait ce voyage en compagnie de dom André Scandar, archiprêtre maronite, lecteur de la langue arabe dans le collége de la Sapience. Cet habile homme étoit venu en ce pays par ordre du pape, pour y faire copier d'anciens manuscrits arabes, et pour enrichir le collége de la Sapience des copies qu'il en rapporteroit.

Depuis notre retour au Caire je me suis appliqué à mettre par ordre les mémoires que je n'avois fait qu'ébaucher sur les lieux, et dont la perfection demandoit plus de loisir que je n'en pouvois avoir étant en route. Je me hâte autant qu'il m'est possible de les mettre en état de vous être envoyés. Mais, pour ne pas me présenter aujourd'hui à vous les mains vides,

pour ainsi dire, je profiterai de l'occasion qui se présente de vous envoyer une courte relation de notre voyage au mont Sinaï; et ce ne sera qu'en attendant que je puisse vous donner le recueil de tous mes mémoires.

Nous partîmes du Caire le 7 janvier dernier, dom André Scandar et moi; un jeune Florentin, un Maronite d'Alep et quelques François se joignirent à nous. Nous nous engageâmes tous dans une caravane qui portoit le blé destiné pour Suez, Tour et Sinaï. Plus de six cents chameaux en étoient chargés; nous avions d'ailleurs des hommes bien armés pour nous défendre contre les insultes des Arabes. Comme j'ai déjà exposé (dans le tome VIII des Mémoires du Levant) les commodités et les incommodités des caravanes, je n'en dirai rien de plus. Mes compagnons de voyage avoient eu la précaution de porter avec eux une tente assez spacieuse pour nous contenir tous, et bien leur en prit, car sans ce secours nous eussions eu beaucoup à souffrir des froidures de la nuit; elles sont excessives dans ces vastes déserts, et par nécessité il faut les traverser pour parvenir au mont Sinaï. Mais c'est une précaution bien plus importante de porter avec soi des vivres et de l'eau. Ces déserts sont la stérilité même; à peine

y aperçoit-on une herbe ou quelques petits arbrisseaux; on ne marche que sur des sables épais ou sur des rochers; on est souvent obligé de faire des marches de plusieurs heures sans trouver une goutte d'eau. Nous employâmes trente neuf jours dans ce pénible voyage.

Nous prîmes d'abord la route des Hébreux, et nous la suivîmes depuis le passage de la mer Rouge jusqu'à Sinaï. Nous avons traversé, comme ils firent, le désert de Sur, d'Étham, de Sin et de Raphidim : l'Écriture nous apprend qu'ils burent des eaux de Mara et d'Élim, nous en avons bu pareillement. L'amertume de celle de Mara leur a fait donner le nom qu'elles portent. En effet, leur amertume étoit si grande, que les Israélites, tout altérés qu'ils étoient, n'en purent boire. Moïse touché de leur pressant besoin, eut recours à la toute-puissante bonté de Dieu; le Seigneur, à la prière de son serviteur, lui fit trouver un bois qu'il jeta dans l'eau par son ordre, et au même instant l'eau, d'amère qu'elle étoit, devint douce et très bonne à boire. Les douze fontaines dont il est parlé dans l'Exode coulent encore aujourd'hui; mais les soixante-dix palmiers qui les ombrageoient alors se sont bien multipliés depuis tant de siècles.

Dans la carte que j'ai dressée et que j'aurai l'honneur de vous envoyer, vous remarquerez les monts Horeb, de Sainte-Catherine, de Haran, de Madian, les cavernes où Moïse jeûna pendant quarante jours; l'endroit où il vit le buisson ardent; celui où il reçut les tables de la loi, où il fit sortir l'eau du rocher, où l'on fondit le veau dor en son absence; la plaine où les Amalécites placèrent leur camp, celle où Coré, Dathan et Abiron furent engloutis. Tant de différents lieux sont si mémorables et si exactement décrits dans nos saintes Écritures, qu'ayant eu l'avantage de les visiter et de les observer, j'ai dû, dans ma carte, en faire connoître la véritable situation, et c'est ce que j'ai tâché de faire, je l'ose dire, avec toute l'exactitude possible. Le mont Sinaï mérite une place particulière avec son explication; j'aurai l'honneur de vous donner l'un et l'autre.

Cette montagne, si célèbre dans nos saints livres, possède le plus fameux monastère qui soit dans le Levant. Il est habité par des religieux grecs de l'ordre de Saint-Basile. Il y en avoit environ quarante lorsque je l'ai visité; mais ils me dirent qu'ils étoient autrefois un bien plus grand nombre. La forme de ce monastère n'est point différente de celle des monastères

de Saint-Antoine et de Saint-Paul, dont il est parlé dans nos mémoires précédents; mais l'étendue de celui-ci est beaucoup plus grande. Les matériaux des bâtiments le rendent beaucoup plus magnifique qu'aucun qui soit en France : car tout y est de granit; les murs, le pavé du dortoir, tous les lieux claustraux en sont construits; on marche même sur le granit dans les allées du jardin. L'église a été bâtie par l'empereur Justinien. La mosaïque de son pavé, les colonnes qui soutiennent la voûte sont de granit et d'un goût gothique. L'architecte qui a conduit et exécuté ce monument donne une preuve qu'il y avoit alors des hommes habiles dans l'architecture. Les religieux prétendent qu'ils ont l'honneur de posséder dans leur église les reliques de sainte Catherine.

Les Latins ont dans l'enceinte du monastère une chapelle fort jolie; nous y avons célébré la sainte messe. Nous fûmes charmés d'y trouver le portrait de Louis XIV dans un beau cadre doré; celui de feu M. Colbert est placé près du tableau du Roi. L'archevêque, abbé du monastère, fut le premier à nous faire remarquer le portrait de Louis XIV. Il nous dit qu'il en avoit placé un pareil dans sa chambre, et il nous le fit voir. Il n'est pas possible d'exprimer

la vénération que les catholiques orientaux conservent pour la mémoire de cet incomparable monarque. « Il étoit, nous dirent-ils, » notre seul et puissant protecteur dans ces » royaumes où l'infidélité, l'hérésie et le schisme » dominent avec un empire absolu. Nous le » conjurons de nous conserver dans le Ciel, où » la miséricorde divine l'aura sans doute reçu, » sa protection auprès de Dieu; elle y sera plus » puissante que sur la terre; il inspirera à son » petit-fils Louis XV l'esprit de religion dont » ce grand prince étoit rempli, afin que le » petit-fils, son successeur dans ce grand em- » pire, soit, après son aïeul, notre ferme ap- » pui et notre plus déclaré défenseur contre les » ennemis de l'Église de Jésus-Christ. » Vous voyez, mon révérend père, que nos Orientaux pensent comme les bons catholiques de France. Après avoir visité tous les lieux du monastère, nous désirions particulièrement entrer dans la bibliothèque, pour l'examiner à loisir. Les religieux avoient quelque peine à nous l'ouvrir, parce qu'ils prétendent que c'est toujours avec perte de quelques-uns de leurs livres qu'ils la font voir. On dit en effet qu'ils en ont beaucoup perdu : malgré cependant les pertes dont ils se plaignent, leur bibliothèque est encore

très nombreuse, et riche surtout en manuscrits grecs, russiotes, arabes, syriaques, abissins et autres; mais tous ces livres, manuscrits ou autres, ont été si souvent remués, qu'ils sont aujourd'hui dans une confusion générale. Il nous eût fallu plus de temps que nous n'en avions pour en prendre une connoissance parfaite; mais ce que nous en avons pu connoître, nous fait juger que des hommes savants qui posséderoient les langues orientales, feroient de riches découvertes, en lisant avec attention ces anciens monuments.

Je ne dirai rien ici de plus du mont Sinaï; le recueil de mes mémoires s'étendra plus au long sur son sujet, comme sur plusieurs autres. J'ai pris l'astrolabe pour mesurer la juste latitude de cette montagne, et de celle de Tour et de Suez. Les modernes placent Tour plus au sud que Sinaï d'un degré; ils rangent sur la même parallèle le Caire et Suez; ils font commencer à Tour le golfe d'Élan. Vous aurez une carte de tous ces lieux; je l'ai dressée après les avoir mesurés moi-même; elle vous fera connoître que les derniers géographes ne sont point venus dresser ici eux-même leurs plans; et qu'ayant été obligés de s'en rapporter à

d'autres, ils ont été trompés, et ont trompé ensuite ceux qui les ont suivis.

Avant que de finir ce petit récit que je vous fais du mont Sinaï, je vous rapporterai ce que nous avons observé à l'égard de deux monuments si célèbres dans nos saints livres, et dont on ne peut assez établir la vérité, surtout à l'égard du premier, qui est une preuve sensible de la bonté et de la toute-puissance de Dieu.

Le premier objet de nos observations fut le rocher dont l'eau sortit avec abondance, sitôt que Moïse, par l'exprès commandement de Dieu, l'eût frappé de sa verge. Le guide qui nous conduisoit à ce rocher nous fit prendre la route par nord-est. Nous suivîmes le vallon Raphidim, laissant à notre gauche l'ancienne grotte de Saint-Onuphre. Nous fîmes environ deux milles de chemin, au bout desquels nous nous trouvâmes au lieu que Moïse nomma *Tentatio*, et c'est celui où se fit cet illustre prodige dont je vais vous parler. Il est si évident, qu'il n'y a point d'athée qui, en considérant attentivement ce que nous avons vu, ne soit forcé de reconnoître un Être souverain et tout-puissant, seul capable d'opérer une si grande merveille.

Vers le milieu du vallon Raphidim, et à plus

de cent pas du mont Horeb, on découvre en marchant par un grand chemin assez frayé, une haute roche entre plusieurs autres plus petites, laquelle a été par la succession des temps détachée des montagnes voisines. Cette roche est un grosse masse d'un granit rouge; sa figure est presque ronde d'un côté, et elle est plate de celui qui regarde Horeb. Sa hauteur est de douze pieds avec pareille épaisseur; elle est plus large que haute; son circuit est d'environ cinquante pieds; elle est percée de vingt-quatre trous qu'on compte aisément; chaque trou a un pied de longueur et un pouce de largeur; la face plate du rocher contient douze de ces trous, et la ronde qui lui est opposée en a autant; ils sont placés horizontalement à deux pieds du bord supérieur du rocher, et ne sont éloignés les uns des autres que de quelques travers de doigt; peu s'en faut qu'ils ne soient rangés sur la même ligne. Les trous d'une face ne communiquent point avec ceux de l'autre face; ils ne sont pas même vis-à-vis les uns des autres. Il est important de remarquer que cette roche et les autres sont dans un terrain très sec et stérile, et que dans tous les environs de ces roches, on ne découvre pas

même l'apparence d'aucunes sources, ou de quelque autre eau sauvage.

La situation de ce rocher ainsi expliquée, venons aux circonstances qui prouvent manifestement le miracle de l'Auteur de la nature. 1° On remarque aisément un poliment, qui règne depuis la lèvre inférieure de chaque trou jusqu'à terre. 2° Ce poliment ne se fait voir que le long d'une petite rigole creusée dans la surface du rocher, et qui suit la rigole d'un bout à l'autre. 3° Les bords des trous et des rigoles sont, pour ainsi parler, tapissés d'une petite mousse verte et fine, sans qu'il paroisse dans nulle autre partie du rocher une seule herbe, si petite qu'elle puisse être : toute la surface du rocher, aux bords près des trous et des rigoles, est pure pierre.

Ces trois observations faites, je demande que nous signifie ce poliment des lèvres inférieures des trous, ces rigoles également polies de haut en bas, cette petite mousse qui ne croît que sur les extrémités des trous et le long des rigoles, sans que dans tout cela trois mille ans écoulés aient fait aucun changement. Je le demande encore un coup, que signifient toutes ces marques si sensibles, sinon qu'elles sont autant de preuves incontestables qu'il sortit autrefois de tous ces

trous une eau abondante et miraculeuse? C'est par les vestiges de ce prodige, si nettement exposé dans nos livres saints, que Dieu voulut alors forcer un peuple infidèle à croire à sa parole et à espérer en ses miséricordes.

Le second objet de nos observations fut le moule de la tête du veau d'or que les Israélites adorèrent. « Nous ne savons, dirent-ils à Aaron, » ce que Moïse notre conducteur est devenu, » donnez-nous des dieux qui nous conduisent. » Ce moule est au pied du mont Horeb, et sur le chemin qui communiquoit au camp des Hébreux; je le mesurai, et je trouvai que son diamètre et sa profondeur sont de trois pieds chacun : il est creusé dans un marbre-granit rouge et blanc. En l'examinant de fort près, nous y remarquâmes en effet la figure de la seule tête d'un veau, avec son mufle et ses cornes.

Cette observation et la remarque qu'on peut aisément faire, qui est que quelques saints Pères, et en particulier Tertullien, saint Cyprien, saint Ambroise, saint Augustin et saint Jérôme expliquant le chap. 32 de l'Exode, ne font mention que de la tête d'un veau; et non de la figure d'un veau entier, qui fut l'objet de l'adoration de ce peuple; notre remarque, dis-je,

et les paroles des Pères ne pourroient-elles point faire douter si en effet Aaron ne fit fondre que la tête d'un veau et non son corps entier? Mais les paroles de ce chap. 32e disent si distinctement qu'Aaron fit fondre un veau, aux instances que lui en firent les Israélites, qu'il n'est pas permis de douter que ce ne fût en effet un veau entier. Mais il est aisé de concilier tous ces textes, en disant qu'Aaron fit faire différents moules pour forger son veau d'or, que l'un étoit pour la tête dont les Pères ont parlé, et qui étoit alors le seul connu, et les autres pour les différentes parties du corps du veau. Et il ne sera pas hors de propos d'ajouter ici qu'il est certain que les anciens Égyptiens mettoient au nombre de leurs divinités la tête d'un veau: or le peuple hébreu sortant de l'Égypte après quatre cents ans d'une dure captivité, a pu donner occasion aux saints Pères que j'ai cités, de dire que ce peuple si porté à l'idolâtrie, avoit adoré, à l'exemple des Égyptiens, la tête d'un veau comme une divinité.

Après avoir rapporté ici mes observations sur la roche dont Moïse fit sortir l'eau, et sur le moule de la tête du veau que les Israélites adorèrent, je reprends la suite de notre voyage. Après notre visite du mont Sinaï, nous allâmes

faire celle du monastère de Raithe. Les miracles et les écrits du vénérable Jean qui en étoit abbé, et qui étoit ami particulier de saint Jean Climaque, ont rendu ce monastère très célèbre. Il est situé sur la mer Rouge à quarante ou cinquante milles de Sinaï; les jardins et les grottes où les solitaires se retiroient sont encore en fort bon état. J'aurai occasion d'en parler ailleurs, et du môle qui forme le port de Tour. Je vous dirai seulement de ce dernier, que toutes les puissances d'Europe ne pourroient faire un pareil ouvrage. Figurez-vous de longues allées d'arbrisseaux pétrifiés dans la mer, et rangés de tout côté en ligne droite pour rompre les flots et pour assurer la rade : tel est le môle de Tour.

Nous nous promenâmes deux fois dans ce port en chaloupes : mes compagnons n'avoient nulle autre intention que celle d'avoir le plaisir de la promenade; mais la mienne étoit de bien connoître ce port, et d'en tirer le plan, ce que je fis. J'y ramassai divers coquillages qui me parurent beaux et rares; mais ce qui me surprit, fut de voir dans ce port des champignons pétrifiés, des éponges pétrifiées, des herbes et des arbrisseaux avec leurs racines, tellement endurcis par un suc lapidifique, que

la nature et l'art se sont servis de ces pétrifications comme de matériaux pour former ce port et son môle. Je crois, mon révérend père, que vous verrez avec plaisir ces productions curieuses de la nature. J'ai fait un choix des plus belles. A mon retour au Caire, j'en remplirai une caisse, et j'y joindrai ces jolis coquillages qu'on appelle en ce pays des oursins; on en fait des tabatières dans lesquelles le tabac se conserve, dit-on, très fraîchement.

J'ai trouvé différentes espèces d'idoles que les Égyptiens adoroient comme autant de divinités. Les plus communes sont des figures d'Isis et d'Osiris; ils en mettoient dans les sépulcres; vous en trouverez de toutes façons dans la caisse que j'aurai l'honneur de vous envoyer, avec un sac de médailles dont on m'a fait présent. Je laisse à MM. de l'Académie des sciences à vous donner l'explication des hiéroglyphes dont ces figures sont couvertes; ils verront de plus avec curiosité un vase d'airain en forme de bénitier, qui sera dans la même caisse; il est pareillement couvert de figures qui y sont gravées, et dont l'explication demande une grande connoissance de l'antiquité égyptienne.

Du port de Tour nous allâmes à Suez; je

cueillis sur notre route des herbes qui me parurent singulières; je suis persuadé qu'elles ont toutes des vertus spécifiques; mais il s'agit de les connoître. Nous ne pûmes aller jusqu'à la ville d'Asiongaber. Tout ce que nous pûmes faire, fut d'interroger des Arabes qui ont un commerce continuel avec cette ville, et d'apprendre d'eux sa situation, et tout ce que le temps y a conservé. L'historien Josèphe prétend qu'un des Ptolémées, roi d'Égypte, avoit nommé cette ville *Bérénice;* mais les Arabes lui donnent celui de *Minnet* et *Iddahad*, qui veut dire *le port de l'or :* ce nom convient à l'ancienne tradition, qui est que cette ville étoit autrefois l'arsenal des flottes de Salomon, lesquelles étoient destinées pour aller chercher de l'or à Ophir.

Chemin faisant, nous passâmes par un vallon où nous fûmes agréablement surpris de voir une cascade naturelle d'une eau très claire, qui se précipite du haut de plusieurs rochers dans une vaste prairie, et est reçue dans deux larges bassins de granit, qui en sont continuellement remplis, et dont le superflu se perd dans une verdure qui les environne. Cette cascade feroit l'honneur des plus beaux jardins de France. Sortant de cette belle prairie, nous entrâmes

dans des terres pleines de mines de talc, d'alun, de nitre et de sel; nous y vîmes aussi deux grands bains d'eau chaude et minérale : l'on vient de fort loin pour s'y baigner. Tout ce pays est fertile en toutes sortes de gibier; les Arabes nous apportèrent des gazelles et des martres sans queue, qu'on appelle *aubers*. Je parlerai plus au long, dans mes mémoires, de tout ce que je ne fais ici qu'indiquer.

Je finis cette lettre, mon révérend père, en vous répétant que la seule vue des côtes de la mer Rouge confirme la démonstration du chemin que les Israélites ont dû nécessairement tenir pour passer cette mer de la manière que nous l'avons dit. J'ai eu l'avantage d'avoir pour témoin de mes observations, M. Chandevin, gendre de M. Lemaire notre digne consul. Comme il a un grand usage de tout ce pays, dont il possède parfaitement la langue, et qu'il a d'ailleurs un grand goût joint à un juste discernement, je lui dois la justice de publier qu'il m'a été d'un grand secours dans les voyages qu'il a bien voulu faire avec moi. Nous nous recommandons à vos saints sacrifices, et je vous prie en mon particulier d'être bien persuadé de la parfaite reconnoissance avec laquelle je suis, etc.

LETTRE

du P. Sicard, missionnaire de la compagnie de Jésus en Égypte, écrite au P. Fleurian, de la même compagnie.

Mon révérend père,

J'ai l'honneur de vous envoyer la relation d'un voyage que j'ai fait jusqu'aux cataractes du Nil, pour y continuer mes missions chez les Coptes, et en même temps pour commencer mes remarques sur les antiquités d'Égypte.

J'ai pris une connoissance aussi exacte qu'il m'a été possible, de tout ce qui m'a paru digne des mémoires que M. le duc d'Orléans et M. le comte de Maurepas m'ont fait l'honneur de me demander. J'ai eu l'avantage de me trouver en la compagnie de M. l'abbé Pinein, ecclésiastique piémontois, homme savant et grand amateur de l'antiquité; cet abbé étoit venu en ce pays-ci dans le dessein de faire la comparaison des plus beaux monuments de l'Italie, avec ceux que l'Égypte a conservés jusqu'à présent.

Vous jugerez aisément, mon révérend père, de la joie que j'ai eue de pouvoir me joindre à une personne de ce mérite, et de l'avoir eue pour témoin de mes découvertes. Avant que de vous en parler, je puis vous dire par avance que les yeux de cet abbé, tout accoutumés qu'ils sont à ne voir dans Rome et dans le reste de l'Italie que des objets magnifiques, n'ont pas laissé d'être surpris à la vue des ouvrages égyptiens, dont les seuls débris de quelques-uns lui ont paru dignes d'admiration, tellement qu'après les avoir bien considérés, il a été forcé de convenir qu'en fait d'architecture, noble, simple et solide, les Césars ont été inférieurs aux Pharaons.

Croiroit-on, par exemple, sans le témoignage de M. l'abbé Pincia, qui ne peut être suspect, que dans une des îles des cataractes on trouve en entier des temples élevés autrefois en l'honneur des divinités les plus célèbres parmi les Égyptiens? Croiroit-on qu'il y eût dans l'Égypte des portiques, des pyramides et plusieurs autres édifices dont la beauté et la variété des sculptures surprendront toujours les étrangers qui viendront en ce pays-ci? C'est cependant ce que nous assurons avoir vu plus d'une fois. Je ne vous en ferai, pour le pré-

sent, mon révérend père, qu'un récit très succinct : il préviendra le grand ouvrage que je dois vous envoyer ; mais tout succinct qu'il sera, il ne laissera pas de vous donner une haute idée de l'ancien empire d'Égypte.

Nous nous embarquâmes, M. l'abbé Pincia et moi, sur le Nil, le 8 novembre 1721 ; notre voyage ne fut que de deux mois et demi : car nous rentrâmes au Caire le 21 janvier 1722 ; et pendant ces deux mois et demi de voyage, tout ce que nous pûmes faire, fut de parvenir à la première cataracte qui sépare la Nubie de l'Égypte. Dans cet espace qui fait la séparation d'un royaume à l'autre, il y a plusieurs îles qui ont trois lieues de longueur. Ces îles sont recommandables par leurs carrières d'un beau marbre granit ; mais la difficulté est de l'en tirer. On auroit ici besoin de l'industrie des François, qui trouvent le moyen de venir à bout des choses les plus difficiles ; d'ailleurs les vaisseaux qui vont les enlever ont bien des écueils à éviter, et plusieurs y périssent. Entre ces îles, deux ont été particulièrement recommandables dans l'antiquité ; l'une est l'île Eléphantine, renommée par son temple du serpent Knuphis, dont parle Strabon ; l'autre est l'île de Philoe, célèbre par son tem-

ple d'Isis et par celui de l'Épervier éthiopien, et de plus par le sépulcre d'Osiris. Strabon et Diodore de Sicile parlent de l'une et de l'autre. Ces deux îles ont changé de nom; Éléphantine est aujourd'hui nommée l'*île Fleurie*, et celle de Philoe s'appelle l'*île du Temple*.

Les cataractes sont habitées par des Nubiens; leur couleur est noire. Notre vue les effaroucha; quelques-uns d'eux s'avancèrent vers nous d'un air menaçant, nous présentant leurs zagaies ou demi-lances; mais comme nous étions instruits de ce que nous devions faire en pareille occasion, nous leur offrîmes du tabac, et notre tabac les adoucit à l'instant. La carrière de granit n'est pas loin des cataractes et de Syène. Nous allâmes sur les lieux; nous vîmes l'endroit où ont été travaillés ces excellents morceaux, qui ont fait les riches ornements des palais et des temples d'Égypte. Rome désespérant de trouver dans son sein de si magnifiques et de si parfaits ouvrages, a fait l'acquisition de ceux-ci; elle les a fait transporter par mer, à grands frais, jusque dans ses murs, et elle se fait gloire aujourd'hui de les posséder et de les faire admirer aux étrangers.

J'ai trouvé quatre nouvelles inscriptions grecques sur ma route : l'une à Éléphantine;

elle est sur un marbre noir, dans les ruines du temple Knuphis; l'autre à Philoe, gravée sur un obélisque de granit, à la tête du temple d'Isis; la troisième dans le temple du dieu Pan, à Panopolis; et la quatrième est à Ombos, dans le temple d'Apollon. A Ombos, à Philoe et a Apollinopolis *magna*, nous vîmes des temples encore tout entiers; les portes de ces villes sont d'une élévation et d'une beauté surprenantes; elles sont ornées de sculptures gigantesques de quinze ou vingt pieds de haut, et flanquées de grosses tours qui annoncent une superbe ville. Les pierres de ces édifices sont d'environ vingt pieds de longueur; j'en ai vu quelques-unes qui en avoient jusqu'à vingt-sept : leur grosseur étoit proportionnée à leur longueur. Ces pierres n'ont pas besoin de ciment, ni d'autres matières qui les joignent étroitement l'une avec l'autre; elles sont taillées avec tant d'art pour être assemblées l'une sur l'autre, que par leur seule et immédiate position, elles acquièrent une solidité qui les a fait résister jusqu'à présent à toutes les injures des temps.

En 1708, je fis un premier voyage à Thèbes : j'y fis mission pendant quatre jours. Je ne pensai alors qu'à l'instruction des Thébéens;

mais l'exécution de mon ouvrage, qui est bien avancé, m'a obligé d'y en faire un second, pour examiner de plus près ce que je n'avois vu que comme en courant. Je l'ai fait ce second voyage avec M. l'abbé Pincia. La seule vue des restes de cette fameuse ville, fait aisément juger quelle a dû être son ancienne magnificence. Je ferai de mon mieux, mon révérend père, pour vous en donner l'idée la plus juste qu'on s'en puisse faire aujourd'hui, et je le ferai dans une description de l'Égypte que j'aurai l'honneur de vous envoyer incessamment; au reste je vous prie d'être persuadé que je ne dirai rien qui soit contraire à la vérité, soit que je parle du magnifique palais des rois de Thèbes, de ses statues, pyramides, colonnes et autres ornements de marbre et de granit qui l'enrichissent; soit que je décrive les superbes sépulcres des rois thébéens, dont tous les murs conservent des peintures aussi brillantes que si elles venoient d'être faites. Ces peintures représentent, par des figures hiéroglyphiques, les vertus et les actions de ces princes, mais d'une manière qui fait connoître tout le génie idolâtre et l'esprit du paganisme.

Après quelques journées de séjour à Thèbes, M. l'abbé me proposa de nous transporter au

lac Mœris; je fis ce qu'il désiroit, d'autant plus volontiers, que je voulois en connoître la longueur et le circuit. Les auteurs qui en ont parlé se contredisent : M. Bossuet lui donne cent quatre-vingts lieues de tour; il s'en est tenu à l'opinion de Pline et de Mutianus, qui se sont trompés eux-mêmes; Pomponius Méla ne lui en donne que cent six. De ces différents sentiments, on doit conclure que pour en bien juger, il faut s'être promené plus d'une fois sur les bords de ce lac. C'est après en avoir observé l'étendue avec toute l'attention et l'exactitude qui m'a été possible, que dans ma carte j'ai donné au lac Mœris vingt-cinq lieues de longueur, et soixante ou environ de circuit (1). Les eaux de ce lac sont douces; il en a été parlé dans le huitième tome de nos mémoires.

Près de ce lac nous vîmes les restes du fameux labyrinthe, l'admiration des siècles passés. Plusieurs rois d'Égypte ont eu part à sa construction. Hérodote prétend que les premières pierres en avoient été posées plus de deux mille ans avant la prise de Troie. Pline nous fait une description magnifique de ce fa-

[1] La circonférence du Lac Mœris est d'environ 35 lieues. (*Note des Éd.*)

meux monument des Égyptiens. Il renfermoit, dit cet auteur, un espace très vaste, divisé par des murailles en divers corps de logis ou appartements séparés les uns des autres, dont chacun contenoit de grandes salles voûtées, plus de trois cents chambres hautes et basses, plusieurs portiques ornés de diverses sculptures, lesquelles représentoient des divinités égyptiennes. Ces vastes bâtiments communiquoient les uns aux autres par des cours qui les séparoient. Hérodote et Pline ajoutent que cette multitude d'appartements qui se communiquoient sans confusion, et dont il étoit difficile de trouver l'entrée et la sortie, formoient ce qu'on appeloit alors le labyrinthe. L'état monstrueux où les temps ont réduit ce superbe édifice m'a empêché de pouvoir vérifier la description que nous en font ces deux illustres auteurs; ce que j'en puis dire, c'est que le labyrinthe du Faïoum, dont j'ai fait mention dans un mémoire précédent, n'est qu'une misérable chaumine, si on le compare au labyrinthe dont je viens de parler.

Je ne dirai rien de plusieurs villes anciennes que nous avons pour ainsi dire déterrées, et dont à peine connoît-on les noms; je crois que nous en avons la véritable situation. Telles sont

les villes d'*Abidus*, la grande *Ptolémaïs*, trois *Apollinopolis*, deux *Diospolis*, trois *Atroditopolis*, *Antet polis*, deux petites *Ptolémaïs*, *Hermopolis*, *Panopolis*, *Latopolis*; deux *Crocodinopolis*, *Nilopolis*, *Latonæ Civitas*, et plusieurs autres; on les trouvera toutes dans ma carte générale, placées où leur situation nous a paru plus vraisemblable.

La route que nous tenions, M. l'abbé Pincia et moi, nous conduisit au monastère de Saint-Pacôme; il est situé à une journée de Dendéra et près de l'île de Tabenne. Cette île a une bonne lieue de longueur. Pour ce qui est du monastère, il n'en reste aujourd'hui qu'un amas prodigieux de bâtiments écroulés les uns sur les autres; mais cet amas affreux de ruines fait juger que saint Pacôme renfermoit autrefois dans son monastère un nombre de solitaires aussi grand que nous le dit l'histoire de sa vie. Tous ces solitaires étoient distribués en divers grands corps de logis, qui formoient comme autant de petits couvents; ils observoient que saint Pacôme étoit leur père commun. Il assembloit le saint jour de Pâques, dans la grande église du monastère. Saint Jérôme, dans sa préface sur la règle de saint Pacôme, dit qu'en

ce saint jour de Pâques, plus de cinq cents solitaires chantoient ensemble les louanges de Dieu, et qu'après la fête ils s'en retournoient chacun dans son couvent, animés et résolus plus que jamais par les vives exhortations de saint Pacôme, à vivre jusqu'à la mort dans l'exercice de la pénitence, et dans la fuite du monde et des hommes, pour ne s'occuper que de Dieu seul. En considérant la confusion où les temps ont réduit ce célèbre monastère, il n'est pas possible qu'on ne se rappelle le souvenir de tous ces saints solitaires, et qu'on ne conçoive, à leur exemple, du mépris pour les choses du monde, et un sincère désir des biens de l'éternité.

Près du monastère dont nous venons de parler, on ne peut voir sans s'affliger, un temple dédié à Vénus. Il fut autrefois construit dans la ville d'Andora, et devint beaucoup plus fameux que celui de Thèbes, qui avoit été pareillement dédié à une fabuleuse divinité [illegible] trouvai dans celui-là, nerai, s'il est nécessaire, [illegible] un nouveau voyage dans les lieux que nous venons de parcourir, pour donner à une plus longue relation de nos découvertes toute l'exactitude qui me sera possible. La lenteur

de notre dernière navigation m'a donné le loisir de prendre chaque jour avec mon astrolabe les hauteurs et la latitude des lieux où nous avons passé; j'ai examiné tous les différents contours du Nil et des îles qui en sont voisines; il me sera aisé de marquer dans la carte que j'en dois faire, non seulement les lieux modernes, mais encore plus de cent villes anciennes, anciens monastères et temples, dont j'ai trouvé les vestiges sur les bords du Nil ou dans ses environs, depuis le Caire jusqu'aux cataractes.

L'ennui que nous causoit notre lente navigation, nous faisoit prendre quelquefois plaisir à voir le long du Nil un nombre prodigieux de crocodiles, qui se laissent approcher de fort près. Sept ou huit îles voisines de Thèbes en sont remplies. On voit ces animaux d'une grosseur énorme, étendus par troupes sur le sable pour y gober l'air à leur aise, et pour y recevoir les rayons du soleil les plus ardents; lorsqu'on les approche, et que l'on fait du bruit, alors ces gros colosses se lèvent lourdement de terre, et vont se plonger dans le Nil. Un de nos gens tira sur un de ces animaux son fusil chargé à balle; tout blessé qu'en fut cet animal, il ne laissa pas de gagner les bords du

Nil. Pendant qu'il s'y débattoit, trois ou quatre de nos matelots y coururent armés de perches et de leurs avirons; ils l'assommèrent de leurs coups. C'étoit un jeune crocodile, qui n'avoit tout au plus que sept pieds de long; ils l'écorchèrent, le firent cuire, et en mangèrent: ils le trouvèrent excellent. M. l'abbé Pincia et moi en tâtâmes par curiosité; ce fut pour la première fois, et je crois que ce sera la dernière. Ce jeune crocodile fut pris dans l'île de Mansourié vers Assouan.

J'ai pris, étant sur les lieux, les plans des temples d'Isis, d'Osiris et de l'Épervier; je pris aussi celui de Knuphis étant à Philoe, celui d'Apollon étant à Ombos, celui d'un autre Apollon étant à *Apollinopolis magna*. Ce temple est le plus magnifique qui soit dans le Saïd; enfin, je pris celui du temple de Lucine étant à Elithia ou *Lucinæ civitas*; j'avois déjà pris auparavant le plan du temple de Pallas, du poisson Latus, de Pan, du géant Antée. Je préfère avec justice à tous ces plans, celui des cataractes, celui de la carrière de granit, et celui des sépulcres royaux de Thèbes. Je suis persuadé que lorsque je les enverrai en France bien dessinés, on les y verra avec plaisir et admiration. Voilà, mon révérend père, tout

ce que je vous dirai pour le présent de notre voyage du Saïd. Nous abordâmes, M. l'abbé Pincia et moi, la veille de l'Épiphanie, à Akmico; j'allai le lendemain visiter nos Coptes catholiques. Dieu leur a fait la grâce de se conserver dans la catholicité depuis la mission que nous leur fîmes en 1708 : je leur donnai tout le temps pour se confesser, et M. l'abbé Pincia eut la consolation de les communier tous de sa main. Après quelques jours de repos, nous nous remîmes en chemin pour nous rendre au Caire.

Avant que de finir ma lettre, je vous ferai part d'une révolution des plus surprenantes, et qui fut très prompte; nous en avons été tous témoins.

L'Émir-Haggni, ou conducteur de la caravane de la Mecque, nommé Ismaïn Bey, jeune prince d'environ trente ans, le plus riche et le plus accrédité du Caire, fut, il y a quelque temps, proscrit par le grand-seigneur. Il se tenoit caché dans la ville, lorsqu'au dimanche matin il parut à cheval au milieu du Caire, à la tête de quatre ou cinq cents hommes armés de toutes pièces, et accompagné de deux princes proscrits comme lui. Il s'avança avec cette petite armée jusqu'au château. Sitôt que les peuples, dont il étoit aimé, l'aperçurent, ils jetè-

rent de grands cris d'allégresse, et coururent au-devant de lui. Les janissaires gagnés, soit par affection pour ce prince, soit par argent, et pour mieux dire par l'un et l'autre, lui ouvrirent les portes du château où commandoit le bacha pour le grand-seigneur. L'émir l'envoya sommer aussitôt de se rendre, et de se retirer dans une des maisons de la ville, avec un sauf-conduit qui lui seroit donné. Le bacha déjà instruit de la marche de l'émir, s'étoit retranché dans le quartier le plus élevé du château; il fit mine de vouloir s'y défendre; il donna ses ordres à sa garnison; il fit transporter du canon sur le mont Diouchi, qui commande au sérail et à la ville : mais peu de temps après, et sans attendre l'effet de ses préparatifs, il se rendit à discrétion.

Cette honteuse conduite du bacha, haï dans l'Égypte, donna occasion aux commandants de la milice, aux chefs de la justice et de la loi, et aux principaux habitants du Caire, de dresser une requête au grand-seigneur. Par cette requête, ils se plaignoient à sa Hautesse du gouvernement tyrannique du bacha, de ses vexations, de ses injustices, et enfin de la lâche et prompte reddition du château du Caire. Par la même requête, ils supplioient très humblement

blement sa Hautesse de leur accorder un nouveau bacha plus fidèle à son souverain, et plus humain envers ses sujets. Elle finissoit par la justification de l'émir, qui n'avoit fait, disoient-ils, son entreprise que pour affranchir le royaume d'Égypte du dur esclavage du bacha.

Cette requête a dû être présentée au grand-seigneur par sept agas députés de chaque corps de la milice du Caire; ils se sont embarqués sur un bâtiment anglois, qu'ils ont nolisé pour la somme de cent cinq médins, c'est-à-dire d'environ deux mille écus de notre monnoie; nous apprendrons au premier jour le succès de cette députation.

L'Égypte a le malheur d'être souvent exposée à de pareilles révolutions : ses richesses en sont la cause. Comme le pays est abondant, le bacha qui y commande, et les autres seigneurs qui y sont nés, se hâtent de s'y enrichir : sont-ils devenus riches en peu de temps, ils s'efforcent de se rendre indépendants de toute autorité, pour mettre en sûreté leurs richesses. Le grand-seigneur, de son côté, par l'intérêt qu'il a de conserver un royaume d'où il tire de si grands secours d'argent, est forcé de ménager

ces seigneurs, et son bacha même, pour ne leur pas donner occasion de se révolter contre son gouvernement.

Je suis, etc.

EXTRAIT

D'une lettre du P. Sicard, au P. Fleuriau, écrite du Caire le 2 juin 1723.

MON RÉVÉREND PÈRE,

JE suis de retour d'une mission dans le Delta; j'y ai employé cinq semaines. Un mébacher, c'est-à-dire, un intendant de la maison d'un de nos plus puissants agas, a bien voulu me conduire dans tous les villages dépendants de son maître. Comme ce mébacher est copte d'origine, très accrédité en ce pays, et bon catholique, et que d'ailleurs il m'a pris en amitié, je dois à son crédit la liberté que j'ai eue de faire, dans tous les lieux où nous avons été, mes fonctions de missionnaire, et d'y continuer mes observations.

Je vous ai souvent mandé que les Coptes forment une nation très éloignée du royaume de Dieu. Quoiqu'ils se disent chrétiens, ils n'en ont que le nom; plusieurs même parmi eux n'ont de l'homme que la figure extérieure : cependant comme le Fils de Dieu n'exclut au-

cune nation de son royaume, quelle qu'elle puisse être, nous ne laissons pas de cultiver celle des Coptes, toute éloignée qu'elle nous en paroît. Nous jetons le bon grain dans cette terre ingrate, et quoiqu'elle abonde en ivraie, Dieu nous donne la consolation de faire chaque année quelque petite récolte : celle de l'année dernière a été, grâce au Seigneur, assez bonne.

La conversion seule d'un prêtre copte, que le Seigneur a opérée, nous tient lieu d'un grand nombre de conversions : car convertir un prêtre copte c'est convertir avec lui plusieurs autres de sa nation. La grossière ignorance des Coptes est telle, qu'ils suivent aveuglément tout ce qu'ils voient faire à leurs prêtres. Celui dont nous parlons fit publiquement sa profession de foi. Il soutint courageusement les reproches que les obstinés prêtres coptes ne manquèrent pas de lui faire, mais celui-ci de son côté les exhortoit à suivre son exemple; nous avons sujet d'espérer qu'il sera suivi de quelques autres de sa nation. Notre mébacher dont je viens de parler, étoit un second missionnaire avec moi. Il prenoit soin d'assembler les Coptes les plus dociles, et de les conduire à l'église pour y entendre la messe et l'instruction que je faisois à la fin à

tous ceux qui y assistoient : c'est ainsi qu'en ce pays, et à cette nation, il faut doucement et sans bruit annoncer la parole de Dieu.

Après ce détail, mon révérend père, je viens à mes observations : j'en ai fait quelques-unes pour la géographie, d'autres pour l'histoire, et en troisième lieu pour la physique; je ne vous en parlerai aujourd'hui que légèrement, et vous les trouverez mieux détaillées dans le grand ouvrage que je vous ai promis.

A l'égard de mes observations pour la géographie, j'ai découvert les anciennes villes de *Cabasus*, de *Xoïs* et de *Cinos* ou *Cinopolis;* la première est une métropole, et se nomme aujourd'hui *Chabas;* la seconde est un évêché dans la préfecture Sébennistique : on l'appelle présentement *Saka;* la troisième est aussi un évêché, et se nomme *Chiu;* ces trois villes sont dans la province de Garbié. J'ai découvert de plus, dans la province de Ménoufié, la ville de Tana, et celle de Nixios. Ptolémée prétend que la première est la capitale du nom de *Plitomphutus*, et que la seconde est la capitale de la Prosopite, auprès des ruines de Nixios ou *Nicii.* J'ai visité deux églises dédiées à saint Sarabamont, qui fut évêque de cette ville, et qui souffrit le martyre sous Dioclétien.

Comme je n'étois pas éloigné de la bourgade Phacusa dans le Laloubié, je crus devoir aller sur les lieux, pour y vérifier moi-même ce que j'avois lu dans Strabon au sujet de cette bourgade. Je trouvai en effet quelques indices incontestables de ce fameux canal, ouvrage de Sésostris, continué par Darius et par Ptolémée Philadelphe. Ce canal commençoit au bourg Phacusa sur le Nil, et faisoit une avantageuse communication des eaux de ce fleuve avec celles de la mer Rouge.

Avant que de sortir du Delta, j'allai voir tous les canaux qui y entrent; il est manifeste aux yeux de ceux qui les suivent de près, que ces différents canaux sortent des deux branches de Rosette et de Damiette. Mais ce qui me paroît surprenant, c'est que ce canal, qu'on nomme *Souris*, reçoit les eaux salées du Nil, et tire en même temps de son propre sein, je veux dire de ses sources particulières, une eau très douce, et qu'il la conserve lors même que les eaux du Nil se sont retirées. Il faut, je le répète, il faut descendre sur les lieux, pour connoître et pour croire tout ce que la nature et l'art ont produit de rare et de merveilleux dans l'Égypte.

Après vous avoir fait, mon révérend père,

ces courtes observations géographiques, je vous en ferai deux autres qui sont un peu plus du fait de l'histoire. J'ai vu un pont à six arcades, construit par les ordres du sultan Cœyed-Bey; j'y ai compté sur les parapets soixante-deux figures de lion; elles sont toutes en relief de pierre. [illegible] de plus considéré attentivement quatre grands cercueils; on les a déterrés en différents endroits depuis un an ou deux; il y en a trois de marbre noir : les hiéroglyphes qui y sont bien sculptés, font croire que ces ouvrages furent faits dans les temps les plus reculés des Pharaons. L'un d'eux a une espèce de couvercle : on y voit une femme en relief bien travaillée. Les deux autres cercueils avoient pareillement des couvercles figurés; mais les Arabes les ont détruits pour en accommoder leurs moulins. Le quatrième est de marbre blanc, avec des génies, des guirlandes, des mufles de taureau qui y sont sculptés; la construction en est plus fraîche et d'un goût romain. Le premier prince du Caire, émir de la caravane de la Mecque, a demandé la permission de l'enlever pour servir d'abreuvoir à ses chevaux.

Il ne me reste plus, mon révérend père, qu'à vous faire quelques observations qui re-

gardent la physique. Je me disposois à en mettre quelques-unes par écrit, lorsque notre consul me vint dire que M. l'abbé Bignon lui demandoit des observations sûres et bien détaillées sur tout ce qui concerne la construction du sel ammoniac et du natron, et que cet illustre et savant abbé demandoit de plus des éclaircissements sur plusieurs autres articles dont MM. de l'Académie des sciences avoient fait le mémoire qu'il lui envoyoit, pour y faire des réponses. M. le consul ayant reçu ce mémoire, me fit l'honneur de me le communiquer; il me pria en même temps, et avec instance, de me charger d'y répondre. Quoique je me crusse fort peu capable de cette commission, et que d'ailleurs mes missions ordinaires me laissassent peu de loisir pour y satisfaire, cependant, par considération pour M. l'abbé Bignon, et pour MM. de l'Académie des sciences, et à la prière de M. notre consul, dont nous recevons continuellement de bons offices, j'acceptai la commission. Je travaille présentement sur ce mémoire : sitôt que j'aurai satisfait aux demandes qu'il contient, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer; mais je crains d'être obligé de suspendre mon travail; car quelques avant-coureurs de la peste semblent menacer le Caire.

Déjà la crainte de ce fléau a fait fermer la porte des maisons consulaires de France et d'Angleterre; chacun se précautionne contre cet ennemi redoutable.

Nous tiendrons nous autres notre maison ouverte, et nous serons toujours prêts à en sortir pour aller au secours de nos disciples, qui auront alors plus besoin de nous que jamais. Le bon soldat ne doit pas se cacher lorsque l'ennemi paroît. Le Seigneur nous a conservés jusqu'à présent dans de pareilles occasions, et nous espérons qu'il continuera de nous conserver tant que nous serons assez heureux que de pouvoir procurer sa gloire et le salut de nos frères. Demandez-lui pour nous, mon révérend père, qu'il nous fasse la grâce d'exécuter sa volonté jusqu'au dernier soupir de notre vie. Je suis, etc.

RÉPONSE

Du P. Sicard, missionnaire de la compagnie de Jésus en Égypte, à un mémoire de MM. de l'Académie des sciences.

REMARQUES SUR LE NATRON.

Le *natron* ou *nitre* d'Égypte a été connu des anciens; il est produit dans deux lacs, dont Pline parle avec éloge (Hist. natur., l. XXXI, c. 10). Strabon pose ces deux lacs nitreux dans la préfecture Nitriotique, proche les villes d'Hermopolis et de Momemphis, vers les canaux qui coulent dans le lac Maréotis : toutes ces autorités se confirment par la situation présente des deux lacs de natron. L'un des deux lacs nitreux, nommé *le grand lac*, occupe un terrain de quatre ou cinq lieues de long, sur une lieue de large, dans le désert de Scété ou de Nitrie; il n'est pas éloigné des monastères de Saint-Macaire, de Notre-Dame des Suriens et des Grecs, et il n'est qu'à une grande journée à l'ouest du Nil, à deux de Memphis

vers le Caire, et autant de Naucrate vers Alexandrie et la mer.

L'autre lac, nommé en arabe *Nehilé*, a trois lieues de long sur une et demie de large; il s'étend au pied de la montagne à l'ouest, et à douze ou quinze milles de l'ancienne *Hermopolis parva*, aujourd'hui Damanhour, capitale de la province du Baheiren, autrefois *Nitriotique*, assez près du lac Maréotis, et à une journée d'Alexandrie.

Dans ces deux lacs, le natron est couvert d'un pied ou deux d'eau; il s'enfonce en terre jusqu'à quatre ou cinq pieds de profondeur; on le coupe avec de longues barres de fer pointues par le bas; ce qu'on a coupé est remplacé l'année suivante, ou quelques années après, par un nouveau sel de nitre qui sort du sein de la terre. Pour entretenir sa fécondité, les Arabes ont soin de remplir les places vides de matières étrangères, quelles qu'elles soient : sable, boue, ossements, cadavres d'animaux, chameaux, chevaux, ânes et autres. Toutes ces matières sont propres à se réduire, et se réduisent en effet en vrai nitre; de sorte que les travailleurs revenant un ou deux ans après dans les mêmes quartiers qu'ils avoient épuisés, y trouvent nouvelle récolte à recueillir. Pline

se trompe quand il assure dans le livre cité ci-dessus, que le Nil agit dans les salines du natron, comme la mer dans celles du sel, c'est-à-dire que la production du natron dépend de l'eau douce qui inonde ces lacs. Point du tout; les deux lacs sont inaccessibles, par leur situation haute et supérieure, aux inondations du fleuve. Il est sûr pourtant que la pluie, la rosée, la bruine et les brouillards sont les véritables pères du natron, qu'ils en hâtent la formation dans le sein de la terre, qu'ils le multiplient et le rendent rouge: cette couleur est la meilleure de toutes; on en voit aussi du blanc, du jaune et du noir.

Quand on a coupé et tiré le natron, on le charge tout d'un temps sur des chameaux ou autres bêtes de somme, sans aucune détersion, dépuration, lixiviation, ou autre sorte de préparation: le nitre sort de sa mine net et parfait. Celui du grand lac est voituré au bourg de Térané sur le Nil, on le met en piles et à l'air jusqu'à ce qu'on le vende. Celui de Nehilé est transporté à Damanhour, où on le renferme dans des magasins. Ou sait assez l'usage du natron; il sert pour blanchir le cuivre, le fil, le linge; il est employé par les teinturiers, les verriers et les orfèvres; les boulangers en en-

flent le pain en le mêlant avec la pâte; les rôtisseurs en attendrissent la viande.

Je dirai en passant que les paysans du district de Térané sont obligés de transporter tous les ans du grand lac quarante mille quintaux de natron; cette corvée leur tient lieu de la taille pour leurs terres ensemencées. Les paysans d'autour de Nchilé sont chargés pareillement d'en apporter de leur lac trente-deux mille quintaux par an, et à leurs frais, à Damanhour. Les deux lacs rendent chaque année au fils d'Ibrahim-Bey, qui en est seigneur, près de cent bourses, dont il est tenu d'en donner quarante, c'est-à-dire vingt mille écus au grand-seigneur. Outre le natron, on recueille dans certains quartiers des deux lacs du sel ordinaire et fort blanc; on y trouve aussi du sel gemme, qui vient en petits morceaux d'une figure pyramidale, c'est-à-dire carrée par le bas et finissant en pointe. Ce dernier sel ne paraît qu'au printemps.

REMARQUES SUR LE SEL AMMONIAC.

Je remarquerai sur le sel ammoniac, 1° la matière; 2° les vases qui la contiennent; 3° la disposition des fourneaux; 4° la façon du travail; 5° la quantité et l'usage de ce sel.

1° La matière n'est que la suie, mais une

suie qu'on racle des cheminées où l'on brûle des mottes de fiente d'animaux pétrie avec de la paille; ces mottes imprégnées de sel alkalis et urineux, impriment à la suie certaine qualité qu'elle n'acquerroit jamais de la fumée du bois et du charbon, qualité pourtant indispensable pour la production du sel ammoniac, nommé *nechaber* en arabe.

2° Les vases qui contiennent la matière ressemblent parfaitement à des bombes : ce sont de grandes bouteilles de verre, rondes, d'un pied et demi de diamètre, avec un col de deux doigts de haut. On enduit ces bombes de terre grasse, on les remplit de suie jusqu'à quatre doigts près de leur col, lequel demeure vide et ouvert; il y entre environ quarante livres de suie, qui rendent à la fin de l'opération à peu près six livres de sel ammoniac; la suie d'une excellente qualité fournit plus de six livres, celle qui est moindre en fournit moins.

3° Les fourneaux sont disposés comme nos fours communs, excepté que leurs voûtes sont entr'ouvertes par quatre rangs de fentes en long; sur chaque fente, il y a quatre bouteilles qu'on range proprement, de telle sorte que le fond de la bouteille étant enfoncé et exposé à l'action de la flamme, les flancs se trouvent en-

gagés dans l'épaisseur de la voûte, et le seul col de la bouteille demeure à l'air; quant au reste de la fente, il est rebouché et bien cimenté. Chacun des fourneaux contient seize bouteilles : chaque grand laboratoire est composé de huit fourneaux disposés en deux chambres : ainsi chaque grand laboratoire met en œuvre tout à la fois cent vingt bouteilles.

4° Dans chaque fourneau on entretient pendant trois jours et trois nuits un feu continuel avec de la fiente d'animaux, mêlée de paille. Le four est profond, le feu est éloigné des bouteilles, pour éviter qu'elles ne se cassent. Le premier jour le flegme grossier de la suie s'exhale par une fumée épaisse, qui sort du col de la bouteille, lequel demeure ouvert. Le second jour, les sels acides s'exaltant avec les alkalis, s'accrochent vers le haut de la bouteille, dont ils bouchent le col en s'unissant et se coagulant. Le troisième jour la coagulation continue, s'épure et se perfectionne; alors le maître fait un petit trou, un doigt au-dessous du col, à l'épaule de chaque bouteille, pour voir si la matière est assez cuite, et s'il n'y a plus rien à exhaler. Après avoir observé son état, il rebouche exactement le trou avec de la terre grasse, et le rouvre de temps à autre,

pour connoître le progrès de son opération. Lorsqu'il la voit parvenir au point où elle doit être, il tire le feu, casse la bouteille, rejette les cendres qui restent au fond, prend cette masse ronde, blanche et transparente, de l'épaisseur de trois ou quatre doigts, attachée et suspendue contre le col; cette masse est ce que l'on nomme sel ammoniac ou nechaber. Sous ce sel ammoniac ou nechaber, il s'attache une croûte noire de deux ou trois doigts d'épaisseur, nommée *aradi;* sous cette croûte, les cendres demeurent au fond de la bouteille. On jette les cendres; mais on reçoit la croûte noire dans les bouteilles : de cette croûte se forme un sel ammoniac le plus pur et le plus blanc, qu'on nomme *mercarar;* et ce sel est beaucoup plus cher que l'autre.

5° Dans les deux bourgs du Delta, voisins l'un de l'autre, nommés *Damager*, à une lieue de la ville de Mansoura, il y a cinq grands laboratoires et quelques petits; il s'y fait tous les ans quinze cents ou deux mille quintaux de sel ammoniac. Dans le reste de l'Égypte, il n'y a que trois laboratoires; deux sont dans le Delta, et le troisième au Caire, d'où il ne sort par an que vingt ou trente quintaux de ce sel. L'usage du sel ammoniac est connu chez les blanchis-

seurs de vaisselle de cuivre, chez les orfèvres, les fondeurs de plomb, et particulièrement chez les chimistes et les médecins.

REMARQUES SUR LES PIERRES ET MARBRES.

L'Égypte abonde en marbres de différentes sortes. 1° Le granit ou marbre thébéen est moucheté de diverses couleurs; tantôt le noir domine dans les uns, et le rouge dans les autres : toutes ces espèces de granit ont leurs carrières au fond de l'Égypte supérieure, près du Nil, entre les premières cataractes et la ville d'Assouan, jadis Seyne. 2° Le marbre blanc et le marbre noir se trouvent au nord d'Assouan, sur le bord oriental du Nil. 3° Il y a des carrières de marbre jaune, rouge et noir près du fameux monastère de Saint-Antoine, dans le désert de la Thébaïde, au pied occidental du mont Colzim, dans la plaine d'Araba, à sept ou huit lieues de la mer Rouge. 4° On avoit autrefois trouvé des carrières de ces différents marbres et de porphyre en certains endroits de l'Égypte et hors de l'Égypte : on ne les connoît plus aujourd'hui. L'avarice et l'indolence des Turcs leur ont fait oublier depuis long-temps le chemin de ces carrières; ils profitent des débris des anciens édifices pour en tirer les marbres dont ils ont besoin. Le mont Sinaï et toutes les montagnes

qui l'environnent ne sont que granit, aussi bien que les vallons et montagnes à deux journées au nord de Sinaï. Le mont Sainte-Catherine est d'un granit plus fin, et rayé de lignes noires en façon d'arbrisseaux.

Vers Assouan, entre le Nil et la mer Rouge, on taille une pierre blanche et tendre, nommée *béram*, dont on fait communément dans tout le Saïd et au Caire, des marmites et autres ustensiles de cuisine : cette pierre résiste au feu, et quand elle vient à se briser par accident, on en rejoint proprement les pièces avec des liens de fer, et on cimente les jointures avec de la poudre de la même pierre. On trouve dans la province de Faïoum, autrefois Arsinoïte, une espèce de petite pierre oblongue, brune, parsemée de petits points jaunes, presque insensibles; elle se forme d'un sable de la même couleur, dans une plaine de deux cents pas de long et autant de large : les gens du pays appellent cette pierre noisette, à cause de sa figure. A deux lieues au levant du Caire il y a une plaine de sable, nommé Sabil-el-allam, parsemée de cailloux, dont quelques-uns enferment une espèce de petit diamant brut. On casse le caillou dont on tire cette petite pierre brillante; lorsqu'elle a été travaillée et polie, on en fait

des bagues et des bracelets. Dans le désert de Scété ou de Saint-Macaire, il y a des mines de pierres d'aigle; près de ces mines on trouve de gros morceaux de bois et des ossements d'animaux pétrifiés.

REMARQUES SUR LES FOURS A POULETS.

Le four à poulets est un bâtiment dans un lieu enfoncé en terre, et construit en forme de dortoir; l'allée qui est au milieu, a quatre ou cinq chambres à ses côtés de part et d'autre. La porte de l'allée est fort basse et fort étroite; elle est bouchée avec de l'étoupe, pour conserver une chaleur continuelle dans toute l'étendue du four. La largeur des chambres est de quatre ou cinq pieds; et la longueur en a trois fois autant. Les chambres ont double étage; celui d'en bas est à rez-de-chaussée, celui d'en haut a son plancher inférieur, et ce plancher a une ouverture ronde au milieu; le plancher supérieur est voûté en dôme, et pareillement ouvert. Au lieu de porte, chaque étage a une petite fenêtre d'un pied et demi en rond.

L'étage inférieur est rempli de quatre ou cinq mille œufs, et même plus; car plus il y en a, et mieux l'entrepreneur y trouve son compte; d'ailleurs cette multitude d'œufs contribue à

entretenir la chaleur qui se communique à tous les œufs accumulés les uns sur les autres. L'étage supérieur est pour le feu; il y est allumé pendant huit jours, mais non pas de suite : car la chaleur en seroit excessive et nuisible. On l'allume seulement une heure le matin et autant le soir; c'est ce qu'on appelle le dîner et le souper des poulets. Le feu se fait avec de la bouze de vache ou de la fiente d'autres animaux, séchée et mêlée avec de la paille; on en exclut le bois et le charbon, qui feroient un feu trop violent. La fumée sort par l'ouverture de l'étage supérieur; mais il faut remarquer que pendant que cet étage supérieur demeure ouvert, on ferme exactement avec de l'étoupe la petite fenêtre de l'étage inférieur et le trou rond du dôme, afin que la chaleur se communique par l'ouverture du plancher dans cet étage d'en bas où sont les œufs.

Le huitième jour passé la scène change; on supprime le feu; l'étage où il brûloit se trouvant vide, est remplacé d'une partie des œufs qu'on tire d'en bas pour les mettre au large et les distribuer également dans les deux étages; les portes ou les petites fenêtres de ces deux étages, qui avoient été ouvertes se ferment, et on ouvre à demi le trou du dôme, pour donner

de l'air. Cet état des œufs sans feu, et aidés seulement d'une chaleur douce et concentrée, dure treize jours; car ces treize jours joints aux huit premiers, font le nombre de vingt-un : c'est environ au dix-huitième qu'un esprit vivifique commence à remuer le blanc de l'œuf et son germe déjà formé; on le voit à travers la coque s'agiter et se nourrir du jaune, qu'il suce par le nombril. Deux jours après, c'est-à-dire, le vingtième, le poussin applique son bec à la coque et le fend; l'ouvrier avec son ongle élargit tant soit peu la brèche pour aider les foibles efforts du poussin.

Le vingt-unième après midi, ou le vingt-deuxième au matin, toutes les coques se rompent; une armée de petites volatilles s'élancent et se dégagent chacun de sa prison; le spectacle en est agréable; on croit voir en petit le prodige qui fut montré au Prophète : un champ couvert d'ossements qui se lèvent et ressuscitent. Huit chambres vous paroissoient couvertes de plusieurs milliers de coquilles inanimées, et aujourd'hui vous les voyez remplies de presque autant d'oiseaux vivants; je dis presque, car le nombre des coques excède celui des poussins; la raison est que l'ouvrier ou directeur du four ne répond que des deux tiers des œufs qu'on

lui confie; ainsi, l'entrepreneur ou maître de la fabrique remettant, par exemple, six mille œufs entre les mains de l'ouvrier, n'exige de lui que quatre mille poussins à la fin de l'opération; le reste est abandonné au hasard, et il en périt près d'un tiers. Mais comme il arrive presque toujours que les œufs réussissent au-delà des deux tiers, tout le produit n'est pas uniquement pour l'ouvrier; l'entrepreneur y a sa bonne part; l'ouvrier est obligé de rendre à celui-ci, pour six médins, chaque centaine de poussins éclos au-delà des deux tiers, ce qui fait un gros profit à l'entrepreneur : car il vendra les cent poussins tout au moins trente médins, et ne les aura cependant achetés que six médins de l'ouvrier.

On a raison d'admirer en France cet art singulier, qui fait éclore en même temps des millions de poulets; c'est ainsi que ce pays a trouvé le secret de suppléer par le moyen de la chaleur d'un four, à la lente production naturelle et ordinaire de ces petits animaux. Mais ce qui doit paroître surprenant, c'est que dans ce grand nombre d'hommes qui habitent l'Égypte, où il y a trois ou quatre cents fours à poulets, il n'y ait que les seuls habitants du village de Bermé, situé dans le Delta, qui aient

l'industrie héréditaire de diriger ces fours : le reste des Égyptiens l'ignorent entièrement ; si l'on en veut savoir la raison, la voici.

On ne travaille à l'opération des fours que durant les six mois d'automne et d'hiver, les autres saisons du printemps et de l'été étant trop chaudes, et contraires à ce travail. Lors donc que l'automne approche, on voit trois ou quatre cents Berméens quitter les lieux où ils se sont établis et se mettre en chemin pour aller prendre la direction des fours à poulets, construits en différents bourgs de ce royaume. Ils y sont nécessairement employés, parce qu'ils sont les seuls qui aient l'intelligence de cet art, soit qu'ils le tiennent secret, soit que nul autre Égyptien ne veuille se donner la peine de l'apprendre et de l'exercer.

Les directeurs des fours à poulets sont nourris par l'entrepreneur. Ils ont pour gages 40 ou 50 écus; ils sont obligés de faire le choix des œufs qu'on leur met entre les mains pour ne conserver que ceux qu'ils croient pouvoir réussir; ils s'engagent de plus à veiller jour et nuit, pour remuer continuellement les œufs, et entretenir le degré de chaleur convenable à cette opération : car le trop de froid ou de chaud, si petit qu'il soit, la fait manquer.

Malgré toute la vigilance et l'industrie du directeur, il ne se peut pas faire que dans ce grand nombre d'œufs entassés les uns sur les autres dans le fourneau, il n'y en ait plusieurs qui ne viennent pas à bien; mais l'habile directeur sait profiter de sa perte, car alors il ramasse les jaunes d'œufs inutiles, et en nourrit plusieurs centaines de poulets, qu'il élève, et qu'il engraisse dans un lieu séparé et fait exprès: sont-ils devenus gros et forts, il les vend le plus cher qu'il peut, et la vente étant faite, il en partage fidèlement le profit avec l'entrepreneur. On demandera comment il se peut faire que l'on puisse assembler dans chaque fourneau une si prodigieuse quantité d'œufs. Le moyen en est facile. Chaque fourneau a vingt ou vingt-cinq villages qui lui sont attachés en particulier. Les paysans de ces villages sont obligés, par ordre du bacha et du tribunal supérieur de la justice, de porter tous leurs œufs au fourneau qui leur est assigné, et il leur est défendu de les porter ailleurs, ou de les vendre à qui que ce soit, sinon au seigneur du lieu ou aux habitants des villages qui sont du même district; par ce moyen il est facile de comprendre que les fourneaux ne peuvent manquer d'ouvrage.

Les seigneurs des lieux trouvent ici le secret, comme on le trouve ailleurs, d'établir certains droits à leur profit. Ceux-ci retirent tous les ans, des fourneaux dont ils sont seigneurs, quinze ou vingt mille poussins. Pour les élever sans qu'il leur en coûte rien, ils les distribuent chez tous les habitants de leur seigneurie, aux clauses et conditions de moitié profit de part et d'autre, c'est-à-dire que le villageois qui a reçu de son seigneur quatre cents poussins, est obligé de lui rendre deux cents poulets, ou en nature ou en argent, valeur de deux médins pour chaque poulet; les autres deux cents poulets appartiennent au villageois. L'aga du bourg de Bermé, dont nous avons dit que les habitants étoient les seuls instruits dans l'art de diriger les fours à poulets, cet aga, dis-je, s'est aussi établi un petit droit particulier sur eux; car s'ils veulent sortir de Bermé pendant les six mois du printemps et de l'été, pendant lesquels ils n'ont point de travail, l'aga ne leur donne point de permission de quitter leur pays, qu'ils ne lui paient auparavant huit ou dix piastres. Or pendant ces six mois il y a toujours trois ou quatre cents Berméens qui vont ailleurs gagner leur vie; c'est un profit considérable pour l'aga.

La génération des poulets dont nous venons de parler, n'étoit point inconnue à Pline; il en parle dans son *Histoire naturelle* (Liv. x, ch. 55; — Liv. 1, n° 74). Diodore de Sicile loue aussi l'industrie et la coutume des Égyptiens qui ont trouvé le secret de faire éclore, non seulement les poulets, mais encore les oiseaux.

J'ai demandé à nos directeurs des fours à poulets, si leur art réussiroit en France; ils m'ont répondu qu'ils n'en doutaient pas, et qu'ils s'offroient même à y aller construire des fours pareils aux leurs, et de les diriger de manière que la différence du climat ne mettroit aucun obstacle au succès de leur opération. C'est à nos François curieux à faire venir en France quelqu'un de nos directeurs de Bermé pour en faire l'expérience.

DISCOURS SUR L'ÉGYPTE.

Par le P. Sicard, de la compagnie de Jésus.

CHAPITRE PREMIER.

Noms et situations de l'Égypte.

L'Égypte est appelée par les Grecs, tantôt *Aïguptos*, tantôt *Potamitis*, tantôt *Melambolis*; tous noms qui marquent l'avantage qu'elle a d'être arrosée des eaux du Nil, et engraissée par le sable noir qu'il entraîne et qu'il répand sur les terres. *Et viridem Egyptum*, dit Virgile, *nigrâ fecundat arenâ*. Presque tous les autres peuples anciens l'ont connue sous le nom de la *terre de Cham*, fils de Noé, expression dont David s'est servi dans ses psaumes; ou sous le nom de la terre de *Mesraïm*, fils ou descendant de Cham, qui s'y établit. De là le Cham des Coptes, le Chemia de Plutarque, le Masser des Arabes.

La situation de l'Égypte est entre la mer Méditerranée au nord, l'isthme de Suez et la mer Rouge à l'est, la Nubie au sud, les déserts de Barca et la Lybie à l'ouest.

Sa longueur nord-sud, depuis la dernière cataracte de la Nubie jusqu'à la mer Méditerranée, est de cinq mille trois cents stades, selon Strabon (liv. 17), c'est-à-dire, de deux cent douze lieues; savoir : de la mer Méditerranée au Caire, trente-cinq lieues; du Caire à Thèbes, cent trente-cinq lieues; et de Thèbes à la dernière cataracte, quarante-deux lieues.

Sa largeur n'est pas égale. Elle n'est tout au plus que de vingt à vingt-six lieues depuis la dernière cataracte jusqu'au Caire. On pourroit même, à la rigueur, dire qu'elle n'est que de cinq ou six lieues, puisqu'il n'y a de terrain cultivé que de cette largeur : car c'est une longue vallée, bordée d'une double chaîne de montagnes, est, ouest, traversée par le Nil; hors cette largeur, le reste est un terrain qui, de tout temps, a été inculte et désert. Mais depuis le Caire, en tirant au nord, jusqu'à la mer Méditerranée, l'Égypte s'élargit toujours; de sorte que sa base, le long de la mer, s'étend de Kan-Jounès, autrefois Inissus, dernière ville du royaume à l'ouest, jusqu'aux cô-

tes de la Lybie, par delà Alexandrie, et est de près de cent lieues.

CHAPITRE II.

Son gouvernement.

Tomumbey, de la race des Mameluks, est le dernier soudan qu'il y ait eu en Égypte. Sélim, empereur des Turcs, la conquit l'an 1517, et elle est demeurée sous la domination du grand-seigneur, qui y a un pacha, vingt-quatre beys, et sept corps de milice. Quoique le pacha soit comme le chef du gouvernement, il ne peut cependant rien entreprendre de considérable, que de l'avis et du consentement des beys et des autres officiers. Le pacha a coutume d'entrer en fonctions au mois *tot*, c'est-à-dire, au mois de septembre, qui est le premier mois de l'année selon les Coptes. Le sultan lui envoie tous les ans, vers ce temps-là, ou une confirmation dans sa charge, ou l'ordre de sa déposition. Ordinairement le pacha est trois ans en charge; mais il arrive quelquefois qu'on

prévient ce temps, et qu'on en met un autre à sa place: il n'y a rien de réglé là-dessus.

Le château du Caire sert de palais au pacha. Il y tient trois fois la semaine, le dimanche, le mardi, le jeudi, le divan, c'est-à-dire, le conseil-général, qui est composé des beys et des agas des sept corps de milice. Les beys, autrement nommés *sangiacs*, sont les lieutenants du pacha. Il doit y en avoir vingt-quatre; mais il arrive rarement que le nombre soit complet. Deux choses contribuent à ce désordre. La première est que les beys sont au choix et à la nomination du pacha; l'autre est qu'il y a par an, sur le trésor royal, une certaine somme assignée pour payer les appointements des beys. Qu'un bey vienne donc à mourir, ou que par quelqu'autre accident il y ait une place vacante, le pacha ne manque point de chercher quelque prétexte pour différer de nommer un nouveau bey, parce qu'il est le seul qui profite de ce qui reviendroit par jour, à celui qui sera revêtu de cette dignité. Or ce profit est considérable pour le pacha, un bey ayant par jour cinq cents aspres : deux aspres valent un médin, un médin est un sou et demi de notre monnoie; ainsi un bey a par jour trois cent soixante-dix sous, qui font

près de dix-neuf livres. Je ne parle que des appointements ordinaires : car lorsqu'un bey fait un voyage pour le service de l'état, il a par jour mille aspres, qui font trente-sept livres dix sous.

Le pacha, après avoir différé autant qu'il a pu, de remplir la place vacante d'un bey, examine la liste de ceux qui demandent cette dignité. Plus le nombre des aspirants est grand, plus il exige une grosse somme de celui à qui il donne la préférence. Pour l'ordinaire le pacha en reçoit vingt ou vingt-cinq bourses, et chaque bourse est de cinq cents écus.

L'on peut dire la même chose des officiers des troupes que du pacha; car le grand-seigneur leur fait payer de quoi entretenir en Égypte vingt mille hommes d'infanterie. Mais les officiers, pour profiter de la solde destinée aux soldats, font si bien, qu'il n'y a jamais sur pied tout au plus que la moitié de ces troupes-là.

Toute l'infanterie, qui consiste en douze mille janissaires, et en huit mille azaps, est en garnison dans le château et dans la ville du Caire. La cavalerie, qui est composée de cinq corps de troupes différentes, savoir, de jumellis, de tufekgis, de chéraksas, de météfar-

racas et de chiaoux, est dispersée de côté et d'autre. Les météfarracas ont la garde de tous les châteaux, excepté de celui du Caire. Ils sont à Alexandrie, à Rosette, à Damiette, à Thiné, à Suez, etc. Les tufekgis, les jumellis et les chéraksas, sont dans toute l'Égypte, à la suite des cachefs ou gouverneurs des provinces. Pour ce qui est des chiaoux, ils n'ont aucune demeure fixe; leur emploi est d'être continuellement à cheval, pour découvrir ce qui est tombé aux parties casuelles, et pour veiller aux autres revenus semblables du grand-seigneur.

L'Égypte est partagée en dix-sept gouvernements, treize grands et quatre petits. Les grands *cachefliks*, c'est-à-dire, gouvernements, sont Achemonain, Athfihe, Baheiren, Béhénessé, Calioubié, Charquié, Dequahalie, le Faïoum, Garbié, Girgé, Gizé, Manfalouth, Menoufié. Les petits gouvernements sont ceux d'Assouan, d'Ebrim, d'Elouah et de Térané. Outre les gouverneurs, les bourgs et les villages ont leurs seigneurs particuliers, qu'on nomme *meltezems*. Ces seigneurs, aussi bien que les gouverneurs, sont obligés de suivre en tout les décisions du divan du Caire.

Les gouverneurs ne sont en place que l'es-

pace d'un an. Le pacha en nomme de nouveaux chaque mois de septembre, qui est le commencement de l'année coptique. La manière d'installer les nouveaux gouverneurs est différente. C'est le pacha lui-même qui installe les treize gouverneurs des grands gouvernements. Toute la cérémonie consiste à les revêtir d'un cafetan, qui est une veste particulière, et à leur assigner une garde de cavalerie, qui est plus ou moins forte, selon l'étendue de leur gouvernement. Les gouverneurs des quatre petits gouvernements ne sont point installés par le pacha dans leur charge. Mais celui de Térané est installé par le gouverneur de Baheiren, et ceux d'Assouan, d'Ebrim, d'Elouah, le sont par le gouverneur de Girgé.

Comme les meltezems sont d'un rang fort inférieur à celui des gouverneurs, on les met en place sans observer aucune cérémonie. Ils ont cependant une grande autorité dans les bourgs ou dans les villages dont ils sont seigneurs. Le désagréable de leur emploi est que si un meltezem meurt sans avoir vendu ou résigné quarante jours avant sa mort, les terres dont il est seigneur et ses biens sont confisqués. Le pacha les fait vendre à l'encan, et en reçoit l'argent au profit du grand-seigneur.

CHAPITRE III.

Ses Productions.

Lucain donne en peu de mots une idée assez juste de la fécondité de l'Égypte :

Terra suis contenta bonis, non indigna mercis,
Aut Jovi, in solo tanta est fiducia Nilo.

En effet, la terre est aisée à cultiver; elle n'a pas besoin de pluie, étant suffisamment humectée par les eaux du Nil; elle est si féconde, qu'elle produit tout en abondance, presque sans autre soin que celui de l'ensemencer : de sorte que l'Égypte peut aisément se passer de faire aucun commerce avec tout autre peuple. La preuve en est sensible, puisque, des seules terres cultivées, le fisc tire tous les ans dix mille bourses qui font quinze millions, et deux cent quatre-vingt-seize mille sept cents charges, les deux tiers de blé, l'autre tiers d'orge, de lentilles, fèves et autres semblables légumes.

Des dix mille bourses, douze cents sont envoyées au grand-seigneur, quatre cents à la Mecque, le reste est pour le paiement des officiers et des troupes. On envoie aussi par an, à la Porte, douze cents quintaux de sucre, et sept cents charges de lentilles. Ce n'est là toutefois qu'une partie de ce que le grand-seigneur retire de l'Égypte. Les douanes d'Alexandrie, de Rosette, de Damiette, de Suez, du Caire, etc., produisent des sommes beaucoup plus considérables.

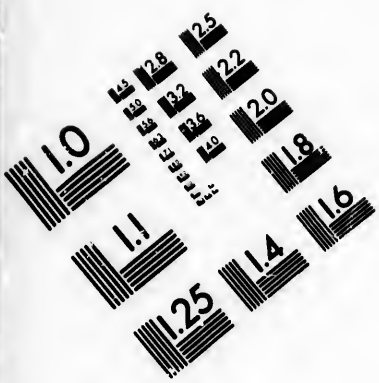
L'Égypte cependant n'est pas un pays extrêmement peuplé. Non seulement il y a peu de grandes villes : car excepté le Caire, Alexandrie, Rosette, Damiette, Méhalé, Girgé, les autres sont peu considérables ; mais l'on n'en compte dans toute l'Égypte que trois mille, tant bourgs que villages. Dans un si petit nombre de villes et villages, il y a jusqu'à douze mille mosquées, qui toutes ont une espèce de clocher, mais dans lequel il n'y a point de cloche.

La fertilité du pays paroît encore par la multitude d'animaux que l'on voit de tous côtés, et par cette quantité prodigieuse de plantes que la terre produit, dont plusieurs sont particulières à l'Égypte.

Entre les animaux, les crocodiles, les gazelles, les bœufs sauvages, les bouquetins, les sangliers, les loups, les renards, les ichneumons (c'est-à-dire, rats de Pharaon), les tigres, les hyènes, les caméléons, les moutons, les lièvres, et autres semblables, se trouvent en Égypte comme dans d'autres pays. Il n'y a que les hippopotames qui lui soient particuliers. Le nombre des crocodiles est infini; celui des hippopotames, au contraire, est très petit.

La liste des oiseaux seroit infinie. Il y a surtout beaucoup de tourterelles, de cailles, de canards soit à tête verte soit à tête grise, de sarcelles, de saqsaqs, que les Grecs appeloient *trochilus*, de macreuses, de plongeons, d'oies du Nil, de poules de riz, de pluviers, de béchots, de chevaliers, de quathas qui est une espèce de perdrix (car de véritables perdrix, l'on n'en voit presque point autre part que dans le désert de Saint-Antoine); de courlis, de hérons, de pélicans, d'éperviers, de milans, de flamants, de cormorans, de grues (mais seulement dans la haute Égypte et pendant quelques mois : elles y viennent des pays du Nord); d'aigles, d'ibis, et de toutes sortes de petits oiseaux. La bécasse est très rare, soit dans la haute, soit dans la basse Egypte.

Il en est des plantes comme des animaux ; les unes sont de ces plantes que l'on trouve dans presque tous les pays habités : grenadiers, orangers, limoniers, figuiers, pommiers, poiriers, oliviers, abricotiers, pêchers, mûriers, dattiers, melons, concombres, ainsi des autres. Il n'y a que les noyers et les amandiers, de plantes communes, qui manquent à l'Égypte. Celle qui porte le séné y est incor[illegible], quoique les Égyptiens en fournissent une grande quantité à l'Europe ; ils le tirent de la Nubie. Les autres sont des plantes particulières à l'Égypte, par exemple, le *papyrus*, qui est une espèce de jonc ; le *lotus*, l'*arum Ægyptiacum*, le *méloukié*, sorte de mercuriale ; l'*achar*, plante tithymale, gommeuse, épineuse ; le *henné*, dont le jus est d'un beau rouge ; l'*aber*, qui a quelque ressemblance avec le romarin. Il y a quelques autres plantes qui ne sont pas particulières à l'Égypte, mais qui ne croissent que dans quelques pays peu connus, éloignés, et qui sont dispersées, l'une dans un pays, et l'autre dans l'autre. Telles sont la casse, le sycomore, le catérambas qui est une espèce de coloquinte, le mark. L'acacia, quelque commun qu'il soit à présent en Europe, y a été porté de l'Égypte. La quantité en est prodi-



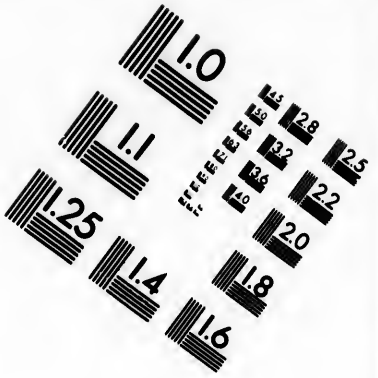
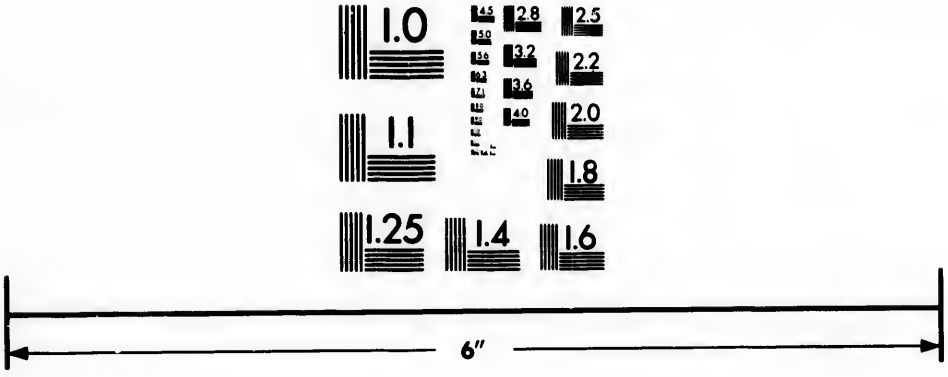
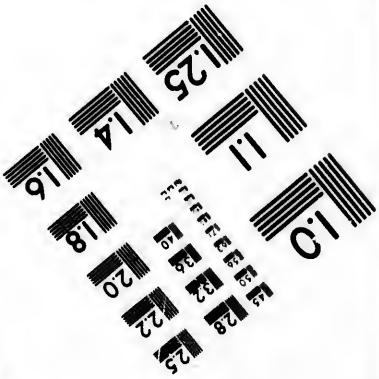


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

gieuse, et l'on en compte de quatre sortes différentes.

Malgré cette fertilité de la terre, c'est le Nil qui est le nourricier de l'Égypte. La cherté ou l'abondance, surtout du blé et du riz, qui sont la nourriture ordinaire du peuple, dépendent du débordement de ce fleuve. Outre cela, les autres aliments n'y sont pas d'un goût exquis. Il n'y a que le bœuf que l'on puisse appeler excellent. Le mouton n'y est que médiocrement bon. Les poulets le sont encore moins, apparemment à cause de la manière dont on les fait éclore.

On met des œufs dans des fours faits exprès, et par le moyen d'une chaleur concentrée et distribuée avec art, dans l'espace de vingt-un ou vingt-deux jours, on donne la vie à des milliers de poulets tout à la fois. Ces fours ont quelque chose de singulier, aussi bien que ceux dans lesquels on fait le sel ammoniac. La matière dont on les compose est uniquement de la suie de cheminée, mais imprégnée de sels nitreux, qu'on tire de la bouze de vache qu'on a brûlée.

Pour ce qui est du poisson, généralement parlant, il a un goût désagréable, et ne sent

que la vase. Le seul quécher, autrefois connu sous le nom de *latos*, en est exempt.

La boisson est ce qui manque le plus en Égypte. L'on n'y fait point de vin. Il n'y a nulle part aucune vigne. Cette plante y viendroit néanmoins bien, et le raisin y seroit excellent, car celui qu'on cueille aux treilles est d'un fort bon goût. Le vin que quelques personnes boivent, vient de Chypre, de Candie, d'Italie ou de France; mais il est très cher, et il n'y a que des gens riches qui en puissent faire la dépense. L'eau est donc proprement la boisson du pays. Mais l'air du Caire, par exemple, est trop chaud pour que l'eau puisse y être bonne. Pour la rendre un peu tolérable et fraîche, on la renferme dans des pots d'une terre qui est très poreuse, qu'on expose aux fenêtres du côté du mistral (le nord) qui règne pendant tout l'été. L'eau par ce moyen se purifie, et perd ce goût insipide qu'elle ne peut manquer d'avoir dans un climat qui est à 30 degrés moins 10 minutes de latitude, et où l'on ne voit jamais de glace. Mais cette incommodité est bien compensée par la situation où se trouve l'Égypte. Il n'y a nul pays au monde qui en ait une plus commode pour le commerce. Placée entre l'Afrique et l'Asie, vis-à-

vis de l'Europe, bornée d'un côté par la mer Arabique, et de l'autre par la mer Méditerranée, elle doit être comme la dépositaire de toutes les richesses de ces trois parties du monde. Aussi l'a-t-elle été pendant plusieurs siècles. L'histoire, tant sacrée que profane, ne nous parle que de la magnificence des rois d'Égypte, de leurs trésors immenses, de leurs édifices superbes, et de tout ce qui peut contribuer à la grandeur et à l'opulence d'un état. L'on ne peut douter que ce ne fût là l'effet du commerce que faisoient alors les Égyptiens, qui étoit si florissant, qu'ils étoient les seuls qui trafiquoient jusqu'à l'extrémité des Indes, étant les seuls qui, par leur situation sur la mer Arabique, pouvoient aisément pénétrer jusque-là, et y commercer. Ce fut pour faciliter ce commerce, qu'ils creusèrent ce fameux canal qui du Nil alloit jusqu'à Suez, et qui étoit comme une jonction de la mer Méditerranée avec la mer Arabique; entreprise que l'antiquité n'a pu se lasser de louer, et qu'elle a mis au-dessus de tous les ouvrages de la main des hommes.

Le commerce n'est plus sur le même pied en Égypte. Rien n'a tant contribué à le diminuer que la perfection où presque toutes les nations

ont porté la navigation. Il y en a cependant encore. Il vient par la mer Rouge plusieurs marchandises, entr'autres grande quantité de café. Lorsqu'il est à Suez, on le charge sur des chameaux jusqu'au Caire. Au Caire, on le met sur le Nil jusqu'à Rosette ou à Damiette. Là on l'embarque sur mer pour le transporter à Alexandrie. Il faut même que le commerce soit encore très considérable : car il y a un grand nombre de commerçants établis au Caire et dans d'autres villes. Il y a plus de François que de toute autre nation. Ils sont en grand nombre au Caire, qui est la demeure de leur consul général. Mais à Rosette et à Alexandrie, et dans chacune de ces villes, il y a un vice-consul. Ils n'ont pu s'établir à Damiette. Les habitants ne peuvent souffrir aucun François dans leur ville et dans leur port, se ressouvenant que dans le XIIIe siècle les Francs s'étoient rendus maîtres de leur ville. Tout leur commerce, qui est un des meilleurs de l'Égypte, est entre les mains des marchands ou turcs ou grecs. Les Anglois ont aussi des établissements au Caire et à Alexandrie, avec un consul et un vice-consul. Dans les mêmes villes on trouve quelques marchands italiens, mais en petit nombre, et sans consul.

CHAPITRE IV.

Le Nil.

La source du Nil est dans l'Éthiopie. Quoiqu'il grossisse de quelques rivières qu'il reçoit dès le commencement de son cours, cependant sa crue annuelle, par laquelle il inonde et fertilise l'Égypte, dépend uniquement des pluies qui tombent régulièrement en Éthiopie depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne. Le Nil déborde plus ou moins selon que ces pluies sont plus ou moins abondantes. Son cours n'a qu'un seul canal depuis sa source jusqu'à cinq lieues au-dessous du Caire. Il descend de l'Abissinie, il traverse les royaumes de Fangi, autrement Sennaar, et de Dongola, toute la Nubie et l'Égypte. Mais au-dessous du Caire, il se divise en deux branches; l'une va à Damiette, et l'autre à Rosette; et par là forme l'île du *Delta*, qui est aujourd'hui moins grande qu'elle n'étoit autrefois.

Les autres grands fleuves grossissent dans

leur cours par les nouvelles eaux qu'ils reçoivent continuellement dans leur lit. Le Nil au contraire, dans la seule Égypte, se répand par plus de quatre-vingts grands canaux et par plusieurs petits, qui presque tous aboutissent à la mer Méditerranée. L'on en compte quarante dans le Saïd, treize dans le Charquié et autres provinces du Levant, onze dans la Déhétré et vingt-huit dans le Delta.

Pendant les trois ou quatre mois de l'année que le Nil est haut, tous ces canaux sont pleins d'eau. Quand il baisse, la plupart diminuent peu à peu, et enfin sont à sec. Il n'y a que le canal de Joseph et les canaux d'Abon-Homar, d'Abon-Meneggé, le Séguir, le Dhar, le Serpentin, le Lébaini, qui ne tarissent jamais, à cause de la multitude de sources dont ils sont remplis, et qui sont si abondantes, que quelques-uns de ces canaux sont comparables à des rivières, telles que sont la Marne et l'Oise. C'est ce qui fait que les terres circonvoisines ne sont point brûlantes comme les autres du Delta, et que leurs habitants ont pour eux et pour leurs bestiaux de l'eau plus qu'il ne leur en faut. Ceux qui sont le long des canaux qui viennent à sec, font autour de leurs hameaux de vastes et profonds fossés que l'on prendroit pour des

lacs. Lorsqu'ils sont remplis par le débordement du Nil, l'eau n'ayant point d'issue, s'y conserve jusqu'à la nouvelle croissance de ce fleuve, et sert de boisson aux hommes et aux bestiaux. Outre ces profonds fossés, ils creusent des puits, qui se remplissent également des eaux du Nil; mais en très peu de temps l'eau y contracte une salure insupportable, que le nitre de la terre lui imprime; de sorte qu'elle ne sert ordinairement qu'à arroser leurs prés et leurs légumes. Ils ont des machines et des roues pour tirer l'eau de ces puits, et pour la répandre de tous côtés. Ainsi, par le moyen de ces puits, et par les inondations du Nil qui ont précédé, l'Égypte sous un climat brûlant, sous un ciel sans nuages et sans pluie, est fertile et a des herbages:

Arida nec pluvio supplicat herba Jovi.
(*Tibul.* liv. 1. eleg. 7.)

Pour procurer l'abondance en Égypte, il faut que le Nil s'élève au-dessus du niveau de son lit, et croisse de vingt à vingt-quatre pieds à la cataracte d'Assouan, c'est-à-dire, à l'entrée de l'Égypte; de vingt à vingt-quatre pal-

mes [1] au Caire et aux environs, et seulement de quatre à cinq palmes à Damiette et à Rosette.

Les eaux du Nil commencent à se troubler et à grossir vers le 22 de juin, et elles diminuent après le 22 de septembre; c'est-à-dire, qu'elles sont trois mois à croître, et trois mois à diminuer. Au Caire, pendant que le Nil croît, il y a des crieurs gagés qui, jour par jour, annoncent au peuple combien il a cru. Mais leur supputation est fausse ou mystérieuse; car ils nomment pied, et même pied et demi, ce qui n'est qu'un palme [1], et à proportion, doigt, ce qui n'est que la vingt-quatrième ou la vingt-huitième division du palme. Entre les fables que les Égyptiens débitent par rapport au Nil, il y en a une des plus grossières, dont il n'est pas aisé de les détromper. Ils prétendent que le 17 de juin il tombe une goutte de pluie qui annonce le débordement de ce fleuve. Rien n'est moins sensé qu'une pareille imagination. L'on peut dire la même chose de ce que Pline, Solin, Hérodote [2] ont avancé; savoir, que l'on ne voit jamais ni va-

[1] Le palme a 8 pouces 6 lignes et demie.
[2] Liv. 5, chap. 9; chap. 35, liv. 2.

peurs, ni brouillard s'élever du Nil. Du moins dans ces derniers temps l'on a l'expérience du contraire.

Le débordement annuel du Nil, et son accroissement périodique ne sont pas l'unique chose qui ait rendu ce fleuve fameux. Sa source, ses cataractes, surtout ses embouchures, ont paru à toute l'antiquité dignes de remarque, et il n'est point d'auteur qui, en parlant de l'Égypte, n'en ait fait mention; mais il est étonnant que tous ces auteurs aient affecté de parler de sa source, puisqu'ils ne pouvoient ignorer que personne n'avoit pu encore la découvrir, et qu'eux-mêmes étoient partagés sur ce point-là. Quelques-uns la mettoient dans la Mauritanie-Tingitane, vers l'Océan occidental, les autres dans les Indes [1]. Cette découverte étoit réservée à ceux qui auroient la facilité de pénétrer dans l'Afrique intérieure, et le temps de faire d'exactes observations jusqu'au lac de Dembéa et au-delà, et d'être les témoins oculaires de ces pluies, qui y tombent régulièrement l'espace de trois mois. Les anciens n'ont eu ni l'un ni l'autre de ces avantages; ainsi la source du Nil, et la cause de ses débordements

[1] Pline, liv. 5, chap. 8. — Arrian. chap. 9.

annuels leur devoient être inconnues. Il n'en est pas de même des cataractes. De tout temps les Égyptiens les ont eues devant les yeux, surtout la dernière qui sépare la Nubie de l'Égypte. Chaque cataracte est un amas de hauts rochers, au travers desquels coule le Nil en forme de cascade. Il y auroit de la témérité à tenter d'y faire passer une barque. Le cours du Nil n'est praticable que lorsqu'il est dans l'Égypte; car il y a sept de ces cataractes en remontant d'Égypte à la source du Nil.

L'on ne peut pas douter que le Nil ne se jetât dans la mer Méditerranée par sept embouchures. Les anciens les nommoient : *Pelusiacum*, *Taniticum*, *Mendesium*, *Pathmeticum*, *Sebenniticum*, *Bolbitinum*, *Canopicum*. Voilà d'où vient que Virgile parlant du Nil, lui donne l'épithète de *septemgeminus :*

Et septemgemini turbant trepida ostia Nili.

Et Ovide celle de *septemfluus :*

Perque papyriferi septemflua flumina Nili.

Ptolomée, il est vrai, en met deux autres, qu'il appelle, l'une *Pineptimi*, et l'autre *Diolcos*. Pline en met quatre sans les nommer. Strabon

et Diodore disent en général qu'il y en avoit plusieurs. Tous ces auteurs ne se contredisent point pour cela. Ils parlent des embouchures que l'on avoit ajoutées aux sept qui étoient naturelles au Nil. Ptolomée s'en explique nettement, puisqu'il les appelle fausses embouchures, et qu'il les distingue des véritables embouchures. Ces sept véritables embouchures subsistent encore; mais elles ont changé de nom, et dans quelques-unes, l'eau n'en sort plus continuellement et avec la même abondance qu'autrefois.

Le *Pelusiacum Ostium* est aujourd'hui celle de Thiné, au bout du lac Menzalé. Il n'en faudroit point d'autre preuve que les termes mêmes. En effet, *Pelousion* en grec, et *Thiné* en arabe, signifient, l'un et l'autre, de la boue. Mais il y en a une qui paroit démonstrative. Selon Diodore et Strabon, il y avoit mille trois cents stades, c'est-à-dire, à peu près 54 lieues depuis l'*Ostium Pelusiacum*, jusqu'à l'*Ostium Canopicum*. Or Thiné est précisément à 54 lieues de Madié, qui est le *Canopicum Ostium* des anciens. Thiné est donc l'embouchure Pélusiaque.

L'*Ostium Tanicum*, ou *Taniticum*, ainsi nommé à cause de la ville de Tanis, est l'em-

bouchure Omphavedga, près de San, qui est l'ancienne ville de Tanis.

La ville de Mendès avoit aussi donné son nom à l'*Ostium Mendesium*. Mendès étoit dans la province dont Thémuis, aujourd'hui Théméi, étoit la capitale. Par conséquent, l'embouchure de Dibé, que quelques peuples de la Méditerranée appellent Pesquière, est le *Mendesium* des anciens, car cette embouchure n'est pas éloignée de Théméi.

Il n'y a nulle difficulté pour l'*Ostium Pathmeticum*, ou *Phamiticum*, qu'Hérodote appelle *Bucolicum*. Tout le monde convient que c'est l'embouchure de Damiette, étant indubitable que le Bogaz dans lequel est Damiette, étoit la Pathmétique des anciens.

L'on peut dire la même chose des deux embouchures, savoir de la Sébennytique et de la Borbitique. L'une est l'embouchure de Bourlos. Au sortir du lac de Bourlos il y a un canal qui aboutit à la mer. Les anciens l'appeloient *Ostium Sebenniticum*, à cause de la ville *Sebennitus*, aujourd'hui Samarinoud. L'autre est l'embouchure de Rosette, c'est-à-dire de l'ancienne ville Bolbitina. Strabon (lib. XVII) a marqué si distinctement la distance qu'il y avoit du phare d'Alexandrie à l'*Ostium Canopicum*,

qu'il paroît qu'elle ne convient qu'à l'embouchure qu'on nomme à présent Madié. Selon cet auteur il y avoit de l'un à l'autre cent cinquante stades, autrement six lieues et deux tiers de lieue; c'est la distance que mettent encore aujourd'hui les Égyptiens de Madié au phare d'Alexandrie. Outre cela l'*Ostium Canopicum* avoit pris son nom de la ville de Canopé parce qu'il n'en étoit pas éloigné. Or la ville d'Aboukir est l'ancienne ville *Canopus*, et l'embouchure la plus proche d'Aboukir est assurément celle de Madié.

Cette connoissance des sept anciennes embouchures du Nil sert beaucoup à expliquer le passage de Ptolomée, où cet auteur met neuf embouchures du Nil. Il parle là des embouchures d'Aschtom-Jamassé, entre Bourlos et Damiette, et de celle qui étoit à l'ouest d'Aschtom, mais qui est à présent entièrement ensablée.

CHAPITRE V.

Le Caire.

Le grand Caire, capitale de l'Égypte, fut d'abord bâti par Omar-Ebnas, lieutenant d'Omar, second calife. Il lui donna le nom de Fosthath, qui veut dire *pavillon*. En l'an 974, Janher, général de Moës-Ledin-Illah, changea ce nom en celui de Cahera, qui signifie victorieuse.

Cette ville est située sur la rive droite du Nil, et a dix à douze milles de circuit, y comprenant le vieux Caire et Boulak. Sa longitude est de 49 degrés, et sa latitude de 29 deg. 30 min. L'on peut juger du nombre de ses habitants par celui des Juifs et des Chrétiens, qui n'est rien en comparaison de celui des autres citoyens. L'on y compte cependant huit mille Juifs et vingt mille Chrétiens, la plupart Coptes, les autres Grecs, Arméniens, Maronites, et quelques Latins. Les Coptes ont leur patriarche, et les Grecs le leur. L'un et l'autre prennent la qualité de patriarche d'Alexandrie. Les

Cordeliers de Jérusalem, les Capucins et les Jésuites sont les seuls religieux dont il y ait des missionnaires au Caire.

Ou, si l'on veut, on peut comparer le Caire à Paris. Il y a certainement au Caire un plus grand nombre d'habitants, mais moins de maisons qu'à Paris, quoiqu'il y ait près de treize cents édifices publics; savoir : sept cent vingt mosquées, qui ont chacune un prédicateur ou minaret (espèce de clocher), et quatre cent trente sans clocher et sans prédicateur; quatre-vingts bains publics. Le nombre des bains particuliers va à l'infini; il n'y a pas un particulier un peu à son aise qui n'en ait un dans sa maison. Enfin, un collége nommé Sama, ou en arabe Azchar (la *Mosquée des fleurs*).

C'est là que les chaféi, les maleki, les hambuli, les hanefi, c'est-à-dire, les quatre pontifes ou les quatre chefs des quatre sectes de la loi, ont leur siége et exercent leur juridiction. Ils sont égaux entre eux, et nul n'a de supériorité au-dessus de l'autre. Ils sont extrêmement honorés dans la ville, et ils y ont une grande autorité. L'on prend par an, des greniers du grand-seigneur, deux mille charges, soit de blé, soit de légumes, pour l'entretien du collége, qui en a bien encore autant et souvent

davantage, par les legs qui lui sont faits. On y enseigne les principes du mahométisme, la logique, l'astronomie, l'astrologie judiciaire, et l'histoire.

Malgré ce grand nombre d'édifices publics, il n'y a rien dans le Caire de tout ce qui fait la beauté d'une ville. Il n'y a qu'une seule place publique, nommée la *Romeile*. Elle est devant le château, sans arbres, sans fontaines, sans ornements et sans la moindre chose qui offre un beau point de vue. Les rues sont étroites et sans alignement. Comme elles ne sont point pavées, l'on marche presque partout dans un terrain poudreux à l'excès, qui incommode fort. Il n'y a que dans les rues où demeurent les gens riches et distingués qu'on est à couvert de cette incommodité, par le soin qu'ils prennent de faire arroser tous les jours devant leurs maisons. A l'entrée et à la sortie de ces rues, il y a des portes cochères que l'on ferme le soir. Cette précaution met en sûreté pendant la nuit tous ceux qui y sont logés. Il seroit inutile que les rues fussent plus larges qu'elles ne le sont. On ne voit au caire ni carrosses, ni calèches, ni chaises à porteur. Les seigneurs et leurs esclaves, les cavaliers de profession et les Arabes vont à cheval par la ville. Tout le reste, Juifs,

Turcs, chrétiens, janissaires, soldats, et ceux qui sont d'une condition médiocre, n'ont point d'autre monture que des ânes. Les dames mêmes, de quelque qualité qu'elles soient, ne vont point autrement.

Le nombre des rues monte fort haut. Cependant il n'y en a presque pas une où il n'y ait un réservoir d'eau, et un abreuvoir pour faire boire les animaux. Chaque réservoir a un ou deux tuyaux et une tasse de cuivre suspendue à une chaîne. Mais l'eau de ces réservoirs est souvent d'un mauvais goût et un peu salée. Aussi n'y a-t-il que les passants qui ont grande soif qui en boivent. On ne boit dans toute la ville que de l'eau du Nil, qui s'apporte dans des outres ou sur le dos des ânes ou des chameaux. Les maisons sont assez élevées, et à plusieurs étages. Elles sont bâties de briques, ou moitié de briques et moitié de pierres. Malgré cela, l'extérieur a je ne sais quoi de triste. L'on ne voit que de simples murailles nues, sans saillies, et l'on peut dire sans fenêtres : car le peu qu'il y en a, est fermé par des grilles de bois, de peur que les passants ne voient les femmes. La magnificence des maisons est au-dedans, et du côté des cours. Leurs divans surtout, et leurs salles, ont quelque chose de beau et de grand.

Ce ne sont que jets d'eau, que compartiments de marbre, et toutes sortes d'embellissements.

Le canal, qui traverse le caire d'un bout à l'autre, est l'unique chose extérieure qui pourroit donner quelque idée de la ville; mais l'eau n'y coule que l'espace de trois ou quatre mois; le reste de l'année elle est si basse, qu'elle y croupit, et qu'elle en fait un cloaque. Ce canal n'a point d'autre source que le Nil. Il en sort immédiatement, et quand il est plein, ses eaux se répandent dans sept ou huit petits étangs, qui sont, les uns dans la ville et les autres aux environs, et vont se perdre à trois lieues du Caire, dans le lac des pélerins de la Mecque. Ptolomée nomme *Amnis Trajanus*, Quinte-Curce, *Oxius*, et les Turcs, *Merakemi*, c'est-à-dire *pavé de marbre*, ce long canal, à l'entrée duquel le pacha, accompagné des milices, se rend tous les ans au commencement du mois d'août. Quelques jours auparavant l'on y fait une digue, et le jour que le pacha vient là en cérémonie, on coupe la digue en sa présence, et à l'instant on précipite dans l'eau une poupée de terre, qui est de hauteur d'homme : reste pitoyable de la superstition des anciens Égyptiens, qui, tous les ans, immoloient de la sorte une fille au dieu du Nil.

Le seul château du Caire a des choses plus remarquables que tout le reste de la ville. Cette citadelle a une vaste enceinte, et n'est ni forte ni régulière. Elle domine absolument la ville : mais elle est dominée par la montagne qui est au levant. Elle a pour garnison les janissaires et les azaps, qui y ont leurs logements, leurs magasins d'armes et leur artillerie. Cela les rend si fort les maîtres de la place, que toutes les fois qu'ils viennent à se révolter, ils sont en état d'en chasser le pacha, qui y a son palais.

Ce fut la reine Sémiramis qui fit construire ce château. Elle y mit une garnison de Babyloniens (ce qui lui donna le nom de *Babulon*), afin de tenir toujours en échec Memphis, situé vis-à-vis, à l'occident du Nil, et d'empêcher cette capitale de se révolter. Un long aqueduc, dit Strabon, y conduisoit l'eau du Nil, par le moyen de plusieurs pompes, et des roues que cent cinquante esclaves faisoient tourner. Aujourd'hui c'est un aqueduc bâti de pierres taillées en pointe de diamants, et qui est soutenu par trois cent vingt arcades. Dans le temps de la crue du Nil, c'est de ce fleuve qu'on fait venir l'eau; hors de là on la fait venir d'une source, et ce sont soixante bœufs qu'on emploie à faire aller les roues. Les inscriptions

arabes dont cet aqueduc est chargé, font voir qu'il a été plus d'une fois réparé par les princes mahométans.

Outre cet aqueduc, il y a dans le château un puits, connu communément sous le nom de puits de Joseph, ou de puits de limaçon, parce qu'il est taillé spiralement en vis. Il a seize pieds de large dans œuvre, sur vingt-quatre de long. Sa profondeur est de deux cent soixante-quatre pieds, mais en deux coupes, qui ne sont point perpendiculaires l'une à l'autre. La première coupe a cent quarante-huit pieds, et la seconde en a cent seize. On tire l'eau par le moyen d'une double roue, et d'un double chapelet de cruches de terre. Les bœufs dont on se sert pour cela descendent jusqu'au bas de la première coupe, par une galerie creusée aussi bien que le puits, dans le pur roc, et qui règne tout autour du haut en bas. C'est l'ouvrage de Babyloniens [1]. Élevés à la fatigue, et ayant pris sous Ninus et sous Sémiramis un goût pour

[1] Nous avons déjà remarqué que le *puits de Joseph* a une origine beaucoup plus récente. On croit qu'ils a été construit vers l'an 1176 de notre ère, par les ordres du sultan Saladin, qui se nommoit aussi *Joseph* (Yousouf). Voyez les notes de M. Letronne sur l'*Histoire ancienne* de Rollin. (*Note des Éditeurs.*)

le merveilleux, ils firent une pareille entreprise. L'utilité qui en revient n'est pas considérable. Peut-être qu'autrefois l'eau qu'on en tiroit étoit bonne à boire, mais à présent elle est saumâtre.

Le vieux Caire étoit l'ancien Leté, selon Flavius Josèphe (liv. 11). Cambyse établit dans cette ville les Babyloniens, qui demeurèrent en Égypte, après qu'elle eut été conquise. Comme quelque temps après Leté se trouva presque dans la même enceinte que le château nommé Babulon, ce nom leur devint commun, et Leté ne fut plus appelé que Babylone, d'où l'on voyoit de l'autre côté du Nil les pyramides. *Hinc pyramides, quæ apud Memphim sunt in ulteriore regione, manifestè apparent, quæ quidem propinquæ sunt.* Babylone étoit donc située à l'orient du Nil, vis-à-vis de Memphis. Elle devint dans la suite des temps si considérable, qu'elle étoit ville épiscopale quand les chrétiens en furent les maîtres. L'on y voit encore aujourd'hui quinze églises, dont l'une est desservie par les Grecs; les autres, entre lesquelles est Notre-Dame de Babylone, sont desservies par les Coptes.

Oxus, roi de Perse, avoit fait bâtir, dans le quartier qu'on nomme Quasser et Chama, un fameux temple qu'il avoit dédié à la divinité du

feu. On y entretenoit une si grande clarté, qu'il fut appelé le château des bougies. Dans le même quartier est une chapelle souterraine dans l'église de saint Sergius. La tradition constante et ancienne du pays étant que c'est là qu'étoit la maison que Jésus-Christ, Notre-Dame et saint Joseph, habitèrent tout le temps qu'ils furent en Égypte, pour se mettre à couvert des poursuites du roi Hérode, tous les chrétiens y accourent en dévotion. Cette église est entre les mains des Pères Cordeliers de Jérusalem, et ils font les fonctions de missionnaires.

CHAPITRE VI.

Alexandrie.

ALEXANDRIE, l'ouvrage du grand Alexandre, cette ville si fameuse, la demeure des Ptolémées, la capitale de l'Égypte, la rivale d'Athènes et de Rome en fait de sciences et de beaux-arts, peuplée à l'infini, opulente, superbe dans ses bâtiments, où l'on ne voyoit que temples, que palais, qu'édifices publics,

que places environnées de colonnes de marbre; cette ville qui, dans les premiers siècles du christianisme, rendoit encore son nom plus illustre qu'il ne l'avoit été du temps du paganisme, par la multitude et la magnificence de ses églises, par la sainteté de ses évêques et leur zèle à défendre la foi, par le courage héroïque d'un million de martyrs, par la profonde érudition, le génie sublime, les écrits de ces grands hommes, qui ont été et qui sont du nombre des lumières de notre religion : cette ville est depuis long-temps ensevelie sous ses ruines, et n'est plus que l'ombre de ce qu'elle a été. A peine mérite-t-elle d'être mise au rang des villes du second ordre, soit pour son enceinte, soit pour la quantité des habitants. Elle doit au commerce tout ce qu'elle est. Comme elle a deux ports excellents, les vaisseaux y abordent volontiers. Le vieux port est destiné pour les bâtiments des sujets du grand-seigneur, et le port nouveau est ouvert aux Européens. Mais malgré ce changement total, un voyageur a bien de quoi contenter sa curiosité. Il retrouve l'ancienne Alexandrie au milieu même de ses ruines : il n'a qu'à suivre pas à pas la description que Strabon en a faite (liv. XVII); partout il en découvrira as-

sez de vestiges pour juger de l'étendue de cette ville, et pour reconnoître les lieux où étoient placées les choses dont il parle.

Les deux ports, qu'il appelle *Kibotoi* et *Eunosis*, sont le port vieux et le port nouveau d'à présent. *Ralotis* est la partie de la ville qui borde le port vieux, et qui s'étend jusqu'au port nouveau. Le *septemstadium* étoit la presqu'île qui est entre les deux ports. Du côté du port neuf est l'île de Phare, où étoit bâtie la tour du fanal. Il y avoit communication de l'une à l'autre île par un pont, sur lequel passoit un canal d'eau douce. Il suffit de jeter les yeux sur les deux ports, tels qu'ils sont aujourd'hui, pour y apercevoir, du moins en général, tout ce que les anciens en ont dit. Dans le reste, il faut examiner jusqu'aux moindres débris des anciens monuments qui sont de tous côtés aux environs de la nouvelle Alexandrie. En effet, en les examinant avec attention, l'on voit que c'est dans la plaine qui aboutit à la porte de Rosette qu'étoient les palais des Ptolémées, leur ancienne bibliothèque, les sépulcres d'Alexandre et des Ptolémées: car, proche leur palais, ils avoient, au sud du Lochias, un petit port qui ne servoit qu'à eux. L'entrée en étoit fermée par des je-

tées de pierre qui paroissent encore dans la mer. Ce port s'étendoit jusqu'à l'île *Antithodus*, qu'on nomme le Pharillon, dans laquelle il avoit un palais et un théâtre. Au sud-est de ce port, à peu près où est l'église de saint George, étoit l'*emporium* dont parle Strabon; un peu plus loin, ce petit cap que le même auteur appelle *Posidium*, à cause d'un temple dédié à Neptune. Marc-Antoine allongea ce cap par un môle dont la tête subsiste. Il y fit bâtir un palais nommé *Timonium*. Quand la mer est calme, tout enseveli qu'il est sous l'eau, on en distingue une si grande multitude de débris, que l'on voit bien qu'il étoit d'une grande étendue et d'une grande magnificence.

Strabon fait le détail des choses remarquables qui étoient depuis là jusqu'à la porte de la Marine; il parle surtout d'un temple élevé à l'honneur de Jules-César. C'est en vain qu'on chercheroit à déterrer la place où chaque chose étoit. Il ne reste pas même de quoi fonder sur cela la plus légère conjecture. Cependant les fondations du *Cæsarium* devoient être immenses, solides et profondes, puisqu'il y avoit deux obélisques dans l'enceinte de ce superbe temple. *Obelisci sunt Alexandriæ*

ad portum, dit Pline, *in Cæsaris templo.* (Lib. XXXVI, c. 9.)

Comme la colonne connue sous le nom de colonne de Pompée subsiste encore, elle sert, pour ainsi dire, de guide, et fait connoître la *Necropolis*, cet endroit de l'ancienne Alexandrie où elle étoit.

Outre les grottes sépulcrales, ce quartier contenoit le temple de Sérapis, tant vanté par les anciens, dans lequel on voyoit une statue du Soleil, toute de fer, qui étoit agitée et attirée, dit Ruffin, par une pierre d'aimant posée dans la voûte. Il étoit si magnifique, qu'il n'y avoit, au rapport d'Ammien, que celui du Capitole qu'on pût lui préférer. *Post Capitolium quo se venerabilis Roma in æternum attollit, nihil orbis terrarum ambitiosius cernit Serapæo templo.* (Lib. XXII, c. 26.) On y voyoit l'amphithéâtre, le *stadium*, le lieu destiné aux jeux qu'on représentoit tous les cinq ans, le *Panium*, qui est la butte de Nathour, d'où l'on a une vue charmante et fort étenduc; le collége, avec ses longs portiques; le tribunal de la justice et les bois sacrés; et enfin, une grande place qui aboutissoit à la porte de Canopus.

Au sortir de cette porte commençoit l'Hip-

podrome pour la course des chevaux. Il étoit de la longueur de trente stades, et alloit jusqu'à Nicopolis, nommé aujourd'hui Casserquiasséra. Ce faubourg alloit jusqu'à la mer. Auguste attaqua et prit par là Alexandrie. Nicopolis devoit être quelque chose de considérable; car l'on y voit encore les restes d'un château carré-long, flanqué de vingt tours, délabré à la vérité, mais reconnoissable. Le port pouvoit contribuer à la grandeur de ce faubourg. Il étoit si commode et si sûr, que Vespasien s'y embarqua, dit Josèphe (Lib. IV, c. 42.), lorsqu'il entreprit la conquête de Jérusalem. C'est là proprement que finissoit Alexandrie, y compris son faubourg. Par conséquent, selon la supputation de Diodore (Lib. XVII, N. 52.), cette ville avoit, dans une de ses longueurs, soixante-dix stades, qui font plus de deux lieues et demie, puisqu'il assure qu'il y avoit une rue ornée de palais et de temples, qui avoit cent pieds de large, et quarante stades de la porte (apparemment de la porte du vieux port), jusqu'à la porte de Canopus: car c'est dans cette distance d'un bout à l'autre, que l'on trouve encore aujourd'hui, presque à chaque pas, des morceaux de colonnes brisées. Mais si ces ruines, ces débris, ces masu-

res intéressent et instruisent ceux qui ont du goût pour l'antiquité, quelle doit être leur admiration à la vue des monuments que le temps a épargnés, et qui sont dans leur entier, ou il s'en faut peu, tels que la colonne de Pompée, les deux obélisques de Cléopâtre, quelques citernes et quelques tours de l'enceinte de la ville?

La colonne de Pompée est de granit, et d'ordre corinthien, haute de quatre-vingt-dix-neuf pieds, compris son piédestal et sa corniche. Le piédestal a quatorze pieds de hauteur et dix-huit cent vingt-huit pieds cubes. Le chapiteau a onze pieds de haut, et quatre cent quatre-vingt-huit pieds cubes. Le fût, soixante-neuf pieds de haut, et trois mille trois cent quarante-sept pieds cubes : ainsi, le tout fait cinq mille six cent quatre-vingt-trois pieds cubes. Le pied cube de granit pèse deux cent cinquante-deux livres; par conséquent, le poids de la colonne entière est de quatorze mille deux cent soixante-dix quintaux et soixante-seize livres; cependant ce poids énorme est élevé et supporté sur plusieurs pierres cramponnées entre elles avec du fer. Deux de ces pierres sont couvertes d'hiéroglyphes renversés.

Les quatre faces du piédestal sont tellement placées, qu'elles ne répondent pas directement aux quatre parties du ciel. Sur la face, qui est du côté de l'ouest, déclinant un peu au nord, il y a dans la plinthe une inscription grecque en cinq lignes; mais, à huit ou dix lettres près, séparées, et nullement de suite; le reste est presque effacé.

Il est étonnant que tout ce qu'il y a eu d'anciens auteurs, n'aient pas donné la moindre connoissance du temps auquel cette colonne a été placée, du nom de l'ouvrier, de l'usage qu'on en vouloit faire : étant la plus haute et la plus singulière qui ait été vue dans le monde, à ce que l'on sache, il étoit du devoir des historiens de marquer en détail ces circonstances. Quelques modernes l'ont appelée la colonne de Pompée, et ce nom lui est demeuré; mais assurément ils l'ont fait sans aucun fondement, s'ils parlent de sa première construction. Il y a de fortes conjectures qu'elle fut faite du temps de Ptolémée Evergète I, et non pas sous les dynasties des Égyptiens, sous les Perses lorsqu'ils étoient maîtres de l'Égypte, ou sous Alexandre, encore moins sous les Romains.

Les deux obélisques, dits les obélisques de Cléopâtre, qui, selon Pline, furent faites par

ordre du roi Mesphée, *quos excidit Mesphees rex quadragenûm binum cubitorum* (Lib. XXXVI, c. 9.), et qui furent mis dans le temple de César, sont de granit, égaux, chargés d'hiéroglyphes, et près l'un de l'autre; mais l'un est debout, et l'autre est par terre. L'obélisque qui est debout a cinquante-quatre pieds de roi hors de terre, et un peu plus de trois pieds dans la terre. Sa largeur d'en bas a six pieds huit pouces. Il pose sur une base de granit de six pieds de hauteur, et de huit en carré, ce qui fait les soixante-trois pieds, ou les quarante-deux coudées marquées par le même auteur. Si l'on a pu vérifier toutes ces dimensions on en a l'obligation à M. Claude Lemaire, consul de la nation françoise au Caire. Au mois d'octobre 1718, il employa son crédit pour obtenir la permission de faire déchausser l'obélisque, découvrir la base, et le reste qui étoit enterré. Mais il en est de ces obélisques comme de la colonne de Pompée. On ignore en quel temps, et par les ordres de qui ils ont été apportés à Alexandrie. Il est vraisemblable que celui qui fit bâtir le temple de Jules-César, les trouva à Alexandrie même, et qu'il voulut que ce qui avoit servi à l'embellissement des

palais des monarques grecs, servit à orner son nouveau temple.

En effet, le roi Mitrées, qui régnoit à Héliopolis, fut le premier qui fit faire des obélisques du granit que l'on tira de la carrière de Syène. Plusieurs monarques égyptiens en firent faire dans la suite à son exemple, la plupart dédiés au soleil, et couverts d'hiéroglyphes. Ils crurent par là augmenter la magnificence de leurs palais et des villes où ils se plaisoient, ou qu'ils vouloient rendre considérables. Il est donc à présumer que les monarques grecs se conformèrent à cette coutume, n'ayant rien tant à cœur que de rendre Alexandrie une ville fameuse par tous les endroits imaginables. Il leur étoit même aisé d'avoir de ces sortes d'ouvrages. Il y en avoit déjà plusieurs en Égypte. Outre cela, le granit ne leur manquoit pas; la carrière de Syène étoit d'une vaste étendue, et ils n'ignoroient pas que les îles qui sont près de la dernière cataracte, entr'autres Éléphantine, Philoe, et Tacompues, sont pleines de carrières de cette espèce de marbre précieux.

Toutes les citernes qui étoient dans Alexandrie ne subsistent pas. Il y en avoit une si grande quantité qu'elles faisoient une seconde

ville souterraine; mais il en reste plusieurs. On ne peut rien voir de plus achevé en ce genre là: belles pierres, belles voûtes, et si bien cimentées que rien ne s'est encore démenti. Il y avoit une communication du Nil à ces citernes; et toute la ville n'avoit point d'autre eau à boire que celle qu'on en puisoit. Et c'est ce qui fit que les soldats de Jules-César, lorsque ce prince assiégeoit Alexandrie, ayant trouvé le moyen de faire entrer l'eau de la mer dans les citernes, la ville, faute d'eau douce, fut obligée de capituler et de se rendre. (Cæs. *bell. Alexandr.*)

Pour ce qui est du peu de murailles et de tours qui sont restées de l'enceinte de la ville, leur architecture est la seule chose qui mérite quelque attention. Elle n'est point romaine, elle ne peut être que grecque ou sarrasine. Les tours étoient fort vastes, elles sont à présent dégradées en quelques endroits. Qui ne croiroit pas y trouver aussi quelque monument considérable du christianisme, qui a été si florissant à Alexandrie pendant plusieurs siècles? Il n'y en a néanmoins aucun. Les églises mêmes de Saint-Marc, desservies par les Grecs, et celle de Sainte-Catherine, desservie par les

Coptes, n'ont absolument rien qui frappe et qui soit remarquable.

Deux choses hors d'Alexandrie attirent les étrangers, l'île du Phare et le lac Maréotis, quoique l'idée seule du temps passé y puisse faire plaisir : le Phare, parce que l'on dit que c'est dans une maison qui étoit au nord sur le rivage de la mer, que les Septante [1] firent, au nombre de soixante-douze, leur version de la bible : en mémoire de cette version, les Juifs et les gens de toute nation s'assembloient autrefois un jour de l'année dans cette île, et y célébroient une grande fête; le lac Maréotis ou le lac Charei, parce que son port, dit Strabon, étoit plus fréquenté, et qu'il produisoit beaucoup plus que le port Cibotus (le port vieux), dans lequel le fleuve Calito, après avoir traversé ce lac, alloit se jeter.

L'embarras d'un voyageur qui n'a que ses livres à consulter, augmente à chaque pas, car tous ces lieux là ont changé de nom; les Grecs les appeloient d'une manière, et les Latins d'une autre. Par exemple, dans César, le vieux port est le port d'Afrique; dans Strabon, c'est

[1] Flav. Josèphe, Antiq. Jud. liv. 12, ch. 2. — Phil. *de vitâ Mos.* lib. 3.

le port Tégamus : le port nouveau, dans César, est le port d'Asie; dans Strabon, c'est Taurus; ainsi des autres. Ce sont aujourd'hui de nouveaux termes. Pour être parfaitement au fait, il faut savoir s'orienter, entendre la langue du pays, et examiner les choses à loisir et avec exactitude.

CHAPITRE VII.

Thèbes.

Que n'a point dit toute l'antiquité de Thèbes, autrement *Diospolis magna?* Il n'est pas un auteur qui n'en ait parlé comme d'une ville dont la grandeur et la beauté étoient au-dessus de toute expression. Diodore veut que son circuit fut de cent quarante stades qui font six lieues, à quelque chose près. Strabon lui donne même quatre-vingts stades de longueur. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il falloit que son étendue fût prodigieuse, puisqu'elle fut nommée la ville à cent portes. Non seulement elle fut la capitale de l'Égypte, mais sous Sésostris elle

étoit même la capitale de l'Orient. Sa situation étoit d'autant plus commode et plus avantageuse pour nourrir les milliers d'habitants qu'elle contenoit, que le terrain des environs est admirable, et que le Nil traversoit la ville. Or cette superbe ville a eu le même sort qu'Alexandrie et que Memphis. On ne la connoît plus que par ses ruines; mais avec cette différence que, malgré les malheurs où elle a été exposée, malgré les efforts qu'ont faits les Carthaginois (Ammien. l. 17.), le roi Cambyse, les Romains sous Cornelius Gallus, pour la détruire de fond en comble, après l'avoir pillée et saccagée; il n'est point d'endroit dans toute l'Égypte, où il soit resté tant de beaux monuments, et tant de choses qui méritent d'être vues.

Par exemple, à l'est du Nil, on voit six portes entières du château dans lequel étoit renfermé le palais des rois de Thèbes; ce sont autant de chefs-d'œuvre de la plus parfaite architecture. Au sortir de chaque porte, on trouve une longue avenue de sphinx et de toutes sortes de statues de marbre qui conduisoit au palais; cela n'est rien en comparaison du grand salon de ce palais. Il est soutenu de cent douze colonnes, qui ont soixante et douze pieds de

haut, et douze pieds et un tiers de diamètre, toutes couvertes de figures en relief et peintes. Les murailles et le plancher sont peints aussi hors du salon en différents péristyles; l'on peut compter jusqu'à mille colonnes, quatre colosses de marbre, et plusieurs obélisques, dont deux sont de porphyre, et quatre de granit. Un peu plus loin est le château et le sépulcre du roi Osymanduas, dont parle Diodore; la chambre du sépulcre est encore entière: pour ce qui est du château, il est réduit à deux pièces avancées presque en demi-lune, sur lesquelles sont représentés les combats et les triomphes de ce prince. De tous côtés on y trouve des colonnes, les unes avec des bas-reliefs, et les autres non sculptées; plusieurs temples à demi ruinés, et les débris de la bibliothèque.

Ce qui est au couchant du Nil n'est pas moins curieux que ce qui est à l'orient. Sans parler des temples de Vénus et de Memnon, des galeries pleines d'hiéroglyphes, des colonnes, il y a des choses que l'on peut dire être uniques dans le monde; savoir, les sépulcres des rois de Thèbes et trois statues colossales. Les deux premières, dont a tant parlé Strabon, sont remplies d'une vingtaine d'inscriptions, soit grecques, soit latines; la troisième est la sta-

tue du roi Memnon, laquelle, selon la tradition des anciens Égyptiens, rendoit un son au lever du soleil.

L'on prétend qu'il y a eu jusqu'à quarante-sept sépulcres des rois de Thèbes. Il paroît que sous le règne de Ptolémée-Lagus, il n'en restoit déjà plus que dix-sept. Diodore dit que du temps de Jules-César le nombre en étoit encore diminué; aujourd'hui il en reste dix, cinq entiers, et cinq à demi ruinés, ce qui suffit pour donner l'idée que l'on doit avoir d'une chose aussi singulière que celle-là, et qui ne cède en rien à la magnificence des tombeaux des rois de Memphis, c'est-à-dire des pyramides.

Les sépulcres de Thèbes sont creusés dans le roc, et d'une profondeur surprenante. On y entre par une ouverture qui est et plus haute et plus large que les plus grandes portes cochères. Un long souterrain large de dix à douze pieds, conduit à des chambres, dans l'une desquelles est un tombeau de granit élevé de quatre pieds; au-dessus est comme une impériale qui le couvre, et qui donne un véritable air de grandeur à tous les autres ornements qui l'accompagnent. Salles, chambres, tout est peint depuis le haut jusqu'en bas. La

variété des couleurs, qui sont presque aussi vives que le premier jour, font un effet admirable; ce sont autant d'hiéroglyphes qu'il y a de figures d'animaux et de choses représentées; ce qui fait conjecturer que c'est là l'histoire de la vie, des vertus, des actions, des combats, des victoires des princes qui y sont inhumés. Mais il en est des hiéroglyphes des Égyptiens, comme des caractères de quelques peuples anciens, qu'il nous est à présent impossible de déchiffrer. S'il arrive jamais que quelqu'un parvienne à en avoir l'intelligence, on aura l'histoire de ces temps-là, qui nous est inconnue, et qui vraisemblablement n'a jamais été mise par écrit. Outre l'histoire du temps, on aura l'abrégé des superstitions des Égyptiens; car il y a quelques-unes de ces chambres, où l'on voit différentes divinités représentées sous des figures humaines; les unes ayant des têtes de loup, les autres de chien, de singe, de belier, de crocodile, d'épervier. En d'autres endroits, ce sont des corps d'oiseaux avec des têtes d'hommes; dans d'autres chambres, ce sont des sacrifices qui sont peints, les sacrificateurs avec leurs habits bizarres, les esclaves les mains liées derrière le dos, ou debout, ou couchés par terre; tous les instruments qui ser-

voient aux sacrifices. Dans d'autres, ce sont les instruments de l'astronomie, des arts, du labourage, de la navigation; des vaisseaux qui ont pour proue et pour pouppe des becs de grue et d'ibis, et pour voiles des soleils et des lunes.

CHAPITRE VIII.

Restes de l'ancienne Égypte païenne.

Quand on a vu le Caire, les environs de Memphis, d'Alexandrie et de Thèbes, l'on peut dire qu'on a vu les beaux monuments qui nous restent de l'ancienne Égypte; cependant il y en a encore plusieurs quoique éloignés les uns des autres, et répandus dans presque toute l'Égypte, que tout curieux doit aller voir, soit pour en admirer la magnificence, soit pour en tirer bien des connoissances par rapport à l'histoire et aux sciences; du moins est-il bon d'en avoir une liste générale. La voici.

Vingt-quatre temples entiers, ou peu endommagés; savoir, ceux de *Pan* à Thémuis; de *Vénus* à Aphroditopolis; d'*Isis*, avec une in-

scription grecque, à Aspeos-Artemidos; de *Mercure* à Hermopolis; du *Soleil* à Tanis la supérieure; de *Jupiter*, d'*Hercule* et de *la Victoire* à Hieracon, avec une inscription latine; d'*Antæe* à Antœopolis, avec une inscription grecque; d'*Osiris* à Abydus; de *Vénus*, avec une inscription grecque, à Tentyris; d'*Isis* à Tentyris; d'*Apollon* à Apollinopolis-Parva, avec une inscription grecque; de *Horus* à Coptos; de *Sérapis* à Thèbes; de *Memnon* à Thèbes; d'*Apollon* et de *Jupiter* à Hermonthis; d'*Isis* à Hermonthis; de *Pallas* à Latopolis; du poisson *Latus* à Latopolis; de *Lucine* à Lucinæ-Civitas; d'*Apollon* à Apollinopolis-Magna; d'*Apollon*, avec une inscription grecque, à Ompos; d'*Isis*, avec une inscription grecque, à Philoé; de l'*Épervier* à Philoé.

Les auteurs anciens font mention de quatre-vingts temples fameux en Égypte; mais l'on ne voit que quelques ruines, et quelques colonnes de cinquante-six autres. — Un labyrinthe entier, avec une inscription grecque. — Plus de cinquante grottes sépulcrales peintes et sculptées, surtout à Phtontis, et dans le mont de Béni-Hassan, au nord d'Arsinoé. — Plusieurs catacombes remplies de momies d'hommes, d'oiseaux, de chiens, de chats, etc., em-

baumés. — Plusieurs bains, qui ont quelque chose de remarquable, ou par la situation du lieu, ou par les ornements qu'on y avoit faits : le bain Méhamma, par exemple, qui est à un mille de Chair-Fadel. C'est un carré long de dix à douze pieds de large, et de douze à quinze pieds de long. Il a huit réduits, qui ont six pieds aux deux flancs, et deux pieds au fond. Le tout est creusé dans le roc. L'eau en est vive et douce. Dans le bain comme dans les réduits, il y a toujours deux pieds d'eau, et quelquefois pendant l'été un peu moins. On y descend par huit marches. Proche de l'entrée, qui est à rez-terre, il y a plusieurs anciens tombeaux taillés également dans le roc. L'idée que les femmes turques ont de l'eau de ce bain a quelque chose de singulier. Elles viennent s'y baigner tous les dimanches, pour implorer le secours de la sainte Vierge, et surtout pour avoir des enfants. Leur prière est courte, et se réduit à ce peu de paroles, qu'elles répètent souvent : *Sette Maria Eini si oulad au Benaïé.*

A quelque distance de ce bain est le puits qu'on nomme *Birelbah*. Ce puits est rond, de quinze à vingt pas de diamètre; quoiqu'il soit taillé dans le roc, on y a pratiqué des marches.

La descente en est si facile que les bestiaux descendent jusqu'au fond pour y boire; l'eau est d'une source abondante et qui ne tarit jamais. — Le puits de Sémiramis au château du Caire. — Dix-huit obélisques, deux à Alexandrie, dix à Thèbes, quatre à Philoé, un à Arsinoé, et un à Héliopolis. — Vingt grandes pyramides, et un plus grand nombre de petites. La plus grande des trois qui sont auprès de l'ancienne Memphis, à trois lieues du Caire, a cinq cents pieds de hauteur perpendiculaire, et six cent soixante-dix de talus. On y monte en dehors par deux cent vingt degrés, chacun d'environ trois pieds de haut. Il manque vingt-quatre ou vingt-cinq pieds à la cime, où l'on trouve une esplanade de dix à douze pieds en carré.

Outre cela cette pyramide est ouverte, et a une porte du côté du nord, élevée de quarante-cinq pieds au-dessus du terrain. On entre par un canal en pente de quatre-vingt cinq pieds de long, trois pieds six pouces de large en carré. Après ce canal on en trouve un autre, qui va toujours en montant; il a quatre-vingt-seize pieds de long, trois pieds quatre pouces de haut et de large. Au sortir de ce second canal à droite est un puits qui est à sec; il va en biai-

sant, et l'extrémité est bouchée de sable. De plain-pied au puits est une allée de cent treize pieds de longueur, et de trois pieds de largeur en carré, qui est terminée par une chambre longue de dix-huit pieds, large de seize, haute de vingt-un, jusqu'à l'angle de la voûte en dos d'âne. Il n'y a plus dans cette chambre ni tombeau, ni corps; tout a été enlevé il y a plusieurs siècles.

On revient sur ses pas jusqu'au haut du second canal; là on monte par un glacis de cent trente-six pieds de long; de chaque côté il y a une banquette avec des mortaises, au nombre de vingt-huit par banquette; la largeur du glacis est de six pieds, et sa hauteur de vingt-quatre jusqu'au fond de la voûte, qui est en dos d'âne. Au haut du glacis on trouve une plate-forme, et de niveau un canal incrusté de granit, qui a vingt-un pieds de long, trois pieds huit pouces de large, et trois pieds quatre pouces de haut.

Du canal on entre dans la salle destinée à servir de sépulture; elle a trente-deux pieds de longueur, seize de largeur, et seize de hauteur : pavé, plancher, murailles, tout est incrusté de granit. Au fond, à quatre pieds quatre pouces du mur, est le tombeau; il est de gra-

nit, et d'une seule pierre, sans couvercle. Il a sept pieds de longueur, trois de largeur, demi-pied d'épaisseur, et trois de hauteur : lorsque l'on frappe dessus, il résonne comme une cloche.

En général, si l'on veut avoir une connoissance parfaite des pyramides, il faut qu'on examine de quels matériaux elles sont bâties, quelle est leur figure, leur dimension, leur destination, leur nombre; le temps auquel elles ont été élevées; quand elles ont été ouvertes; qui sont ceux qui les ont dépouillées, surtout les trois de Memphis, de leurs ornements et des richesses qui y étoient renfermées. Ce détail demande bien des recherches; mais ce n'est point une chose impossible; il ne reste presque plus rien à déterrer sur cela; les principaux articles sont éclaircis, et donnent un grand jour à l'histoire des monarques qui ont régné à Memphis.

A deux lieues de Beni-Sumed, proche un vieux château nommé *Tumairaq*, détruit, et qui n'est plus qu'un tas de décombres rougeâtres, il y a une douzaine de cavernes, où l'on mettoit les chiens que l'on embaumoit. On y trouve plusieurs chiens desséchés en momies, couverts de suaires, enterrés uniquement dans

le sable, n'y ayant nulle part aucune apparence de cercueil : au lieu qu'à Béni-Hassan rien n'est plus commun que des chiens et des chats embaumés, que des momies d'hommes, les uns et les autres mis dans des caisses.

CHAPITRE IX.

Restes de l'ancienne Égypte chrétienne.

Le patriarcat d'Alexandrie comprenoit sept métropoles, et près de quatre-vingts évêchés dans l'Égypte seule; car la province Pentapolimine, la Libye seconde, la Nubie et l'Abissinie étoient aussi sous ce patriarcat.

Quoique le temps et la fureur des Musulmans aient détruit la plupart des villes épiscopales, et réduit les autres en de misérables villages, on peut aisément, au milieu de ce chaos, découvrir le nom et la situation de chaque siége, et distinguer le département de chaque métropole. Il ne s'agit que de faire quelques voyages sur les lieux, de faire des extraits des conciles et des auteurs ecclésiasti-

ques; de lire les histoires et les ménologes des Coptes; de leur faire des interrogations sur ce qui regarde leur Église : avec ces secours, les traces de la tradition les plus effacées deviennent sensibles. On peut effectivement sur les lieux s'orienter, et placer chaque siége épiscopal dans le district de sa métropole. On peut, avec le nom arabe moderne, découvrir l'ancien nom grec ou copte, et par là dresser une carte égyptienne purement ecclésiastique.

Les Coptes d'aujourd'hui ont conservé quelques évêchés, mais en petit nombre, ou plutôt ils n'en ont que les noms.

Après tout, les beaux monuments du christianisme qui restent en Égypte, sont quatre-vingts monastères entiers, et dont on a le plan, avec le nom et la description de leur situation. Ces lieux, qui ont fait autrefois un paradis terrestre des déserts de la Thébaïde, de Scété, de Tabenne et de Sinaï, subsistent, du moins occupent la même place que celle où étoient les anciens.

Entre ces monastères, les plus distingués sont ceux de Saint-Antoine au désert, de Saint-Antoine ou Piper sur le Nil, de Saint-Paul ermite, de Saint-Macaire, des Suriens, des Grecs, de Saint-Pacôme, de Saint-Arsène, de

Saint-Paëse à Scété, de Saint-Paëse dans la Thébaïde, de Saint-Sennodius, de l'abbé Hor, de l'abbé Pithynon, de l'abbé Apollon, de la Poulie sur le Nil, de la Fenêtre à Antinoé, de la Croix, des Martyrs, de Jarnous ou du Pronostic, de Saint-Jean d'Égypte, de Saint-Paphnuce, de Sainte-Gemianne, de Sinaï, de Raithe.

L'église de Deïr-el-Bacara est peu de chose, et d'une structure très commune. Mais dans la nef il y a dix belles colonnes doriques, qui ont chacune deux pieds de diamètre. Il y en a six dans le chœur, et à l'autel deux pilastres qui ont des chapiteaux corinthiens. L'on voit dans la même ville un petit temple, qu'on nomme le temple des Muses. Rien n'y frappe tant la vue que les globes serpentins ailés, qui sont au haut de la voûte, c'est-à-dire, plusieurs serpents. Chaque serpent, par ses plis et replis, forme un globe; à chaque globe il y a deux ailes, l'une à droite et l'autre à gauche.

A Kéfour est la chapelle de saint Athanase, que les Coptes appellent *la Barque* de saint Athanase. Outre plusieurs colonnes qui sont entre les fenêtres du dôme, il y a un couvercle de marbre blanc, de sept pieds de haut et de

trois de large, fait en dos d'âne, et debout, pour servir d'ambon.

Dans le cimetière qui est hors de la ville, est une chapelle de saint Théodore, on y voit, quoiqu'elle soit presque entièrement démolie, cette inscription :

Theodoroc Pimarturoc Nicetec chou.

Mais pour exécuter ce dessein, il faut parcourir l'Égypte, y faire plus d'un voyage, et ne pas s'en rapporter uniquement aux livres et aux relations qui ont été données au public sur cette matière.

Nous ajouterons que le P. Sicard, depuis qu'il avoit mis par écrit ce projet, a fait ce qu'il conseilloit de faire à quiconque entreprendroit de continuer son ouvrage.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME ET DERNIER DES MÉMOIRES DU LEVANT.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

Lettre du P. Sicard de la compagnie de Jésus. missionnaire au grand Caire, au P. Fleuriau, de la même compagnie, sur le passage des Israélites à travers la mer Rouge. . . . . Pag. 1

Textes de l'Écriture sainte cités par le P. Sicard dans sa Dissertation, par lesquels il prouve clairement et solidement, la vérité de son système du passage de la mer Rouge, et du chemin qu'ont tenu les Israélites pour y arriver. . . . . .

Lettre du P. Sicard, de la compagnie de Jésus, missionnaire en Égypte, à Monsieur *** sur les différentes pêches qui se font en Égypte. 74

Lettre du P. Supérieur-Général des missions de la compagnie de Jésus en Syrie et en Égypte, au P. Fleuriau de la même compagnie. 90

Mémoire sur les Coptes. 103

Lettre du P. Marc-Antoine Treffond, Supérieur-Général des missions de la compagnie de Jésus en Syrie et en Égypte, au P. Fleuriau de la même compagnie. 110

LETTRE du P. Sicard, missionnaire de la compagnie de Jésus en Égypte, au P. Fleuriau de la même compagnie. 115
LETTRE du P. Sicard, missionnaire de la compagnie de Jésus, en Égypte, écrite au P. Fleuriau de la même compagnie. . 131
EXTRAIT d'une lettre du P. Sicard au P. Fleuriau, écrite du Caire le 2 juin 1723. . . 147
RÉPONSE du P. Sicard, missionnaire de la compagnie de Jésus en Égypte, à un mémoire de MM. de l'Académie des Sciences. . 154
Remarques sur le sel ammoniac. . 157
Remarques sur les pierres et marbres, 161
Remarques sur les fours à poulets. . 163
DISCOURS sur l'Égypte par le P. Sicard, de la compagnie de Jésus. 170
Chapitre premier. Noms et situations de l'Égypte. . . . . *Ibid.*
Chap. II. Son gouvernement. . . 173
Chap. III. Ses productions. . . . 178
Chap. IV. Le Nil. 186
Chap. V. Le Caire. 195
Chap. VI. Alexandrie. 203
Chap. VII. Thèbes. 215
Chap. VIII. Restes de l'ancienne Égypte païenne. 220
Chap. IX. Restes de l'ancienne Égypte chrétienne.

FIN DE LA TABLE DU NEUVIÈME ET DERNIER VOLUME DES MÉMOIRES DU LEVANT.

TABLE

ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LES NEUF VOLUMES DES MÉMOIRES DU LEVANT.

A

Abana et *Parphar* ou *Pharphar*, deux fleuves dont parle l'Écriture, et qui coulent dans la plaine de Damas. Tome IV, page 111.

Abstinence. Elle est très rigoureuse chez les Grecs, même schismatiques; ils s'en prévalent contre les Latins. III, 6, 31 et 81.

Aboulaisa ou *Aboulquaire*, fleuve; son histoire, et comment sa source a été découverte. IV, 125.

Abunaufal, seigneur maronite; précis de sa vie et de ses vertus. III, 193 et suiv. Choisi par Louis XIV pour consul de la nation françoise. I, 221.

Achemounain, bourg d'Égypte; on y voit les vastes ruines d'un palais. VIII, 128.

Action de justice du mufthi général de la Crimée, envers les catholiques d'une ville nommée Caffa. V, 108.

Adda (l'), province de Circassie; elle s'étend jusqu'à une rivière nommée *Caracoudan*, qui lui sert de

limites, avec une peuplade de Tartares-Nogais d'une difformité extraordinaire. V, 82.

Adana, ville voisine du fleuve Cydnus. On y parle d'un miracle dont le diacre Théophile a été l'objet. Nous l'avons rapporté par respect pour une tradition ancienne et attestée par plusieurs graves et saints auteurs. III, 64.

Adoua, province d'Éthiopie. V, 198.

Aghuans, fameux rebelles qui ayant à leur tête Aszraff, prirent Ispahan, détrônèrent Schah-Hussein, et conquirent une grande partie du royaume. VI, 216 et suiv.

Akmim, ville très jolie, au levant du Nil. Ce que c'est que le serpent d'Akmim ou le serpent Haridy. VIII, 89.

Alep, une des principales villes de l'empire ottoman. Voyez sa description et la mission fondée par Louis XIII. I, 117, 118; II, 73; et III, 232, 233.

Alexandrette; c'est le port d'Alep. On croit que c'est là qu'Alexandre livra bataille à Darius. III, 65 et 232.

Ali Koulikan ou *Adel Schah*, neveu de Thamas-Koulikan; il s'empare de Kalat et des trésors qui étoient renfermés dans cette forteresse. Il exerce de grandes cruautés sur la famille de Thamas. Il est lui-même attaqué et détrôné. La couronne de Perse passe successivement à différents compétiteurs. VII, 94 et suiv.

Alun (l'); il se tire d'une montagne à trois journées d'Ebrim, capitale de la Nubie au sud-est. VIII, 114, 115.

Andros, ville à vingt lieues de Thermia ; il y a un évêque, mais la ville ne contient pas plus de cent maisons. II, 201 et suiv.

Antioche, ville à deux journées d'Alep. II, 90.

Antoine (Saint-), monastère. Sa situation. Ses religieux. VIII, 178 et suiv.

Antoura, petit village près du mont Liban. Établissement d'une mission sous la protection du commandant de cette contrée nommé Abunaufel. Caractère, vertus et mort de ce seigneur. III, 192 et suiv.

Ararat, montagne d'Arménie sur laquelle s'arrêta l'arche. Selon l'opinion commune, ce fut ou Hus, ou Gether petit-fils de Sem, qui y ramena une colonie. IV, 148.

Arcouva, appelé par les géographes *Arequies*, petite ville sur les bords de la mer Rouge. V, 212.

Argentaria, petite île de l'Archipel entre Milo et Siphanto. II, 54.

Arméniens de Constantinople, plus dociles que les Grecs, et plus aisés à ramener à la foi catholique. I, 24.

Arménie. État ancien de l'Arménie et quels sont les rois qui l'ont gouvernée. IV, 148. Elle est aujourd'hui inégalement partagée entre les Turcs et les Persans. *Ibid.* 155.

Ammoniac. Sel qu'on tire surtout du Delta en Égypte ; quelle en est la matière, les vases qui la contiennent, la disposition des fourneaux, la façon du travail, la qualité et l'usage de ce sel. IX, 157.

Arna, village de l'île d'Andros, habité par des Albanois. II, 206.

Arsacides; ils se retirèrent dans le septième siècle dans un coin de la Phénicie sur des rochers inaccessibles. Leur brigandage leur fit donner le nom d'*Assassins*, et leur chef se nommoit le *Vieux de la Montagne*. Les Kesbins et les Nassariens pourroient bien être les successeurs des Assassins. II, 91.

Assemanni (Joseph), maronite de nation, originaire du mont Liban, bibliothécaire du Vatican. Il fait un voyage avec le P. Sicard dans la basse Thébaïde, pour rechercher et acheter de vieux manuscrits arabes et coptes. VIII, 177.

Athos, fameuse montagne que Xerxès sépara du continent par un détroit de quinze cents pas, selon Pline. III, 30.

Avanies, contribution qu'on exige de ceux qu'on accuse d'être chrétiens, après les avoir mis sous le bâton. II, 6, 7.

Azéfia ou *Nirzamamoulouk*, général du Mogol. Son caractère inspire du respect et de la confiance à Thamas-Koulikan. Le mogol dédaigne ses conseils. Quelles en sont les suites. VII, 7 et suiv.

B

Bagdad; c'est la nouvelle Babylone; elle est au confluent du Tigre, du côté de la Chaldée. III, 241.

Bagnes, prison des esclaves où les missionnaires ont la permission de prêcher, de confesser, de dire la messe, et où ils s'enferment avec les pestiférés quand cette cruelle maladie y règne. I, 16 et suiv.

Bakou, ville sur les bords de la mer Caspienne, qu'on nomme souvent *mer de Bakou*. VI, 76.

Barko, petite ville d'Éthiopie, où mourut le P. Brevedent, missionnaire qui accompagnoit M. Poncet. V, 145.

Basile, prince Éthiopien. Sa mort et son deuil. V, 200.

Bassora, ville de l'Arabie déserte, éloignée de vingt lieues du golfe Persique. III, 229.

Bazin (le frère), proposé par le sieur Pierson, résidant du commerce de la compagnie angloise, devient premier médecin de Thamas-Koulikan. VII, 69.

Bebé, ville sur le Nil. Il y a une église dédiée à saint George. Histoire dont le P. Sicard ne se fait pas garant, mais qu'on lui a racontée au sujet de cette église. VIII, 168, 169.

Bethléem, village assez grand et assez peuplé, sanctifié par la naissance du Sauveur. Il est à deux lieues de Jérusalem. II, 145.

Bhabeit, village d'Égypte, où l'on voit encore les restes d'un des plus beaux, des plus vastes et des plus anciens temples d'Égypte. VIII, 72 et 73.

C

Cabanes; en quoi elles diffèrent des villages dans le mont Liban. Travail qu'on y fait de la soie. II, 215.

Caire (le). Description de cette capitale d'Égypte. Sa situation, ses richesses, sa population. Révolu-

tion arrivée au Caire en 1722. VIII, 9, et IX, 143.

Caloyer, nom des religieux grecs. III, 18.

Cana de Galilée, où Jésus-Christ fit son premier miracle. II, 174.

Canal de Joseph. Ce qu'en rapporte la tradition du pays. Il se décharge dans le lac Mœris ou de *Caron*. Fables qu'on débite à ce sujet. VIII, 160.

Candahar, ville des plus fortes de l'Asie, et le dernier retranchement des Aghuans. Thamas Koulikan les y force et pille leurs richesses. VII, 54.

Cannobin, demeure du patriarche des Maronites dans le Liban. II, 22.

Capharnaüm, ville dont il ne reste que la place sur les bords de la mer Tibériade, dans laquelle les apôtres jetèrent leurs filets par ordre du Sauveur, et firent une pêche si abondante. Il y avoit aussi une ville qui s'appeloit Tibériade et qui est aujourd'hui détruite. II, 171 et 172.

Caractère des Arméniens. IV, 170.

Caravanes. Il en part un grand nombre d'Alep pour la Mecque et autres lieux. Elles ont un chef qui les conduit et les gouverne. II, 75; III, 48 et suiv.

Carême des Grecs, des Arméniens et des Suriens. III, 81, 82.

Carlovazi, mauvais village de l'île de Samos, cette île si célèbre dans l'histoire poétique III, 18, 46.

Casbin, ville principale de la province d'Érac; elle étoit la demeure des rois de Perse avant l'empereur Cha-Abas, qui lui préféra Ispahan. VI, 142.

Cataractes du Nil. Voyage qu'y fait le P. Sicard avec

M. l'abbé Pincia, piémontais, savant et grand amateur de l'antiquité. Description des temples, des ruines de plusieurs villes, des carrières de marbre granit, et des Nubiens qui habitent aux environs. IX, 131 et suiv.

Cavale (la), forteresse turque à trente lieues de Salonique. I, 33.

Cèdres et montagne du Liban. II, 16, 17.

Césarée de Palestine, ville bien maltraitée par le temps et par les Sarrasins. II, 120.

Chelga, grande et belle ville d'Éthiopie, environnée d'aloès. C'est un lieu d'un grand commerce. V, 145.

Cherembeys (les), sont comme la haute noblesse de Crimée, et les dépositaires des lois; ils ont un chef qu'on nomme bey. V, 19.

Chevaliers de Jérusalem, comment ils sont reçus. II, 178.

Chirvan ou *Shirvan*, province de Perse. Conspiration du premier ministre. Histoire des deux sectes qui divisent les Mahométans. Soulèvement des Lesghis ou Lazes, montagnards du Daghestan; ils entrent dans Chamaki, capitale du Shirvan, ils la pillent, etc. VI, 163 et suiv. C'est l'ancienne Albanie. Voyez sa description. VI, 68.

Chiurma, assez bon port sur la mer Rouge, où les vaisseaux sont à l'abri de la tempête. V, 224.

Chouifat, village assez proche de Baruth. On y voit plusieurs grands mausolées, et les restes d'un château, avec des pierres énormes et des colonnes qu'il est étonnant qu'on ait pu voiturer sur une montagne si roide et si élevée. III, 188 et 189.

Circassie, description de cette contrée. V, 73.
Cogo, petite ville d'Éthiopie. V, 195.
Cogge-Bagdassar, arménien mis à mort à Trébisonde en haine de la foi catholique. VI, 59.
Concile national, tenu chez les Maronites, dans le monastère du Louaizé. Articles qui faisoient l'objet de la réforme que demandoit le Pape. Ordre qui s'y observa, nom de ceux qui y assistèrent. III, 114 jusqu'à 158.
Consita, port sur la mer Rouge appartenant au roi de la Mecque. V, 217.
Constantinople en Thrace, ville immense, capitale et demeure des empereurs turcs. Le mahométisme est la religion dominante, mais on y compte aussi beaucoup de chrétiens. I, 3.
Convoi. Description d'un convoi funèbre à Beliené sur le Nil. VIII, 95.
Coptes. Leur origine, l'étymologie de leur nom, leur créance, leurs erreurs, leur rit, leur carême, etc. VII, 176 et suiv., et IX, 103 et suiv.
Courage et résistance d'une fille bulgare d'environ quinze ans. IV, 98.
Crimée dans la petite Tartarie : elle a un kan nommé par le grand-seigneur; sa capitale et la résidence du kan est Batchisaraï. Le kan de la petite Tartarie est maître d'un très grand pays. Il est regardé comme l'héritier présomptif de l'empire turc au défaut des enfants mâles des Osmans.... Il est très peu riche et d'une autorité fort bornée. V, 13 et suiv.
Crocodile, monstre très commun dans le Nil; manière de le prendre. IX, 87 et suiv.

Cydnus, fleuve renommé par le danger qu'y courut Alexandre, et par la mort de l'empereur Frédéric. III, 64.

D

Dagoué, petit bourg sur le Nil, célèbre par la demeure d'un insigne voleur nommé *Habib*. VIII, 56 et suiv.

Damanhour, ville dans la partie occidentale de la basse Égypte. VIII, 52.

Damas, capitale de la Syrie; Hus, petit-fils de Sem, en a été le fondateur. Elle étoit d'abord située près de la montagne où Caïn tua son frère Abel. Nabuchodonosor la détruisit; les Macédoniens la rebâtirent, mais un peu plus loin et dans une position charmante. Sur l'ancien chemin de Damas à Jérusalem, on voit entre deux montagnes les ruines d'un monastère qui avoit été bâti à l'endroit où saint Paul avoit été terrassé et converti. I, 161; II, 10 et suiv.; IV, 100 et suiv.

Delta (le); il se divise en deux provinces ou gouvernements, qui sont la Garbie et la Menoufie. Mehallé (la grande) est la capitale de la Garbie. VIII, 70.

Déli, capitale du Mogol. Son étendue, son opulence, etc. Elle est pillée par les Persans. Thamas-Koulikan s'empare de toutes les richesses du palais. Magnificence du trône impérial. Sédition causée par quelques seigneurs mogols; quelles en sont les suites. Thamas rend la couronne au prince du Mogol et retourne en Perse. VII, 19 et suiv.

Demaïe, village où se fait le sel ammoniac le plus estimé d'Égypte. VIII, 71.

Dendera, ville au couchant du Nil. Assez loin de cette ville on voit un temple des anciens Égyptiens, et près de Dendera une forêt de doums ou de dattiers sauvages. VIII, 97.

Derbent, ville située sur la mer Caspienne. VII, 56.

Dergoumidas, prêtre arménien mis à mort en haine de la foi catholique. I, 14.

Derviche. Conversation d'un missionnaire avec un derviche, religieux mahométan. VI, 176.

Dongola, capitale du royaume de ce nom : elle est dans un beau pays. Description et coutumes de cette contrée. V, 117 et suiv.

Dora, ou millet d'Inde, commun en Égypte. VIII, 88.

Dosithée, patriarche schismatique de Jérusalem. Extrait et réfutation d'un de ses ouvrages posthumes. IV, 88.

Druses, peuple du mont Liban et des environs. Son origine, ses mœurs, etc. II, 98, et III, 183.

Duvarna, capitale du royaume de Tigra. V, 201.

E

Echmiadzin, qu'on nomme aussi le monastère des Trois-Églises, il est situé près d'Érivan. C'est la résidence du patriarche schismatique des Arméniens. On dit que c'était le palais de Tiridate, le premier roi chrétien d'Arménie, et qu'il le céda à saint Grégoire qui en a été le premier patriarche. IV, 166.

Église des missionnaires à Constantinople, sa description; liberté avec laquelle on y fait tous les exercices de la religion. I, 5. Église du Saint-Sépulcre à Jérusalem; par qui elle est desservie; sa structure, ses ornements. II, 141 et suiv. Église de la Croix dans la Thébaïde; sa description, et l'histoire de l'abbé Phanos ou Étienne, qui avoit anciennement gouverné ce monastère. VIII, 159.

Égypte, royaume d'Afrique; sa position, [illegible] tilité, ses monuments. VIII, 6. Plan d'un ouvrage sur l'Égypte ancienne et moderne. *Ibid.* 225. Marbres et pierres d'Égypte; son gouvernement, ses productions; le Nil, le Caire, Alexandrie, Thèbes, etc. IX, 161, 171 et suiv.

Éleuthère, fleuve qui tire sa source du mont Liban et se jette dans la mer de Phénicie. III, 113.

Emphras, ville d'Éthiopie, très grande, très agréablement située et fort commerçante. V, 182.

Érivan; c'est la seule place forte que le roi de Perse possède en Arménie. VI, 1 et suiv.

Erzeroum est la capitale de l'Arménie turque; on croit communément que c'est l'ancienne Théodosiopolis. IV, 159, et VI, 30.

Établissement fait au collége de Louis-le-Grand pour élever douze enfants de différentes nations du Levant, sur le modèle de la fondation que Grégoire XIII avoit faite à Rome. I, 188 et suiv.

Éthiopie. Voyage de M. Poncet, médecin, en Éthiopie. V, 110 et suiv. Origine de ce royaume; ses révolutions, son gouvernement, sa religion. *Ibid.* 231 et suiv.

F

Fête qu'on célèbre dans toute la Perse en mémoire de la mort d'Hussein, fils d'Al. VI, 96.

Firman accordé aux missionnaires de Damas à la recommandation de M. le Marquis de Bonac, alors ambassadeur à la Porte. Forme dans laquelle ce firman est expédié. III, 204 et 205.

Fours à poulets. La construction de ces fours et les procédés de ceux qui les conduisent. IX, 163 et suiv.

Feu du Saint-Sépulcre. Histoire de ce prétendu feu saint VIII, 100 et suiv.

G

Galani (Raymond), archevêque titulaire d'Ancyre; il résidoit à Constantinople, et étoit le supérieur de tous les catholiques de cette capitale. I, 4.

Gandova, rivière d'Éthiopie qui se décharge dans une autre rivière appelée Tekesel, c'est-à-dire l'*Épouvantable*; toutes deux se jettent dans le Nil. V, 143.

Gedda, port de mer à une demi-journée de la Mecque. V, 218.

Gemianne (sainte); elle fut martyrisée sous l'empire de Dioclétien; on lui a bâti une église en Égypte dans la plaine qui s'étend depuis Bolquas jusqu'à la mer. Histoire de la prétendue merveille qui s'y opère le jour de sa fête. VIII, 61 et suiv.

Génois; il y en a encore beaucoup qui se sont main-

tenus à Constantinople; ils sont pour la plupart interprètes des ambassadeurs, ou médecins. I, 3.

Giesim, grosse bourgade au bord du Nil et au milieu d'une forêt dont les arbres sont très singuliers. Voyez la description de quelques-uns de ces arbres. V, 139.

Girana, village d'Éthiopie, situé sur une haute montagne d'où l'on découvre un très beau pays. V, 143.

Girgé, capitale du Saïd, à cent lieues du Caire et à l'occident du Nil. VIII, 94.

Gondar, capitale de l'Éthiopie; sa description, sa magnificence réelle ou imaginaire : car le sieur Poncet qui en parle est un auteur suspect, comme nous l'avons déjà observé. V, 148 et suiv.

Gouvernement ecclésiastique des Arméniens; leur liturgie, les sacrements et la manière dont ils les administrent. Les fêtes et les jeûnes des Arméniens, leurs erreurs; la principale est de ne reconnoître qu'une seule nature en Jésus-Christ; ils sont Jacobites et de la même créance que les Coptes et les Suriens; manière de traiter avec eux. Histoire d'un jeune Arménien catholique de Constantinople et de son repentir, après avoir pris le turban dans un moment d'ivresse. IV, 175, et V, 1 jusqu'à 13.

Grottes de la basse Thébaïde et leur histoire. VIII, 134 et suiv.

Guerry, bourgade sur le Nil, à l'extrémité de l'Égypte; manière singulière de passer ce fleuve en cet endroit. V, 124.

Gumichkhané, ville; sa position voisine de quelques mines d'or et d'argent. VI, 63.

Ghilan (le), province de Perse; sa situation, sa fertilité, et l'opinion de Strabon et de quelques autres historiens sur cette province. VI, 133.

Guiray; pourquoi le surnom de Guiray est affecté aux kans de Tartarie. V, 92.

H

Haik; il fut le premier roi d'Arménie, selon une ancienne histoire de Moïse de Choren; on en compte cinquante-trois de la postérité de Haïk, et vingt-sept de la race des Arsacides. IV, 149.

Hamadan, ville de Médie, située au pied du mont Alvand, l'une des plus fertiles et des plus hautes montagnes de Perse; c'est une branche du mont Taurus. On y voit le tombeau réel ou prétendu d'Esther et de Mardochée. VI, 175.

Hélaoïé, la dernière bourgade qui dépende du grand-seigneur, en allant du Caire en Éthiopie. V, 113.

Hippopotames, chevaux marins très communs dans la haute Égypte vers les cataractes du Nil. IX, 86, 87.

Histoire du martyre de Marie-Thérèse, qui avoit été instruite par une femme maronite. I, 226 et suiv.

Histoire d'un Turc de Damas et d'une jeune Hollandoise. I, 248 et suiv.

Histoire abrégée de Mahomet. II, 80 et suiv., et 236 et suiv.

Hôpital; il y en a un magnifique à Damas où logent les caravanes; la mosquée en est surtout remar-

quable; celle encore qui porte le nom de Saint-Jean est un édifice d'une singulière beauté et d'une grande richesse. IV, 104 et 105.

Huile; quelles en sont les différentes espèces en Égypte. VIII, 83.

I

Jabal-Chek, montagne habitée par des Arabes; leurs mœurs et les fruits qu'on y recueillit dans une mission. II, 220, 221.

Jaffa, autrefois *Joppé*; elle a été presque entièrement ruinée par Saladin, et rétablie par saint Louis. II, 122 et suiv.

Jardin des Oliviers ou de *Gethsemani*; pour aller de ce jardin à Jérusalem on passe par le torrent de Cédron. II, 140 et 141.

Jéricho, ville dont il ne reste que le nom; elle étoit dans une vaste plaine, peu éloignée du Jourdain, de la vallée de Josaphat et de Béthanie, où sont les ruines de la maison de Marthe et de Madeleine. II, 136.

Ile de Saint-Pierre, à la pointe de la Sardaigne. II, 39.

Ile de Malte; description de cette île. II, 40 et suiv.

Ile de Sapienza à la pointe de la Morée. II, 51.

Ispahan, capitale de Perse; sa magnificence et celle des rois de Perse; ses lois, son gouvernement. VI, 156 et 185. On peut voir à la page 159 de ce même tome, ce qui concerne Pierre-Paul de Palma, archevêque d'Ancyre, ambassadeur du Pape, de l'empereur et de la république de Venise auprès

du roi de Perse; son entrée à Ispahan; son zèle et son affection pour les missionnaires.

Julpha ou *Julfa*, ville ou faubourg d'Ispahan; il y a une église catholique du rit arménien; MM. Chérimans en sont les membres les plus distingués; caractère et mœurs de ces Arméniens. Persécution excitée à Julpha par les schismatiques. VII, 129 et suiv.

K

Kabarda, capitale d'un canton très montagneux de la Circassie. V, 84.

Kachan, c'est une ville de Perse des plus remarquables par sa grandeur, ses manufactures, son commerce, etc. VI, 152.

Kajava, espèce de grande cage; les chameaux en portent deux, dans chacun desquels il tient un homme. VI, 131.

Kalat, forteresse dans des gorges de montagnes où Thamas-Koulikan avoit déposé les dépouilles immenses du Mogol et de la Perse. VII, 63.

Kederlou, gros village à un quart de lieue du confluent de l'Araxe et du Cyrus ou du Courk; manière dont se fait la pêche dans cette dernière rivière. VII, 112 et suiv.

Kéleh, machine faite comme un train de bois. III, 239.

Kerdamadlou, endroit fort agréable sur les bords du Courk; manière dont on y dresse les tentes. VI, 115.

Kioshe, grand cabinet ou belvéder ouvert de trois ou même de quatre côtés. IV, 17, 18.

Kom, ville considérable; on y voit les tombeaux des rois de Perse. VI, 150 et 161.

Kords; des troupes de ce peuple appelé Kords, ayant à leur tête Ali-Merdon-Kan, s'emparent d'Ispahan, le pillent, le désolent, et réduisent à rien cette grande ville et son peuple. Voyez le tableau de cette désolation. VII, 119 et suiv.

Kurdistan, pays sous l'obéissance d'un prince particulier; il est situé entre la Turquie et la Perse, et habité par les Jézedies ou Kurdes. VI, 41.

L

Lac : les trois lacs dont se tire tout le poisson qu'on sale et que l'on fume en Égypte, sont le lac *Bourlos*, qui a quinze à dix-huit lieues de longueur sur quatre à cinq de largeur; le lac *Baheiren*, qui n'a tout au plus que cinq lieues de tour; et le lac *Menzalé*, qui a vingt-deux lieues de long, et cinq à six de large. IX, 75.

Laurestan; c'est le royaume des Élamites où Chodorlahomor régnoit du temps d'Abraham; Courmabat en est aujourd'hui la capitale. VI, 184.

Lesbos, île assez fertile et assez peuplée; elle a trois petits ports, Metelin, Navagia et Tokmak. III, 11 et 12.

M

Machou, bourgade qui appartient au roi de Sennaar, et fait le commencement du pays que nous appelons des Barbarins. V, 117.

Maisons de Boulhouia, village dans le Ghilan; leur forme et leur construction. VI, 124.

Malvoisie, place, à ce qu'on dit, la meilleure de la Morée. II, 54.

Manfalout, ville de la haute Égypte; à une demi-lieue de cette ville, est le rendez-vous des caravanes de Sennaar et d'Éthiopie. V, 111.

Manière dont les missionnaires commencent les missions dans les voyages du Levant. I, 197 et suiv., et 235.

Marelicha, monastère singulier. II, 19.

Maronites; d'où ils tirent ce nom; leur attachement à la catholicité et la pureté de leur foi. I, 107. Les Jésuites avoient chez eux cinq établissements. *Ibid.*, 110.

Marserkis, monastère des Pères Carmes; sa description. II, 15.

Maschet, une des plus grandes villes de Perse, et la capitale de la province du Khoraçan. VII, 91.

Mecque (la), ville de l'Arabie heureuse, à quatre milles de la mer Rouge; elle est le lieu de la naissance de Mahomet. II, 80.

Médine, ville où se réfugia Mahomet, et dont il fit le siége de son empire. II, 82, 83.

Mer Noire, ou *mer Morte*, ou *lac de Loth*; le Jourdain s'y décharge et y perd la salubrité de ses eaux. II, 138.

Mer Rouge; dissertation du P. Sicard sur le passage des Israélites à travers la mer Rouge, et textes cités pour appuyer son opinion. IX, 1 et 52.

Michel (M.) est envoyé à Ispahan par Louis XIV; il y est très bien reçu; M. Gardanne le remplace

avec la qualité de consul; il choisit les Jésuites pour chapelains du consulat. VI, 49 et suiv.

Miconi, une des Cyclades de la mer Égée. II, 58.

Mission établie en Perse par les soins et sous la protection de Louis XIV. VI, 4 et 5.

Mogol; mœurs et coutumes des dames du Mogol. VII, 34 et suiv.

Monastère de religieux grecs nommé Belmandé; il est tout converti à la foi par les soins des PP. Jésuites. I, 200 et suiv.

Monocanons, livres fort en vogue chez les Grecs schismatiques. III, 40.

Montagne de Saint-Siméon Stylite; elle n'est pas fort éloignée d'Alep. III, 67 et suiv.

Mont-Colzim, dans la Thébaïde; il sépare le monastère de Saint-Antoine de celui de Saint-Paul, et n'est pas loin de la mer Rouge. VIII, 200.

Mort exemplaire de deux apostats repentants et convertis. IV, 96.

Mosquées, temples des Turcs; il y en a de très belles; elles sont nombreuses à Salonique: les Grecs y ont aussi douze ou treize églises; la cathédrale est dédiée à saint Démétrius; description de la fête qu'on célèbre en son honneur. IV, 20 et suiv.

Mulets, manière dont on les traite, ainsi que les chevaux dans les caravanes. VI, 147 et 148.

Myrzas; ils sont chez les Tartares comme nos gentilshommes honorés du titre de marquis ou de comte. V, 20.

N

Nahivan, province de la grande Arménie; il y a une ancienne et très belle chrétienté conduite par les PP. de Saint-Dominique. VI, 3.

Naxie, île qui passe pour une des plus belles et des plus fertiles de l'Archipel. I, 55 et suiv.

Nazareth, bourgade célèbre par le séjour qu'y fait notre Seigneur. II, 168.

Nedé, nom d'une pâte singulière qu'on trouve à Memchié sur le Nil. VIII, 93.

Nequadé, ville épiscopale sur le bord occidental du Nil. VIII, 107.

Niézova, rade assez fréquentée dans la sultanie de Derbent. VI, 91.

Nil, fleuve d'Égypte; causes du débordement du Nil. V, 167. Manière d'éclaircir et de rafraîchir ses eaux. VIII, 8.

Nitre ou *Natron*; remarques sur les lacs qui le produisent, et la manière de le recueillir. IX, 154.

Nitrie, lac dans le désert de Scété, d'où l'on tire le natron. VIII, 44.

O

Ogara, province d'Éthiopie. V, 196.

Oreb, montagne; c'est à cent pas d'elle qu'on voit encore le rocher que frappa Moïse et dont il fit sortir de l'eau en abondance. Voyez sa description. IX, 122 et suiv.

Oûaral, espèce de lézard commun dans les déserts de

la Thébaïde; il ressemble au crocodile, à l'exception qu'il est plus petit et qu'il ne vit que sur la terre. VIII, 219.

P

Pathmos, île qui n'est qu'un grand rocher habité par des religieux et quelques chrétiens; c'est l'endroit où saint Jean a écrit son Apocalypse. III, 20.

Patriarche (le) de Constantinople, sa simplicité, etc. I, 9. Les patriarches d'Alep et d'Alexandrie se réunissent au Pape et sont imités quelque temps après par le patriarche de Damas; éloge de ces prélats. I, 137 et suiv. Le patriarche des Arméniens écrit au Pape et lui envoie sa profession de foi. VI, 18.

Pêches; dissertation sur les différentes pêches qui se font en Égypte. IX, 74.

Persans; il y en a encore qui suivent la religion des anciens Persans; quel est leur caractère et leur croyance. VI, 210.

Persécution; les missionnaires y sont fort exposés. Histoire de celle que les schismatiques excitèrent contre eux à Seyde, à Damas et à Alep. III, 212; et par deux vertabiets contre tous les catholiques d'Erzeroum. VI, 34 et 35.

Pidrakou; plante remarquable qui croît sur le penchant de cette montagne du Shirvan. VI, 81 et 82.

Pigeons; on les lâche avec des billets sous l'aile; messagers très communs à Alep. III, 233.

Piquet (M.), consul de France dans le Levant et très favorable aux missions. I, 125.

Procession; il s'en fait une très belle à Constantinople la nuit du samedi-saint. II, 244.

Puits de Joseph; il est dans le château du Caire; et digne d'être remarqué à cause de sa construction. VIII, 12.

Q

Quous, ville de la haute Égypte; il s'y vend beaucoup d'ustensiles de cuisine faits de pierre de baram. VIII, 114.

R

Rama; c'est dans cette ville que les pélerins de Jérusalem attendent la permission du cadi. II, 125.

Ramadan (le grand) ou carême des Turcs; combien il dure, comment on l'observe. III, 72 et suiv.

Rascht, ville très commerçante de la province du Ghilan; elle est à deux lieues de la mer Caspienne. VI, 129 et suiv.

Relation d'une mission faite au midi du mont Liban. Caractère et mœurs simples de ces peuples III, 162 jusqu'à 193.

Remèdes envoyés de France; ils ouvrent aux missionnaires l'entrée des maisons, et leur donnent de grandes facilités pour prêcher la foi. I, 151, et III, 28, 29.

Respect des Musulmans pour le Messie et pour sa sainte Mère; le Saint-Sépulcre est un des termes de leurs pélerinages. III, 85, 86.

Révolte des mécontents du Shirvan réunis aux principaux chefs des Lesghis. VII, 65.

Rit des Arméniens schismatiques, leur liturgie. IV, 235.

S

Sacrifice offert au Soleil, représenté en demi-relief sur une grande roche qui fait partie d'une montagne qui s'élève dans une plaine de sable dans la Thébaïde. VIII, 165.

Saint Jean-d'Acre; il s'y trouve encore beaucoup de choses remarquables. II, 117 et suivantes.

Salonique, sa description par le P. Souciet. IV, 1. Saint Paul y prêcha l'Evangile; deux de ses épîtres sont adressées à cette Eglise florissante dès l'origine du christianisme. *Ibid.* 2 et suiv. Dès que les Romains eurent réduit la Macédoine en province, Salonique en devint la capitale ... Andronic la vendit aux Vénitiens, à qui Amurath II l'enleva : elle est encore une ville considérable, et l'on y trouve quelques monuments qui sont les vestiges de son ancienne splendeur. *Ibid.* 6 jusqu'à 12. Les Juifs sont en grand nombre à Salonique; ils forment presque la moitié des habitants. *Ibid.* 10. La mission de Salonique doit sa fondation au P. Braconier. *Ibid.*, 41. Histoire naturelle des environs de Salonique, *Ibid.*, 52 et suiv.

Samos, île assez fertile, presque toute habitée par des chrétiens exposés aux vexations du Turc et des corsaires. III, 23, 24.

Santorin, île de l'Archipel; il sort une île de la mer dans le golfe de Santorin. I, 77 et suiv.

Saravi, province d'Éthiopie; les chevaux y sont beaux et excellents. V, 199.

Sardes, autrefois capitale de la Lybie et séjour de Crésus, n'est plus aujourd'hui qu'un village. III, 54.

Sarepta; c'étoit anciennement une grande ville; ce n'est plus aujourd'hui qu'un champ labouré. II, 110.

Sauterelles; elles sont désolantes en Syrie; les Turcs ont quelquefois obligé les chrétiens et les juifs de faire avec eux une procession singulière pour implorer le secours du Ciel contre ce fléau. III, 55 et 57. L'industrie des sauterelles pour passer une rivière. *Ibid.* 177.

Schah-Thamas, héritier de Schah-Hussein, roi de Perse, donne sa confiance à Thamas-Koulikan, qui rétablit les affaires de ce prince. VI, 222 et suiv.

Scio, île de l'Archipel; sa population, ses mœurs, ses productions, etc. I, 46 et suiv.

Scopoli, petite île voisine du continent de Thessalie; elle est très bien cultivée. IV, 45.

Sectes; il y en a plusieurs qui divisent les Mahométans; leur caractère, etc. VI, 182.

Selim, kan des Tartares et guerrier très célèbre. V, 73.

Sené, plante médicale; il en vient en Nubie de deux espèces. VIII, 115.

Serké; depuis Serké jusqu'à Gondar, capitale d'É-

thiopie, le pays est très beau, bien planté, et très bien cultivé. V, 141.

Sété ou *Sceté*, désert dont Pallade et Rufin nous ont fait une description; il avoit servi de retraite à plus de cinq mille religieux; on y comptoit alors plus de cent monastères, il n'en reste aujourd'hui que quatre. VIII, 19 et suiv.

Setephé, petite ville sur les bords du Nil : aventure qui y arriva au P. Sicard. VIII, 86.

Seyde, ville de Phénicie autrefois appelée Sidon; son origine, sa situation. I, 208 et suiv.

Sinaï; voyage du P. Sicard au mont Sinaï, en compagnie de dom André Sandar, archiprêtre maronite, et professeur en langue arabe au collége de Sapience. Description de cette montagne et du monastère célèbre habité par des religieux grecs de l'ordre de Saint-Basile. IX, 116 et suiv.

Siout, ville du royaume de Sennaar; on passe pour y aller sur le seul pont qui soit sur le Nil. V, 112.

Siphanto, île de l'Archipel dont le climat est fort doux et les habitants humains et laborieux : l'évêque grec y fait sa résidence, et sa juridiction est assez étendue. II, 57, 182 et suiv.

Smyrne en Ionie, ville très commerçante et le centre d'une mission; elle est souvent affligée de pestes violentes et de tremblements de terre. I, 24 et suiv., et II, 63 et suiv.

Stephan (le P.), missionnaire en Crimée. Histoire des manœuvres du chirinbey contre le kan de Tartarie; ses succès et les moyens que prend la Porte pour détruire la puissance des chirins. V, 93 et suiv.

Stéphanos, intrigant qui supplante le patriarche des Arméniens; mais il est chassé à son tour. VI, 19 et suiv.

Suez, petite ville au fond de la mer Rouge; c'est le port du Caire. V, 229.

Sultans; les sultans tartares sont les princes du sang. V, 18.

Suriens; les Suriens ou Jacobites; d'où leur vient ce nom; quelle est leur ignorance et leur opiniâtreté. I, 142 et suiv.

Synode national des Maronites. Voyez *Concile*.

T

Taman, ville et port de la Circassie. V, 81.

Tartares; les Tartares Circasses se nourrissent assez bien : leur pays est beau, l'air y est très sain, les hommes et les femmes sont d'une grande beauté, et ils ont pour voisins les Nogais noirs qui sont horribles, et les Calmoucks, qui sont des espèces de monstres. V, 86 et suiv.

Tekeli, jeune princesse inhumée dans l'église des Jésuites de Constantinople. I, 5.

Térébinthe, vallée à une lieue de Jérusalem. II, 126.

Témérouck, petite ville de Circassie. V, 81.

Thabor, montagne célèbre dans les saintes Ecritures, à six ou sept lieues du mont Carmel. II, 174, 175.

Thamas-Koulikan; son caractère, ses rares talents, ses expéditions militaires, sa cruauté, son ambition. VI, 222; VII, 2; *Ibid.* 46 et suiv. Il tourne ses armes contre le Mogol; histoire du succès de cette entreprise. VII, 3 et suiv.

Thasso, île fort belle, non loin de la Cavale; sur la même côte on trouve le monastère du mont Athos, Lemnos, Négrepont, et un peu plus loin, les monts Olympe, Pélion, Ossa, le fleuve Penée et la vallée de Tempé. I, 33; et IV, 65, 66.

Tonctabas, ville de la province du Khoraçan. VII, 76.

Tour (le P. la), missionnaire en Crimée; il guérit le kan d'une plaie, et à cette occasion il obtient une patente de protection pour sa mission. V, 104 et suiv.

Tour, ville appartenant au grand-seigneur; il y a un monastère du rit grec. V, 225.

Trébizonde; cette ville est dans la Cappadoce supérieure; elle est située sur la mer Noire, et célèbre pour avoir été la demeure des Comnènes. VI, 59.

Tribut que paient les Tartares Nogais au kan de Crimée; manière dont ils rendent la justice; comment ils passent leur vie sous des tentes; jusqu'à quel point ils souffrent la faim, ainsi que leurs chevaux; description du pays qu'ils habitent : exemple de leur superstition. V, 75 et suiv.

Tripoli, ville considérable de Syrie. I, 185.

Turquemis (les); ils vivent sous des tentes, et n'ont point d'habitations fixes. VI, 121, 122.

Tyr; cette ville si célèbre n'est plus qu'un amas de ruines; on l'appelle aujourd'hui Sour. III, 113 et suiv.

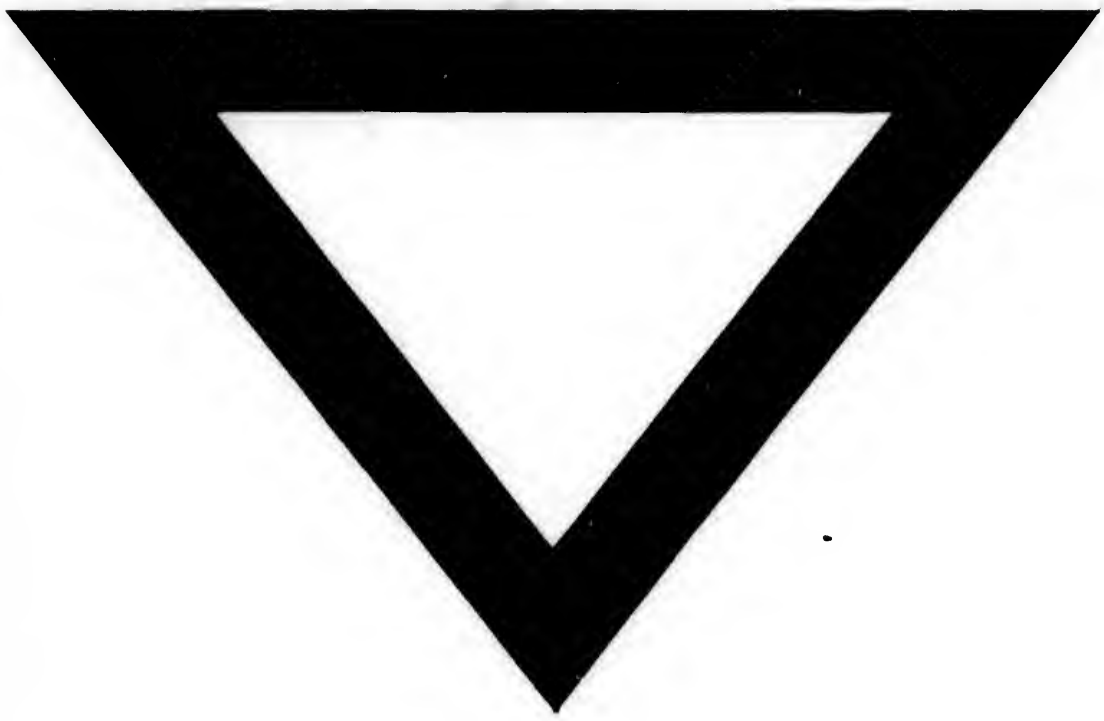
V

Vélas, rivière qui traverse le Ghilan, province dans la sultanie d'Arasch. VI, 119.
Vieillesse extrême et très saine de quelques Maronites. III, 179 et 181.
Volga, grand fleuve, manière dont les Moscovites le font remonter à leurs bateaux. VI, 92 et suiv.
Voyage de Crimée en Circassie. VI, 73.
Voyage en Ethiopie : manière d'y voyager lorsqu'on y vient par ordre de l'empereur. V, 144.

Y

Yambo, ville assez grande ; elle appartient au roi de la Mecque. V, 224.

Z

Zengui (le), île du lac d'Agtamar en Arménie ; c'est le siége d'un patriarche qui y réside, et dont la juridiction ne s'étend pas au-delà de l'île. IV, 165.
Zurabek, ambassadeur du roi de Pologne auprès du roi de Perse ; son départ de Chamaki, son équipage et sa route jusqu'à Ispahan. VI, 107.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DES MÉMOIRES DU LEVANT.